

VOYAGE
EN DIFFÉRENTES PARTIES DE L'ANGLETERRE,

ET particulièrement dans les Montagnes & ſur les Lacs du Cumberland & du Weſtmoreland;

Contenant des Obſervations relatives aux beautés pittoreſques.

Par M. WILLIAM GILPIN, M. A. Chanoine de Saliſbury, & Curé de Boldre dans le Hampshire.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLOIS, ſur la Troiſième Edition, par M. GUÉDON DE BERCHERE,

ET ORNÉ D'UN GRAND NOMBRE DE GRAVURES.

TOME SECOND.

Prix, 12 liv. les deux Vol. brochés.

A PARIS,
Chez DEFER DE MAISONNEUVE, Libr. rue du Foin S. Jacques.

A LONDRES,
Chez BLAMIRE, Libraire, dans le Strand, au coin de la rue Northumberland.

1789.

TABLE DES CHAPITRES.

TOME SECOND.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XX.

CHAPITRE XXI.

CHAPITRE XXII.

CHAPITRE XXVII.

CHAPITRE XXVIII.

CHAPITRE XXIX.

CHAPITRE XXX.

CHAPITRE XXXI.

Fin de la Table du Tome second.

EXPLICATION
DES GRAVURES
Insérées dans le Corps de l'Ouvrage.

TOME SECOND.

PAGE 54.

CETTE *planche offre cette magnifique espèce de Paysage que produit une* vallée étendue. *La gradation est un des premiers principes de la beauté pittoresque. Une lumière, une ombre, un lointain, quand ils sont gradués, ont tous une grande beauté. Par conséquent, lorsque la vallée n'excède pas la proportion qui convient à l'œil, il est agréable de voir cette même vallée qui s'efface graduellement depuis le devant éclairé du tableau, jusqu'à l'obscurité du lointain. Un tel objet présente, à la vérité, une* idée unique & uniforme, *qui, quoique souvent* noble, *n'est pas, en général,* satisfaisante, *au même degré que la variété & le mélange des parties d'un pays entrecoupé par différens objets, & cependant où ces parties sont combinées entre elles avec harmonie.*

PAGE 67.

Ce plan d'Ulleſwater n'eſt pas, non plus que les autres, d'une exactitude rigoureuſe. Il en a néanmoins aſſez pour donner une idée de ſa figure générale, & de la ſituation relative des divers endroits qu'offrent ſes bords.

PAGE 73.

Cette eſtampe fait connoître ce genre de ſcène qu'on voit à Ulleſwater. Elle donne quelqu'idée de la vue vers Patterdale, où le promontoire plein de rochers à droite, & les deux autres couverts de bois à gauche, ſont des traits marqués.

PAGE 108.

Cette vue reſſemble plus au Château de Dacre, que celle d'aucun des vieux Châteaux que nous connoiſſons; mais ſon objet principal eſt de montrer le ſuperbe effet de quelques-unes de ces ruines, vues ſous un ciel ſombre éclairé des rayons du ſoleil couchant.

PAGE 156.

Vue du Château de Scaleby, où la vieille tour, partie des murs & le baſtion ſont repréſentés.

PAGE 219.

Exemple de la force du contraſte dans une pièce de terre régulière coupée en deux.

PAGE 287.

On a voulu, dans cette planche, donner quelque idée de cette eſpèce de continuation d'une ſcène de rochers qu'on voit à Matlock, le long des bords de la Derwent.

PAGE 293.

Cette vue de Dove-Dale *repréſente la belle ſcène de cette vallée dans un état plus nu que n'annonce la deſcription. On ne donne ici que le rocher nu. C'eſt à l'imagination du Spectateur à le couvrir de bois, pour lui donner une beauté complette. Le fait eſt que pour un petit profit, on en abat malheureuſement les bois à des époques fixées; & quand ce deſſein fut fait, on venoit d'y porter la coignée.*

PAGE 325.

Exemple de ce pays uni qu'on trouve le Leiceſtershire. L'horiſon eſt généralement bornée par un lointain, rarement étendu, parce qu'on trouve peu de hauteurs pour le commander. Le pays eſt peu intéreſſant, faute d'acceſſoires pour faire reſſortir l'enſemble. Lorſque le lointain eſt éclairé ſous un nuage ſombre, c'eſt une circonſtance heureuſe, qui a un bon effet. Quelquefois une petite éminence dans les terres du milieu, ornée d'une flèche de clocher, ou d'un Berger gardant ſon troupeau, peut délaſſer l'œil. De tels objets ſont tout

te qu'on doit s'attendre à rencontrer dans ce paysage. A faute de les avoir, nous devons être contens de quelque bétail sur le devant du tableau, ce qui peut, en ce cas, faire du Paysage un accessoire, & nous fournir un des sujets de Coyp.

PAGE 327.

Cette gravure offre une comparaison entre les lignes du cheval & de la vache, considérés comme objets de beauté pittoresque.

PAGE 332.

Même comparaison entre le taureau & la vache.

PAGE 335.

Ces deux Estampes ont pour but d'expliquer la manière de grouper les pièces de gros bétail. *A peine sera-t-il possible d'en combiner* deux *ensemble. Il n'y a, en effet, pas de moyen d'en mettre* deux *en groupe, sinon en les représentant* unies *comme elles le sont dans la première de ces gravures. Si elles sont séparées l'une de l'autre, quelles que soient leurs attitudes ou leur situation, il y aura un défaut.*

Mais si vous avez trois pièces de gros bétail, vous serez presque sûr d'avoir un bon groupe, pourvu, toutefois, qu'elles ne soient pas dans la même attitude & à égale distance l'une de l'autre.

Elles se combinent, en général, le mieux, lorsqu'on en voit deux unies, *& la troisième un peu* à l'écart.

Quatre *produisent une nouvelle difficulté à former le groupe. Séparées, elles feroient un mauvais effet. Les mettre deux à deux seroit également mauvais. La seule manière de les bien grouper est d'en mettre* trois *ensemble, & de placer la quatrième à l'écart.*

PAGE 338 & 339.

Ces deux gravures présentent la manière de grouper les animaux plus petits, *tels que moutons, chèvres & daims. Qand ils occupent le* devant du tableau, *comme on les voit représentés dans la première, ils sont sujets aux mêmes règles de l'art de grouper que le gros bétail; on peut seulement en introduire un plus grand nombre; & le groupe subordonné doit être plus grand, selon que le groupe principal est composé de plus d'animaux.*

Si on les écarte à une moyenne distance, *comme ils sont representés dans l'autre gravure, le groupe subordonné est, en ce cas, de moindre conséquence, & d'autant moindre qu'il s'éloigne davantage de l'œil. Le tout est considéré uniquement comme un seul corps, mêlé, pour ainsi dire, & ombré ou éclairé avec le sol; & il suffit d'éviter leurs formes régulières & désagréables.*

CHAPITRE

CHAPITRE XVI.

MAINTENANT reposés, ainsi que nos chevaux, des fatigues de la matinée, nous continuâmes à traverser la vallée de Butermer; & suivant le cours de la rivière, autant que les inégalités du terrein nous le permettoient, nous arrivâmes bientôt à un autre lac encore plus magnifique que celui que nous avions quitté plus haut. Les deux lacs ont une grande ressemblance : ils sont tous deux oblongs ; tous deux serpentent en contournant des promontoires, & sont également entourés par des montagnes ; mais le dernier a un mille de longueur plus que le premier. Les lignes qu'il forme sont beaucoup plus aisées ; & quoique ses rivages soient moins couverts de bois, la différence est rachetée par un plus riche étalage de scène de rochers. Ces rocs sont, en général, très-beaux dans leur apparence, la plûpart étant brisés en grandes surfaces

quarrées. Cette eſpèce, comme nous l'avons obſervé plus haut, eſt dans un plus noble ſtyle que celle qu'on appelle cime de rocher, qui eſt éparpillée en parties plus petites.

Cette ſcène de rochers ſe trouve entremêlée de beaucoup de buttes ou petites collines. De courtes prairies qu'on voit auſſi de tems en tems ſur les bords du lac, ajoutent à la variété. Il ne manque qu'un peu de bois pour faire de ce lac & du vallon où il eſt, une ſcène vraiment enchantereſſe, ou plutôt une ſucceſſion de ſcènes enchantereſſes; car les collines & les hauteurs que le ſite préſente par-tout, étant convenablement ſubordonnées aux grandes montagnes qui environnent toute la vallée, elles en coupent & en partagent l'eſpace en parties plus petites, dont pluſieurs forment d'elles-mêmes de petits vallons & autres recoins qui ſont très-pittoreſques.

Non loin du lac paroît la montagne de Graſmer, qui domine toutes celles du voiſinage. Nous avions déjà rencontré un lac

de ce nom entre Amblefide & Kefwick; mais il n'y a point de liaifon entre le lac & la montagne.

Cette montagne forme plutôt une vafte chaîne qu'un fommet en pointe; & elle eft liée à deux ou trois autres montagnes inférieures en dignité. On la dit égale en hauteur à Skiddaw, qui eft pour tout le pays l'inftrument d'eftime, ou le graphomètre, & qu'on peut, par cette raifon, regarder comme la plus haute. Aucune montagne ne montre de prétentions à lui difputer la prééminence à cet égard: quelques-unes fe vantent de l'égaler; mais il n'y en a que deux ou trois qui foient réellement fondées fur ce point.

Grafmer & les montagnes de fon voifinage forment, depuis la limite orientale de la vallée que nous traverfions alors, un efpace qui contient au moins cinq milles en longueur, fur environ un mille & demi de largeur. Le chemin nous conduifit près du village de Brackenthwait, qui eft au fond de la vallée.

Ici, nous entendîmes faire le récit d'une inondation occaſionnée par la chûte d'une trombe. Les faits, dont la vérité n'eſt point ſuſpecte, offrent un détail curieux. Mais auparavant de les rapporter, il eſt à propos de donner une deſcription topographique de la montagne.

En cette partie où Graſmer ſe lie avec les autres terres élevées des environs, trois petits courans prennent leur ſource ; le Liſſa eſt le nom du plus conſidérable. Cette eau deſcend le long de la montagne, qui eſt fort eſcarpée, & parcourt un eſpace d'environ un mille. Son lit eſt une *gouttière* profonde, & les flancs de la montagne tout autour ſont jonchés d'une grande quantité de pierres & de gravier. En quittant la montagne, le Liſſa ſépare en deux parties la vallée dans laquelle nous étions ; & après un cours de quatre ou cinq milles, ſe joint à la rivière Cocker.

Le 9 de Septembre 1760, vers les minuit, la trombe tomba ſur Graſmer, à peu-près vers l'endroit, à ce qu'on croit, où

les trois petits courans dont nous venons de parler, ſortent de leur ſource.

Elle balaya d'abord tout le côté de la montagne, & entraînant tous les gravois qu'elle y trouva, s'ouvrit un paſſage à travers la vallée, en ſuivant principalement la direction du Liſſa. Au pied de la montagne, elle tomba ſur une pièce de terre labourable, où ſa violence commença à éclater. Là, elle déracina des arbres, entraîna des parties du ſol & du gravier, & dévaſta tout à la profondeur de pluſieurs pieds juſqu'au bas du rocher nud. Elle paroît avoir formé un bourlet immenſe ſur les dix acres de terre d'à côté, qu'elle couvrit d'un ſi grand nombre de pierres, qu'il eſt au-deſſus du pouvoir de l'homme de rétablir le ſol en ſon premier état.

Lorſque nous viſitâmes ce lieu, quoique l'évènement fût arrivé douze ans auparavant, il reſtoit pluſieurs traces encore viſibles de cette ſcène de ruine. Nous vîmes le lit naturel du Liſſa, petit ruiſſeau étroit, & ſur ſes bords les veſtiges d'un canal pier-

reux, s'étendant en tous ſens & faiſant un lit preſque aſſez vaſte pour contenir les eaux du Rhin ou du Danube. On a calculé, d'après les marques de l'eau, qu'en pluſieurs parties de ſon cours, le canal a dû avoir cinq ou ſix toiſes de profondeur, & près de cinquante de largeur; & ſi l'on ajoute à cette maſſe d'eau ſon degré de vélocité, il n'y aura point d'effet dont ſa force ne paroiſſe capable.

Sur les bords de ce canal pierreux, nous trouvâmes un petit nombre de maiſons éparſes dépendant du village de Brackentwait, & qui faiſoient une ſuite étonnamment belle. Elles étoient ſituées au fond de la vallée de Graſmer ſur un terrein un peu élevé; & le courant prenant d'abord ſa direction de ce côté, les auroit minées en peu de minutes (car tout le terrein fut dévaſté en un inſtant), ſi une projection de la roche-mere, une partie de la couche intérieure ſur laquelle les maiſons avoient été bâties, ſans que le conſtructeur s'en doutât, n'eût forcé le torrent par ſa réſiſ-

tance, à aller prendre une autre direction. Sans cette circonſtance, il eſt plus que probable que ces demeures & leurs habitans auroient été emportés enſemble, tant le ravage à l'entour fut terrible & prompt.

En prolongeant notre route dans la vallée, nous apperçûmes d'autres marques de la violence de l'inondation. Elle avoit jetté des ponts à bas, entraîné des maiſons & enlevé des arbres par les racines. Mais ce qu'on a jugé le plus ſurprenant, c'eſt ſon effet ſur une chauſſée de pierre. Cet ouvrage étoit d'une grande épaiſſeur & appuyé de chaque côté d'une énorme levée de terre qui y formoit des digues. De mémoire d'homme, c'eſt-à-dire, depuis près de cent ans, on n'y avoit reconnu aucun changement; & à en juger par la ſolidité & le bon état de toutes ſes parties, on pouvoit croire qu'elle duroit depuis un nombre de ſiècles. On doutoit preſque ſi c'étoit l'ouvrage de la Nature ou de l'art. Non-ſeulement le déluge emporta cette maſſe peſante; mais, comme s'il eût voulu

en faire un jeu, il fit des fondations sur les bords du courant, & changea tout de sa place.

Après avoir fait cet affreux dégât, non-seulement ici, mais dans plusieurs autres parties, le Lissa alla précipiter ses eaux dans le Cocker, où il mit fin à ses dévastations; car, quoique cette rivière soit incapable de recevoir une augmentation si considérable; néanmoins, comme elle coule dans un terrein plus uni, l'inondation se répandit sur une vaste étendue de pays, où sa force épuisée s'endormit dans la stagnation.

Ayant traversé la vallée de Butermer, nous entrâmes dans celle de Lorton, qui étoit encore une scène magnifique.

Cette vallée, comme toutes celles que nous avions vues, nous offrit un paysage d'un genre entièrement nouveau. Il n'y avoit point ici de lacs ni de rochers pour joindre à l'idée de beauté celle de dignité & de grandeur. Tout y est simplicité & repos. La Nature, dans cette scène, dépose

toute ſa majeſté ſombre, & prend un air aimable & riant.

La vallée de Lorton eſt du genre des plus grandes, & ſe prolonge dans un terrein fort vaſte entre des montagnes qui ſont à la file l'une de l'autre, à la diſtance d'environ un mille de la vallée. Elles en ſont aſſez près pour nous garantir de la tempête, & cependant aſſez éloignées pour lui laiſſer la lumière du ſoleil. Les côtés, quoiqu'ils ne ſoient point nuds, ne ſont pas non plus fort diverſifiés. Des boſſes & des creux y ſervent à donner un peu de variété aux clairs & aux ombres larges qui les couvrent.

Le ſol de cette vallée eſt riche, & en fait une ſcène champêtre & cultivée, quoique le terrein, en pluſieurs parties, ſoit coupé bruſquement, mais toujours avec un effet agréable. Un ruiſſeau brillant qui auroit preſque droit au nom de rivière, y coule dans un canal creuſé dans la roche, & étincèle en tombant ſous la forme de petites caſcades ſans nombre. Ses rives ſont ornées de bois & variées par différens objets,

comme un pont, un moulin, un hameau, une clairière couverte d'arbres, ou quelque petit recoin charmant, ou une perſpective naturelle à travers laquelle l'œil erre au loin entre des hautes futaies irrégulièrement plantées, en ſuivant les détours de la petite rivière.

A l'exception des montagnes, il n'y a dans toute cette ſcène rien de *grand;* mais toutes les parties en ſont remplies de ces ſituations aimables & attrayantes de la Nature, qui ont le pouvoir de plaire à l'ame, & d'y verſer le calme & la tranquillité.

The paſſions to divine repoſe
Perſuaded yield: and love and joy alone
Are waking: love and joy, ſuch as await
An angel's meditation.

Contents & ſatisfaits les vains deſirs s'appaiſent,
Dans un calme divin les paſſions ſe taiſent.
L'amour & le bonheur veillent ſeuls en ce lieu,
Tels que l'Ange en médite au ſein pur de ſon Dieu.

Des ſcènes de l'eſpèce de celle-ci (quelque agréable qu'elle ſoit d'ailleurs), où l'œil découvre peu d'objets *majeſtueux* ou *piquans,*

échappent d'une manière remarquable à la plume qui voudroit les décrire. Elles éludent preſque les efforts du pinceau le plus ſavant. Les formes ſuaves & élégantes de la beauté ſe refuſent ſouvent à ſe laiſſer ſaiſir, tandis qu'un talent ordinaire ſuffira à préſenter les traits forts & durs.

Mais quoiqu'une deſcription par écrit de ces retraites douces & tranquilles de la Nature, ſoit accompagnée d'une difficulté *particulière*, cependant la langue parlée eſt indubitablement plus imparfaite encore dans la peinture *de toutes* les ſcènes variées qu'elle étale à nos yeux.

Les montagnes, les rochers, la terre briſée, les eaux & les bois, ſont les matériaux ſimples qu'elle emploie pour former ſes magnifiques tableaux; mais la variété & l'harmonie règnent par-tout à un degré qui confond l'imagination. Dans une deſcription écrite, les mots ne produiſent jamais que des *idées générales*; dans les plans de la Nature, chaque idée ſe ſubdiviſe en mille formes différentes. Les mots

peuvent donner les grands contours d'un pays : ils peuvent meſurer les dimenſions d'un lac, ſuſpendre des bois le long de ſes rivages, ou élever un Château ſur quelque roc en ſaillie, ou placer une Iſle en telle ou telle partie de ſa ſurface ; mais leur pouvoir ne paſſe point ces limites. Ils ſont impuiſſans à marquer les diſtinctions caractériſtiques de chaque ſcène, les touches de la Nature, ſes teintes vivantes, ſes variétés infinies de formes & de couleurs. En un mot, toutes ſes *propriétés* élégantes ſont au-deſſus de leur pouvoir & de leur énergie prétendue. Le langage humain n'eſt pas plus en état de peindre ces choſes à la vue, que l'œil ne l'eſt de porter à l'oreille les différentes diviſions du ſon.

Le pinceau, il eſt vrai, offre un moyen plus parfait de deſcription. Il parle une langue plus intelligible, & décrit la ſcène en termes plus forts & plus variés. Il deſſine & marque les figures & les couleurs des objets avec plus d'exactitude. Il donne

au lac l'ombre du luiſant terne & plombé de la tempête, ou la rougeur ardente du ſoleil couchant. Il répand ſur la verdure des forêts une teinte plus chaude ou plus froide. Il revêt le Château d'une forme, & termine en lumière ſes créneaux endommagés. Mais tous ces effets, mais tout ce que les mots peuvent exprimer, ou le pinceau décrire, ne ſont que des images groſſières & inſipides de la ſcène vivante de la Nature (1).

Nous pouvons donc être charmés à la lecture d'une deſcription ou à la vue d'un

---

(1) Ce que je dis ici n'eſt point en contradiction avec ce que j'ai dit ailleurs (Chapitre VIII). *Ici*, j'ai en vue principalement le *détail* de la Nature, ou plutôt de ſes ouvrages. *Là*, je ne traite que de la *compoſition*. Plus nous approchons du caractère de la Nature dans tout ouvrage d'imitation, plus cette imitation ſera parfaite, ſans doute. Néanmoins, il y a ſouvent dans la ſcène naturelle quelques irrégularités, quelques difformités que l'Art peut deſirer de corriger, comme je l'ai dit encore; mais, corriger ainſi, n'eſt autre choſe que de perfectionner une partie de la Nature par une autre.

(*Note de l'Auteur.*)

tableau ; mais, l'ame ne *ſentira* ni l'un ni l'autre, à moins que notre imagination, employant toute ſa force, ne vienne au ſecours du Poëte ou de l'art du Peintre, ne magnifie l'idée, & ne *peigne ce qu'on ne voit pas.*

Delà il réſulte peut-être que la perfection de la Peinture, de cet Art ſi beau, ne conſiſte pas à tâcher de donner une reſſemblance exacte de la Nature dans *une repréſentation délicate de toutes ſes parties les plus petites*; travail que nous regardons preſque comme impraticable, & qui aboutit généralement à une ennuyeuſe uniformité, mais qu'elle conſiſte plutôt, cette perfection, dans les touches hardies, fortes & caractériſtiques qui mettent en mouvement l'imagination du Spectateur, & l'excitent à faire elle-même l'autre moitié du tableau. La Peinture eſt l'*Art d'en impoſer à l'œil*, & c'eſt à exercer cet Art avec plus de ſuccès, que conſiſte ſon plus grand degré de perfection.

Delà réſulte encore que le génie & une

connoiſſance exacte de la Nature ne ſont pas moins néceſſaires pour examiner un tableau que pour le peindre. L'œil froid, non inſtruit, quoiqu'il puiſſe contempler avec plaiſir la ſcène *réelle* (ſoit évènement hiſtorique (1), payſage, ou tel autre ſujet

---

(1) Le tableau d'hiſtoire eſt certainement la branche la plus relevée de l'Art de la Peinture. Rien n'élève plus l'ame humaine que de voir préſentées aux yeux les grandes actions de nos ſemblables. Mais la Peinture en ce genre produit bien rarement tout l'effet qu'on auroit lieu de s'en promettre. Il faut tant de différentes qualités pour faire un grand Peintre d'hiſtoire : cette partie demande une union ſi intime de la connoiſſance de la Nature & de l'Art, qu'il eſt bien rare qu'un tableau d'hiſtoire, même exécuté par un grand Maître, ſoit capable d'*exciter* dans l'ame du Spectateur des *tranſports d'admiration*. On peut y admirer le coloris, ou la compoſition, ou quelque détail ; mais *l'ame eſt rarement atteinte* (*a*). L'imagination va

(*a*) L'intention du reſpectable Auteur qui connoît ſi profondément l'Art, n'a pu être de chercher à décourager ici les jeunes Artiſtes. Qu'il nous ſoit donc permis de leur propoſer pour *modèle* le jeune & célèbre M. David, déjà immortel par ſon tableau des *Horaces*. C'eſt un effort de l'Art qui trompe la Nature & défie la critique. Si notre Auteur l'eût vu, il ſeroit moins ſévère, ou du moins, il y trouveroit une exception à ſes principes, dont d'ailleurs nous ne conteſtons point la juſteſſe.

(*Note du Traducteur.*)

qu'on voudra), en verra, ſans émotion, la plus belle repréſentation. Il ne trouve point aux objets ſur la toile une reſſemblance *exacte* avec ce qu'il a vu en réalité; &, comme il n'a point de pinceau *interne* (qu'on me pardonne cette expreſſion) pour travailler au-dedans, il eſt abſolument incapable de ſe *ſuppléer* un tableau à lui-même. Au lieu que l'œil ſavant (1),

---

toujours au-delà de ce que l'œil voit. Dans les branches inférieures de l'Art, comme il y a moins de difficultés à vaincre, il eſt auſſi plus aiſé d'approcher de la perfection. Auſſi, quoique nous n'ayons qu'un petit nombre d'excellens tableaux d'hiſtoire, nous en avons beaucoup dans les genres du portrait, du payſage, des animaux, du gibier mort, des fruits & des fleurs. Le genre de l'hiſtoire eſt, dans la Peinture, ce qu'eſt, en Poéſie, l'épopée. Or, quoique la Littérature abonde en productions admirables dans les départemens inférieurs, un bon Poëme épique eſt un de ces Ouvrages rares qu'on ne voit naître qu'une fois dans le cours de pluſieurs ſiècles.

(*Note de l'Auteur.*)

(1) On peut diviſer en deux claſſes les Connoiſſeurs en Peinture; l'Amateur éclairé, & le Brocanteur. Celui-ci s'eſtime fort habile de pouvoir *reconnoître le Maître ou l'Ecole* à laquelle appartient le tableau, de diſtinguer la

verſé

verſé également dans la connoiſſance de la Nature & de l'Art, compare aiſément

touche particulière du pinceau, ou la teinte dominante ſur chaque palette. Mais *l'ame* ne lui dit rien : elle eſt muette en lui, ou plutôt elle n'exiſte pas. Il lui ſuffit qu'un tableau ſoit *original*, ou d'après la *meilleure manière* du Maître (ce qui peut arriver à plus d'un mauvais tableau) pour qu'il faſſe à coup-ſûr l'objet de ſa vénération, le ſujet fût-il mal expoſé, les caractères marqués foiblement, enfin quand l'Art ſeroit en défaut dans toutes les parties. Cet homme n'eſt qu'un Artiſan : il eſt moins encore ; il n'eſt qu'un vil routinier.

L'Amateur éclairé, & que nous conſidérons ici comme ſeul capable de ſe *ſuppléer* un tableau à lui-même, regarde la *ſcience des noms* comme une peſte deſtructive pour l'Art qu'il admire, ou du moins il ne s'en ſert que comme d'un préjugé favorable, juſqu'à ce qu'il s'aſſure par un examen plus réfléchi du mérite de l'ouvrage. Une main peu célèbre produit quelquefois un morceau digne d'admiration, & un grand Maître peut auſſi quelquefois en compoſer un peu eſtimable. L'Amateur dont nous parlons ne jugera jamais des productions de l'Art, d'après une *marque ſi arbitraire*. Il n'a égard qu'à la valeur *intrinſèque* de la pièce qu'il a ſous les yeux. Pour lui, le *nom* du Peintre n'eſt d'aucun poids dans la balance. C'eſt une conſidération étrangere, qui n'eſt propre qu'à égarer ſon jugement, & jamais à l'aider dans ſes opérations. Il ne s'attache qu'aux caractères de la Nature & à la connoiſſance de l'Art. Les ouvrages qui ne portent point ces marques précieuſes, de

le tableau avec ſon modèle, & lorqu'il rencontre les touches caractériſtiques de la Nature, ſon imagination s'enflamme auſſi-tôt, & étincèle de mille magnifiques idées que la toile ſeule *fait naître.* Lors donc que la main qui s'eſt exercée ſur cette toile l'a fait avec aſſez d'adreſſe pour ſuggérer ces idées de la manière la plus forte, le tableau a le degré ſuprême de perfection. C'eſt ce qui ſe fait, en général, avec peu d'efforts & beaucoup de connoiſſances. Ce ſont elles ſeules qui inſpirent ces idées libres, hardies & décidées qui rendent le pinceau ſi énergique ſous des doigts habiles. Quant aux petits détails de la Nature, l'œil pittoreſque les ſupplée ordinairement mieux que le Peintre n'auroit pu le faire, & n'en rapportera

---

quelque nom qu'on les décore, fût-ce celui du *Guide*, ou du *Carrache* ou de *Raphaël*, il les regarde comme du gibier de Brocanteur, des tableaux bons à reſter dans un garde-meuble, & que les greniers d'Italie refuſeroient de recevoir ſur leurs murs.

(*Note de l'Auteur.*)

pas moins à l'Artiſte l'honneur & le mérite du tout, parce que c'eſt une juſtice.

On voit quelquefois, à la vérité, des tableaux *ſoigneuſement finis*, & cependant pleins *d'expreſſion & de vivacité.* On peut les examiner de près avec la plus grande attention, ſans qu'ils perdent rien de leur effet dans l'éloignement. Mais de pareils tableaux ſont ſi étonnamment rares, que peu de Peintres, à mon avis, conſultent la prudence lorſqu'ils entreprennent un *tableau travaillé & fini.* Et en effet, comme des tableaux ne ſont pas faits pour être vus au microſcope, mais à une diſtance convenable, c'eſt du travail & du tems perdus (1).

---

(1) Je ne connois point d'Artiſte du premier mérite en Peinture, qui ne perde une partie de ſa vivacité & de ſon feu, en voulant trop lécher ou finir ſes ouvrages. Dans les rangs inférieurs, nous en avons quelques-uns dans le même cas. Au nombre des premiers, nous pouvons compter *Van Huyſum*, qui peignoit des fleurs & des fruits avec autant de talent que de vivacité d'expreſſion, & cependant, même en ce genre, j'avoue que j'ai plus de plaiſir à chercher moi-même ces délicateſſes de pinceau dans les productions plus hardies de *Baptiſte.*

(*Note de l'Auteur.*)

Delà vient qu'une esquisse, même grossière, tracée de main de maître, ébranlera souvent plus l'imagination que l'ouvrage le plus achevé. J'ai vu des Artistes traverser sans émotion des rangées de tableaux faits par le pinceau froid & inanimé d'un aussi grand maître que Charles Marat, & s'arrêter avec ravissement à la vue d'une esquisse de Rubens. C'est que le premier a essayé, quoique vainement, de *tout présenter aux yeux*, en donnant à chaque partie sa pleine rondeur & son poli, au lieu des touches hardies & caractéristiques de la Nature, & il *en a trop fait*. L'autre, au contraire, ayant jetté sur une simple esquisse plusieurs touches caractéristiques, en a fait assez néanmoins pour exciter l'imagination du spectateur, & la mettre en état de *suppléer aisément le reste.*

Un écrivain, homme de beaucoup d'esprit (1), donna, à la vérité, une autre

---

(1) Traité du Sublime & du Beau, par M. Burke. Voyez Part. II, Sect. XII.

raiſon du goût que nous nous ſentons pour une eſquiſſe préférablement à un morceau fini. « *L'imagination*, dit-il, *a la promeſſe de quelque choſe de plus, & ne ſe contente pas de l'objet que le ſens de la vue lui offre actuellement* ». Mais je doute que cette idée ſoit bien juſte. En effet, ſi *l'imagination ne ſe contente pas de l'objet maintenant offert*, je ne crois pas que ce ſoit à cauſe *de la promeſſe de quelque choſe de plus*, mais parce qu'elle a la faculté de *créer elle-même ce quelque choſe de plus*. Si cette *promeſſe de quelque choſe de plus* étoit la ſource du plaiſir, il s'enſuivroit que la plus groſſière eſquiſſe ſeroit plus agréable qu'une plus achevée; car l'imagination devroit avoir un *plus grand* degré d'intérêt à meſure de la grandeur de la promeſſe; mais c'eſt ce qui n'eſt pas. L'eſquiſſe en traits de craie tout nuds nous fait, en comparaiſon, très-peu d'impreſſion (1). Il faut que les reſſorts de l'ima-

(1) Ne ſeroit-ce pas que l'eſquiſſe à la craie a de moins l'illuſion des teintes & des couleurs, des clairs & des om-

gination ſoient plus tendus pour devenir ſuſceptibles d'éprouver des vibrations.

En ſuivant la même ſuppoſition, on ſeroit forcé de croire que le commencement groſſier, ou le plan de la rude façade d'un bâtiment doit nous plaire plus que la conſtruction complette ; car l'imagination *a la promeſſe de quelque choſe de plus ;* mais je penſe que perſonne n'a jamais vu avec autant de plaiſir une carcaſſe de bâtiſſe avec toutes ſes blocailles d'échafauds, de fenêtres de papier huilé & autres difformités, qu'une ſtructure complette dans toutes ſes parties, & embellie de toutes les décorations convenables. Mais dans l'hypothèſe que j'ai haſardée, nous voyons pourquoi l'eſquiſſe peut plaire plus que le tableau, quoique la carcaſſe d'un bâtiment ne plaiſe pas comme une maiſon achevée. Celle-ci eſt un *objet complet* : l'imagination ne peut s'élever plus

---

bres ? Je ne donne mon idée que comme un doute, mais je le crois fondé.

(*Note du Traducteur.*)

haut. Elle reçoit une ſatisfaction entière ; mais un tableau *n'eſt point un objet en lui-même ;* il n'eſt que la *repréſentation* d'un objet. Nous pouvons donc aiſément concevoir qu'il tombe au-deſſous de ſon modèle, ainſi qu'au-deſſous de l'imagination du ſpectateur, qui peut avoir des idées plus pittoreſques que n'en a eu l'Artiſte qui a compoſé le tableau. En ce cas, une eſquiſſe peut faire au ſpectateur plus de plaiſir en ce qu'elle laiſſe un champ plus libre à ſon imagination, pour finir les traits imparfaits de l'Artiſte, en puiſant dans ſes propres idées plus riches & plus épurées par le goût.

La variété des ſcènes que nous offre la Nature, leurs combinaiſons infinies, leurs traits particuliers, ne peuvent donc recevoir que de l'active imagination la repréſentation riche & animée que le langage humain & la magie des couleurs ne fourniſſent qu'imparfaitement ſans elle. C'eſt cette réflexion qui a occaſionné la digreſſion dans laquelle je me ſuis laiſſé entraî-

ner, & qui a peut-être été trop longue, quoique tenant à mon ſujet : j'y reviens.

Nous avions à regretter de ne voir la vallée de Lorton que dans un moment où elle perdoit la moitié de ſa beauté. Il étoit trop tard, & en outre la ſoirée étoit obſcure. Le matin avoit été nébuleux, & même quelquefois preſque orageux ; mais nous étions plus contens que fâchés de cette diſpoſition du tems ; car, comme nous avions vu auparavant les montagnes par un ciel ſerein, c'étoit une variété à deſirer que de les voir avec les grands effets que produit la tempête. Une montagne eſt un objet de grandeur, & ſa dignité prend une nouvelle force en ſe mêlant avec les nuages & s'habillant dans la majeſté de l'obſcurité. Ici, l'idée de *l'infini* produit fortement le ſublime. Mais les ſcènes gaies d'une vallée comme celle-ci n'ont point de prétentions à la dignité : ce ſont ſimplement des ſcènes de tranquillité. Les rayons matineux du ſoleil à ſon aurore, l'ombre dans la chaleur du midi, ou la lueur foiblement

éclatante du ſoleil couchant, ſont les circonſtances qui leur conviennent le mieux; une tempête, ſous quelque forme que ce ſoit, leur fait tort. Pour cette fois, nous pouvions donc nous diſpenſer de plus de jour & de ſoleil; oui, à la chûte du jour, nous aurions pu deſirer une heure de repos & de calme, à cette époque où les ſurfaces éclairées des objets ſont quelquefois, peut-être, plus agréables, & en tout tems certainement plus doux que les images qui offrent les couleurs les plus brillantes:

When through the dusk obſcurely ſeen
Sweet evening-objects intervene.

Quand par l'ombre du ſoir les objets adoucis,
Peignent de foibles traits à nos yeux obſcurcis.

Le ſoir, qui devenoit plus orageux, commençoit à ſe fermer ſur nous, à meſure que nous quittions les plus belles parties de la vallée de Lorton. Nous étions encore à environ ſix milles de Keſwick; & nous avions devant nous un pays très-ſauvage qui, vraiſemblablement, ne nous auroit

pas fourni beaucoup d'agrément, même en plein jour ; mais au milieu de l'obſcurité qui couvroit alors le payſage, l'imagination erroit en liberté, & peignoit par-deſſus le coloris effacé de la Nature pluſieurs images qui, peut-être, n'avoient pas d'exiſtence réelle. Chacune des formes majeſtueuſes ou agréables, ſoit claires ou obſcures, que nous avions vues pendant le jour, jouoient maintenant dans l'illuſion la plus forte de l'optique au gré du caprice de la penſée, de même qu'au moment où l'on a ceſſé d'entendre un grand chœur d'inſtrumens, leur harmonie vibre encore en idée dans l'oreille.

Dans une partie de notre chemin, il s'offrit une ſituation qui nous plut beaucoup, & à laquelle nous n'euſſions, peut-être, pas fait attention, ſi elle eût été plus fortement éclairée. La route plongea tout-à-coup dans un petit vallon tournant, & le creux étant trop bruſque pour un carroſſe, on l'avoit ſauvé par un pont : la forme de l'arche étoit celle qu'on trouve ordinaire-

ment dans un aqueduc romain : du-moins elle nous parut telle. La route qui tournoit, le vallon couvert de bois & la terre brifée au-deffous ; la montagne au-delà, la figure du pont qui donnoit à la fcène un air favant d'antiquité ; & l'obfcurité qui fondoit ces différens objets dans une maffe harmonieufe ; tout cela faifoit de l'enfemble un fpectacle très-agréable.

Mais bientôt il fit fi fombre, que l'imagination même n'avoit plus où errer. Il étoit alors dix heures du foir ; & quoique dans ce climat feptentrional, le crépufcule d'une belle foirée d'été foit accompagné, même à cette heure avancée, d'un brillant refplendiffement, cependant alors tout étoit obfcur.

A faint, erroneous ray
Glanced from th'imperfect furfaces of things,
Throw half an image on the ftraining eye.
While wavering woods, and villages, and ftreams,
And rocks, and mountain tops, that long retained
Th'afcending gleam, were allone fwimming fcene,
Un certain if beheld.

Un rayon incertain, foible dans fon éclat,
Reflète des objets l'imparfaite furface,

Ne traçant qu'à moitié l'image qui s'efface.
Les mobiles forêts, les villages, les eaux,
Les rochers & les monts, les vallons, les côteaux
Semblent pourſuivre encor cette lumière errante.
L'œil n'a plus qu'une ſcène & douteuſe & flottante :
Il doute s'il a vu.

Nous ne voyions que juſtement aſſez pour diſtinguer à travers l'obſcurité de la nuit les formes ombrées des montagnes, quelquefois effaçant à moitié le firmament d'un côté, & quelquefois le contournant comme une ſombre barrière de l'autre.

Quelquefois auſſi, le chemin ſembloit s'enfoncer dans quelque abîme obſcur, avec une cataracte rugiſſant au fond, tandis que les torrens des montagnes des deux côtés ſe précipitoient en bruits différemment cadencés, ſelon que le volume d'eau, les déclivités de ſa chûte, ſa diſtance, ou l'intermiſſion de la nielle apportoient à l'oreille le ſon plus plein ou plus foible. Cet organe de l'ouïe étoit alors d'autant plus ſenſible que l'imagination comptoit plus ſur lui pour s'inſtruire que ſur le ſens de la vue.

Ces différentes notes de musique hydraulique se répondant d'une colline à l'autre, sembloient expliquer par un exemple ce passage où le Prophète Roi nous représente *un abîme qui en appelle un autre par l'effet du bruit des tuyaux d'eau.*

Entr'autres images de la nuit, un lac (car celui de Bassenthwaith étoit alors en vue) paroissoit dans l'incertitude des ténèbres, comme quelque chose d'une tissure équivoque qui étendoit un rayon alongé d'une lumière pâle & morte sous l'ombre profonde des montagnes suspendues au-dessus de ses bords; mais si cette lumière provenoit des vapeurs qui s'élevoient de la vallée, ou si c'étoit de l'eau, & en ce dernier cas si c'étoit un bras de mer, un lac ou une rivière, c'est ce que le voyageur qui ne connoîtroit pas le pays seroit fort embarrassé de dire. Quoi que ce fût, cela suffiroit certainement pour éveiller en lui le sentiment de la crainte, & faire naître dans son imagination qui déjà ne rêve que

dangers, l'idée de quelque objet qui va l'arrêter dans sa marche.

Un chemin public fort bon, dans lequel nous étions entrés auprès du village de Lorton, joint à une connoissance parfaite que nous avions du pays, nous défendoit de toute frayeur; mais on conçoit aisément qu'un voyageur errant dans une nuit orageuse, dans un pays de montagnes qui lui seroit inconnu, & où il ne verroit aucune trace d'homme, sentiroit naître à coup sûr dans son cœur des palpitations bien désagréables.

Ossian nous offre quelques images riches des effets & des circonstances d'une nuit orageuse dans un pays tel que celui-ci. J'en rapporterai un extrait, ne me permettant que peu de changemens : ce sera faire le commentaire du texte que nous avons sous les yeux. Ce fragment est dans une note sur *Croma ;* où l'Auteur introduit plusieurs Poëtes (Bardes), chacun faisant à leur patron une description respective d'une telle nuit.

« L'orage s'amasse sur les sommets des montagnes, & étale au-devant de la lune son noir manteau. Il s'avance dans une majesté obscure, s'agitant sur les aîles des vents déchaînés. Il balaye la vallée dans toute sa longueur, & rien ne peut résister à sa force impétueuse. Devant lui marche l'éclair, sortant tout-à-coup de la nuée qu'il entr'ouvre. Le tonnerre forme l'arrière-garde, roulant avec bruit au sein des montagnes.

Toute la Nature est dans l'agitation & pleine d'inquiétude.

Le cerf couché veille inquiet sur les montagnes couvertes de mousse; la biche se tient à ses côtés. Elle entend la tempête qui rugit à travers les branches des arbres : elle bondit & retombe.

Le coq de bruyère lève la tête par intervalles, & la recache sous son aîle.

Le hibou laisse interrompu son chant de mort, & les plumes hérissées, est tapi dans le creux d'un chêne fendu par la tempête.

Le renard affamé se repliant dans sa

courſe, fuit l'orage, & va chercher l'abri de ſa caverne.

Le chaſſeur alarmé ſaute à bas de ſon lit & veille dans ſa cabane ſolitaire. Il ranime ſon foyer preſque éteint. Ses chiens mouillés fument autour de lui. Il entr'ouvre à moitié la porte de ſa cabane, & regarde dehors; mais il ſe retire à l'inſtant des terreurs de la nuit.

Car déjà la tempête fond en torrens qui ſe précipitent du haut des monts, & joignent leurs eaux terribles dans leur chûte. La rivière bientôt croît & s'enfle par leur venue.

Le voyageur anuïté s'arrête ſur le point de deſcendre dans le chemin creux & ſombre. Le firmament qui étincèle lui découvre les terreurs de la ſcène. Il regarde tout autour de lui avec l'air du déſeſpoir de la ſolitude. Il ne penſe ni au rocher qui pend ſur ſa tête, ni au précipice ouvert ſous ſes pieds. Il continue de ſuivre ſa route où il s'égare. Son courſier tremble ſous lui à la vue des éclairs fréquens & redoublés. Le tonnerre

nerre perce la nue au-deſſus de ſa tête. Le torrent rugit comme un lion furieux. Le voyageur ſe haſarde à traverſer le gué enflé & rapide. Avez-vous entendu ce cri ? Hé bien, c'étoit le cri aigu de la mort.

Comme le ſein du lac eſt tumultueux & agité ! Les vagues battent ſans ceſſe ſes flancs de roche. Le bateau eſt rempli juſqu'à ſes bords dans la gare. Les rames viennent ſe briſer contre le rivage.

Quelle ombre triſte ſe tient là aſſiſe ſous cet arbre, ſur la berge ſolitaire ? Mon œil la diſtingue, foiblement ombragée par le rayon pâle de la lune qui traverſe un nuage peu épais. C'eſt la taille d'une femme. Ses yeux ſont fixés ſur le canal du lac. Ses cheveux épars flottent librement autour de ſon bras, ſur lequel elle appuie ſa tête penſive. Hélas ! fille déſolée ! t'attends-tu encore à revoir ton amant ſur ce lac ? Tu as vu, au jour tombant, ſon bateau danſant loin du rivage au gré des flots ondoyants. Ton beau ſein palpite d'agitation

& d'incertitude. Tu ignores (& que ne peux-tu l'ignorer toujours!) que ſon corps eſt là-bas étendu ſur le ſable, dans les bras de la mort ».



CHAPITRE XVII.

Après une nuit de pluie & d'orage, nous eûmes la joie de voir paroître l'aurore accompagnée de tout ce qui promet un jour calme & ſplendide. Nous deſirions une occaſion de contempler la ſcène d'Ulleſwater par un ciel clair & ſerein. C'étoit par-là que nous nous étions propoſé de tourner nos pas, & de terminer notre examen de ce pays pittoreſque.

De Keſwick, nous montâmes une colline, en ſuivant le grand chemin qui conduit à Penrith. Arrivés au ſommet, nous deſcendîmes de cheval pour aller viſiter un Temple de Druides, dans un champ à notre droite. Ce monument forme un cercle dont le diamètre eſt de trente deux *pas*, ce qui, autant que nous en pouvons juger d'après une manière auſſi inexacte de calculer, eſt le même diamètre que celui de Stonehenge. J'ai meſuré autrefois

ce dernier Temple de la même manière. Mais les deux édifices sont très - différens, quoique leurs diamètres soient à-peu-près égaux. Les pierres ici sont chétives, en comparaison de celles de la plaine de Salisbury. Si Stonehenge étoit en son tems une Cathédrale, ce cercle-ci n'a dû être guères autre chose qu'une Eglise de campagne.

Ces structures sont, je crois, sans contredit, les plus anciens vestiges d'architecture que nous ayons en Angleterre, si on peut donner à une telle construction le nom d'architecture. La grossièreté de l'ouvrage atteste encore pour nous la barbarie des siècles où vivoient les Druides, & fournit une forte preuve de la Nature sauvage de la Religion de ces Prêtres Payens. Au-dedans de ces cercles magiques, l'imagination se forme aisément l'idée des enchantemens dont ils furent le théâtre, & de tous les rites superstitieux qui y furent célébrés. La Poésie & l'Histoire s'accordent en Ossian, lorsqu'il chante

ces cercles de pierres dans lesquels nos ancêtres, dans leurs orgies nocturnes, invoquoient les Esprits qui couroient balancés sur les vents, & évoquoient les spectres terribles de leurs pères morts, au travers desquels, comme il le dit dans son style sublime, *les étoiles scintilloient avec un éclat obscur.*

Quelque curieux que soit le rôle que jouent les Druides dans l'ancienne Histoire, non-seulement de la Grande-Bretagne, mais des autres pays, je n'ai jamais vu, du moins qu'il me souvienne, aucun tableau de quelque prix où leurs cérémonies fissent le sujet principal. Nous savons qu'elles peuvent fournir à la Poésie un excellent fonds d'images & de descriptions; & je ne vois pas pourquoi les faits de Caractacus ne seroient pas aussi bien du ressort de la Peinture que de la Poésie Dramatique. Il y a toutefois une différence entre ces deux moyens pittoresques. Le Drame tient au moins autant au sentiment qu'au témoignage des sens exté-

rieurs, au lieu que la Peinture eſt uniquement & entièrement du reſſort des derniers. Les beautés de ſentiment qu'étale le Poëte ſont perdues ſur la toile, & c'eſt dans les regards expreſſifs & les attitudes des figures, que le Spectateur eſt obligé de chercher le dialogue qu'il ſupplée du mieux qu'il peut. Il s'enſuit, par conſéquent, que le même ſujet traité par la Poéſie & par la Peinture, brillera toujours davantage ſous le pinceau de la première.

Les ſujets qui conviennent le mieux à la ſeconde, ſont inconteſtablement ceux qui *s'expliquent eux-mêmes par l'action.* En général, toutes les hiſtoires animées qui ſont ſuſceptibles d'une *action grande* ou *d'une paſſion forte*, ſeront des ſujets d'un choix judicieux. Les ſujets non-animés ſont peu propres à produire un effet, &, en particulier, les ſcènes d'amour, qui, ſi j'en étois cru, ſeroient ſur toute autre, abſolument exclues de la toile du Peintre. Le langage de l'amour eſt ſi difficile à traduire, que je ne ſache

pas avoir jamais vu dans *un tableau* deux amans qui n'euſſent pas une forte empreinte de niaiſerie plate (1).

Outre ces ſujets qui reſpirent *l'action* ou la *paſſion forte*, il y en a d'autres d'un jet plus *inanimé*, mais auxquels l'œil ne peut jamais ſe tromper, graces au caractère particulier qu'ils portent. De ce genre eſt le tableau de M. Weſt, repréſentant l'établiſſement de la colonie de Penſylvanie. Par le mêlange bien combiné de caractères Anglois & Indiens, & le choix heureux d'acceſſoires convenables, le ſujet eſt non-ſeulement bien expliqué, mais il eſt compris à l'inſtant par le ſpectateur, qualité qui

(1) Par amour de l'Art, j'oſerai me permettre de contredire en cela mon Auteur ; je dirai donc que ſon opinion eſt ici un peu trop généralement exprimée. Deux amans, ſelon moi, figureroient très-bien dans un tableau, s'il repréſentoit quelque *cataſtrophe* de l'Amour : une tendre *Héloïſe*, par exemple, s'arrachant, avec déſeſpoir, des bras de ſon *Abélard*. Peut-être, dira mon Auteur, ceci rentre dans la claſſe de l'*action* & de la *paſſion forte*. Oui ; mais ce ſont pourtant des amans.

(*Note du Traducteur.*)

devroit être celle de tout tableau hiſtorique.

Au nombre des tableaux de cette eſpèce ſont ceux qui ont cauſé cette digreſſion, ceux des ſcènes des Druides. Je connois peu de ſujets du *genre moins animé* qui puſſent recevoir plus d'embelliſſemens pittoreſques qu'un ſacrifice de Druides. Les airs particuliers de têtes, & les traits ſauvages de ces Prêtres barbares, leurs longues robes blanches & flottantes, la branche de gui de chêne qu'ils avoient à la main, les pierres circulaires (ſi l'art peut parvenir à les arranger en ſa compoſition), le chêne éployé, l'autel au-deſſous, & la geniſſe blanche comme le lait, pourroient, réunis, former un excellent tableau.

J'ai admiré ſouvent une gravure à l'eau-forte d'après Teipolo, que j'ai toujours regardée comme une repréſentation de ce ſujet (1). Il n'y a pas fait entrer, à la vé-

(1) Il ſe trouve dans un Recueil de gravures à l'eau-forte ſur des ſujets emblématiques.

(*Note de l'Auteur.*)

rité, toutes les circonſtances d'un ſacrifice de Druides, comme je viens de les énoncer ; mais les caractères ſont exactement ceux qui conviennent au ſujet, dont le tout offre une deſcription qui paroît très-fidelle.

A notre ſortie du temple des Druides, nous trouvâmes peu d'objets qui méritaſſent aucune attention particulière, juſqu'à notre arrivée dans la *vallée de Saint-Jean.* Cette ſcène, vue du poſte que nous avions choiſi pour la contempler, ſembloit être une aire circulaire d'environ ſix à ſept milles de circonférence. Elle eſt entièrement entourée de montagnes, & eſt arroſée par la petite rivière Grata.

La vallée de Saint-Jean eſt eſtimée l'un des ſites les plus célèbres du pays, quant à la beauté ; mais il n'a pas répondu à nos eſpérances. Le terrein y conſiſte en mouches de prairies encloſes ; il eſt orné de fermes & de grouppes d'arbres, & deſcend en pluſieurs endroits d'une manière très-agréable ; mais le tout en eſt plutôt riche que pittoreſque ; & c'eſt, je crois, par ce

côté qu'il a obtenu sa grande célébrité. Par sa forme circulaire qui le met par-tout sous l'angle direct de l'œil, il perd l'avantage de cette variété qu'offre une vallée qui se contourne, & où une partie s'éloigne continuellement d'une autre dans toutes les gradations intéressantes de la perspective (1).

Le *genre* de scène de cette vallée est le même que celui de la vallée de Lorton; toutes deux sont composées d'objets champêtres; mais ils y sont présentés sous des aspects différens. Dans la vallée de Lorton, les hameaux & les maisons, bâtis sur les bords d'un ruisseau vagabond, sont tous au même niveau, & en conséquence se présentent détachés, & *l'un après l'autre*, comme autant de *paysages séparés*. Ici, ils sont semés sur toutes les inégalités du terrein, à travers toute l'aire de la vallée qui fait un cercle, du-moins en apparence, ce qui offre

(1) Voyez la même idée appliquée à l'eau, Chapitre XII.

à l'œil *trop de choſes à la fois*, & enfin une *confuſion* plutôt qu'une *ſucceſſion* d'objets & de ſcènes. Je n'entends néanmoins parler que de *l'apparence générale* de la vallée ; car elle contient, inconteſtablement, beaucoup de ſcènes ou de parties magnifiques que nous n'eûmes malheureuſement pas le tems de parcourir en détail.

Le plan ou ſol de terre du fameux vallon de Tempé, a quelque reſſemblance avec la vallée de Saint-Jean. La Nature ſemble avoir formé l'un ſur le modèle de l'autre, excepté ſeulement que les acceſſoires de la ſcène ſi célèbre dans l'antiquité, étoient plus pittoreſques.

Le vallon de Tempé, de même que cette vallée, faiſoit un cercle & étoit entouré de montagnes ; mais le terrein (du-moins nous le croyons) ne s'élevoit point d'une manière uniforme devant l'œil. Il étoit compoſé de plaines nivelées entrecoupées par des bois qui, en pluſieurs endroits, étoient épais & ſerrés, & qui devoient par-tout intercepter quelque portion de la ligne de

montagne, & rompre la régularité de la *forme* circulaire.

Les montagnes de Tempé étoient auſſi d'une ſtructure plus magnifique, droites & roides, couvertes de rochers & ornées avec grace des arbres les plus beaux. A l'entrée du vallon étoit une brèche majeſtueuſe de rocher, ombragée à profuſion par une ſcène boiſeuſe, & au travers de laquelle la maſſe d'eau du fleuve Pénée ſe faiſoit paſſage avec un bruit épouvantable; & après s'être briſé dans ſa chûte en écume & en vapeurs, il raſſembloit ſes forces au pied du rocher, d'où il s'élançoit en torrent déréglé & impétueux, traverſant le vallon & rugiſſant ſur la pierre de roche & les bancs de ſable juſqu'à ſa ſortie par les pliſſures des montagnes au côté oppoſé.

Elien nous dit, il eſt vrai, que le courant avoit une ſurface polie; mais comme la deſcription que nous en donne Ovide eſt plus pittoreſque, le Lecteur me permettra de regarder ſon autorité comme étant d'un plus grand poids. Son tableau

du vallon de Tempé eſt noblement tracé; mais comme ſon objet principal étoit de décrire le majeſtueux Palais d'un fleuve, bâti parmi les cavernes creuſes & les vaſtes retraites de l'ouverture faite dans le rocher à l'entrée du vallon, ſon ſujet le conduiſoit naturellement à s'arrêter principalement au portrait de la caſcade qui étoit, ſans aucun doute, le plus bel ornement de ce lieu.

Eſt nemus Æmoniæ, prærupta quod undique claudit
Silva: vocant Tempe: per quæ Peneus ab imo
Effuſus Pindo, ſpumoſis volvitur undis;
Dejectuque gravi tenues agitantia fumos,
Nubila conducit; ſummaſque aſpergine ſilvas
Impluit: & ſonitu pluſquam vicina fatigat.
Hæc domus, hæc ſedes, hæc ſunt penetralia magni
Amnis: in hoc reſidens facto de cautibus antro,
Undis jura dabat.

Un vallon fait ſur ce modèle eſt ſi charmant, que d'autres Poëtes en ont emprunté l'idée dans leurs deſcriptions. Je pourrois multiplier les citations, mais je n'en choiſirai que deux où le ſujet eſt traité différemment. Dans l'une, la gran-

deur naturelle de la ſcène eſt tempérée par de petits acceſſoires de gaieté : dans l'autre, le Poëte nous frappe l'ame de toute la majeſté du ſublime. Le premier tableau reſſemble plus à la vallée de Saint-Jean : le dernier approche davantage de l'idée du beau vallon de Theſſalie.

Into a foreſt far they thence him led,
Where was their dwelling in a pleaſant glade,
With mountains round about invironed,
And mighty woods that did the valley shade,
And like a ſtately theatre it made,
Spreading itſelf into a ſpacious plain.
And in the midſt a little river played
Amongſt the pumy ſtones, which ſeemed to plain,
With gentle murmur that his courſe they did reſtrain.

Ils le mènent delà dans la forêt lointaine,
Où d'un tiré-de-col (a) ils faiſoient leur ſéjour,
Lieu charmant que des monts enferment tout autour.
Des bois majeſtueux ombrageoient la vallée :
Comme un noble théâtre elle ſemble formée,
S'étendant ſur la plaine, objet & vaſte & beau,
Que coupe en deux parties un tranſparent ruiſſeau,
Qui, d'un murmure doux, blâme la barbarie
Des cailloux dont ſa courſe eſt ſouvent rallentie.

(a) Une clairière dans un bois.

The hills
Of Æta, yielding to a fruitful vale,
Within their range half-circling had inclofed
A fair expanfe in verdure fmooth. The bounds
Were edged by wood, o'erhung by hoary cliffs,
Which from the clouds bent frowning. Down a rock,
Above the loftieft fummit of the grove,
A tumbling torrent wore the shagged ftone;
Then gleaming through the intervals of shade,
Attained the valley, where the level ftream
Diffufed refreshment.

D'Æta les monts hardis, d'une humeur plus docile,
D'une vallée, entre eux, placent le fein fertile.
Rangés en demi-cercle ils l'y voient établi,
De fa noble verdure en tout tems ennobli.
Des bois & des rochers en fixent la diftance :
Ils courbent fous la nue un front plein d'arrogance.
Defcendant d'un rocher qui règne fur ces bois,
Un torrent écumeux ufe fes durs parois ;
Et jettant un rayon dans un coin hors de l'ombre,
Il gagne la vallée, où, devenu moins fombre,
Il court dans un niveau qui plaît & rafraîchit.

La vallée de Saint-Jean fut, il y a quelques années, le théâtre d'une de ces terribles inondations, du genre de celle qui ravagea tout récemment la vallée de Brackenthwait. J'en rapporterai les circonftances, telles que nous les recueillîmes

ſur le lieu ; mais nous les croyons chargées à quelques égards, & n'avons pas toute la confiance poſſible au récit qui nous ſert d'autorité.

Ce déſaſtre arriva le 22 d'Août 1749. La journée où le tems avoit été extrêmement couvert & d'une chaleur étouffante, ſe termina avec un aſpect très-ſombre. Des nuages noirs s'amaſsèrent de plus en plus de toutes les parties du ciel. L'air étoit chaud à n'être pas ſupportable : l'atmoſphère étoit en feu ; du reſte, tout étoit dans l'état de la plus complette ſtagnation. On ne voyoit pas une ſeule feuille d'arbre en mouvement.

Tout-à-coup les habitans de la vallée entendirent un bruit étrange de différens endroits autour d'eux ; mais ils ne pouvoient juger s'il venoit du ciel ou des montagnes. Il reſſembloit au murmure profond d'un vent fort qui agite les ſommets des arbres. Ce bruit (qui, dans un degré plus foible, eſt ordinairement le prélude d'une tempête) dura, ſans relâche,

che, pendant environ deux heures. Alors, le vent, la pluie, le tonnerre & les éclairs ſuccédèrent, & l'orage avoit une telle violence que, de mémoire d'homme, on ne pouvoit le comparer à aucun autre. Il dura ainſi ſans ſe rallentir, pendant près de trois heures.

Dans cette tempête, la cataracte tomba ſur la montagne au Nord de la vallée, ou, ſelon l'opinion de quelques perſonnes, creva du ſein de la montagne même; mais cela me ſemble peu probable. Le côté de cette montagne eſt un précipice continu dans la longueur d'un mille. Tout cet eſpace, à ce qu'on aſſure, fut couvert, en un inſtant, d'une caſcade non-interrompue d'un torrent mugiſſant (vue qui devoit imiter en force la chûte terrible du Niagara), balayant tout dans ſon paſſage, depuis le ſommet de la montagne juſqu'à ſa baſe. Là, comme dans l'inondation que nous avons décrite ailleurs (1), il ſuivit

(1) Voyez Chapitre XVI.

le canal des ruiſſeaux qu'il rencontra en ſon chemin, & laiſſa par-tout des marques de ſa furie extraordinaire.

Un des effets de ſon ravage eſt étonnant. Les fragmens de rocher, les tas énormes de pierres & de ſable que ce torrent entraîna avec lui tout le long de la montagne, comblèrent le lit d'un des courans qui recevoient ſes eaux au bas. L'eau ainſi enfermée, & prenant continuellement une nouvelle augmentation de force, après avoir roulé obſtinément dans cette partie de la vallée avec des tournans effroyables, à la fin s'ouvrit un nouveau canal dans la maſſe ſolide du roc qu'il disjoignit, à ce que nous apprîmes, en une crevaſſe fracturée, faiſant une brèche au moins de dix pieds de largeur. Pluſieurs des fragmens en furent emportés à une grande diſtance, & dans le nombre, il y en avoit de ſi gros, que douze chevaux attelés n'étoient pas capables de les ébranler. Nous regrettâmes, dans la ſuite, de n'avoir pas vu cette ouverture remarquable; mais le dé-

faut de tems avoit réprimé notre curiosité.

En sortant de la vallée de Saint-Jean, nous montâmes une colline escarpée, appelée Branthwait-Cragg. Arrivés au sommet, nous prîmes un guide, parce que nous étions obligés de quitter la grande route pour nous rendre à Ulleswater, & que nous avions à traverser des landes non-fréquentées, par-dessus les montagnes qui nous environnoient.

Ces montagnes étoient couvertes d'une immense quantité de pierres énormes & de rochers détachés. Nous y vîmes beaucoup de vieillards & d'enfans venus des villages voisins pour cueillir une espèce de lichen blanc qui pousse sur la cîme des rochers, & qu'on nous a dit avoir la propriété de teindre en brun-obscur.

Au nombre des difficultés que nous éprouvâmes dans notre excursion sur ces montagnes, les fondrières & les marais que nous rencontrâmes étoient les plus désagréables. Nous étions souvent forcés de descendre de cheval, & en quelques

endroits, on pouvoit à peine tenir pied ſur le terrein. Notre guide nous informa que là où les joncs croiſſoient, il étoit plus ferme. Nous tâchames donc, autant qu'il fut poſſible, de prendre les petites buttes de ces plantes pour moyens de direction dans notre marche. Mais comme nous ne pouvions mettre nos chevaux dans le ſecret de cette découverte, ils enfonçoient ſouvent juſqu'au ventre.

En pluſieurs parties de cette route, nous avions pour point-de-vue ce grouppe de montagnes qui forme un cercle dans le cœur du Cumberland, & ſert de fond aux vues centrales de preſque toutes les parties des extrémités de ce Comté. Ces montagnes s'uniſſent, du côté du Sud, avec celles du Weſtmoreland. La portion oppoſée au point où nous étions, ſe trouvoit compoſée de Skiddaw, de Threlkatefell, dont partie eſt appelée Sadle-Back, & de Griſedale-Fell. En approchant davantage de la limite Septentrionale de cette chaîne, Skiddaw, qui en eſt de beaucoup

la montagne la plus élevée, nous paroissoit la plus petite dans la perspective. Derrière ces montagnes, s'élèvent par ordre Mosedale-Fell, Carric & Caudbeck, dont nous voyions quelquefois des hautes terres les sommets dominans qui réflétoient leurs vêtemens d'azur sur les parties concaves des montagnes moins éclairées qui étoient plus près de notre œil.

Entre nous & cette chaîne circulaire qui remplissoit tout l'horison à notre gauche, s'étendoit une très-grande vallée, qui s'allongeoit d'un côté à l'autre dans un terrein d'un peu moins de sept ou huit milles, & dont la longueur se perdoit à la vue dans un tournant. Elle offre peu de beauté, outre celle qui résulte de la gradation de la distance; mais elle porte toutefois à l'esprit cette idée de grandeur que tout espace (quoique peu orné d'ailleurs), qui a de vastes limites, ne manque jamais de lui inspirer.

Cette idée a quelquefois servi à égarer des personnes d'un goût étroit, qui avoient

à orner de petites ſcènes. Ils ont ouï dire que *l'eſpace eſt une ſource de beauté*; mais faute de ſavoir étudier & connoître la nature des circonſtances, ils montrent ſouvent tout ce qu'ils ont de terrein, lorſque la raiſon ou le goût auroit exigé qu'on en cachât la moitié, comme étant des objets difformes. L'eſpace conſidéré *en lui-même* donne l'idée de *majeſté* plus que celle de *beauté*. Telle eſt l'idée que l'Océan fait naître. Mais une petite ſcène ne peut l'offrir. On n'atteint donc point en ce cas à la *majeſté* qu'on cherchoit, & l'on perd la *beauté* qu'on avoit ſous la main.

Le long de cette vallée paſſoit la grande route que nous venions de quitter, & qui n'en étoit pas le moindre ornement. Le cours tortueux d'une rivière eſt encore un objet plus noble d'embelliſſement de ce genre; mais à ſon défaut un grand chemin le remplace très-bien, & lui eſt même ſupérieur à pluſieurs égards. La *rivière* étant de niveau, & contenue entre des rives, eſt ordinairement trop cachée, à


Tom. 2e. Pag. 54

moins qu'on ne la voie d'un point élevé ; mais l'œil ſuit aiſément la *route* à travers les inégalités du terrein , & dans ſes tours & détours hauts & bas ; ce qui lui donne plus de variété dans ſon cours.

A la droite , formant l'autre côté de cette vallée étendue , s'élèvent pluſieurs montagnes très-hautes , parmi leſquelles Hara-Side & White-pike ſont les plus magnifiques. Au-bas de ces montagnes , en tirant vers les bords de la vallée , en ſont d'autres moins conſidérables ; mais , dans le nombre , il y en a deux nommées les Mellfells, très-remarquables par leur forme, qui eſt celle des buttes de terre dans un cimetière de campagne.

Un peu avant d'approcher des Mellfells , le ſentier où nous marchions nous conduiſit ſous une montagne de roche fort élevée , connue ſous le nom de *Wolf's-Cragg* (roche des loups) , & qui eſt probablement un des repaires qu'avoient ces animaux , avant qu'on les eût extirpés de notre Iſle. C'eſt une fortereſſe qui ſemble

faite exprès pour leur ſervir de garniſon. Delà, ils pouvoient faire des ſorties, ravager la vallée qui étoit devant eux, & s'emparer de tout ce qu'ils trouvoient dans leur chemin, auſſi loin que l'œil s'étendoit. Un payſage de cette eſpèce, repréſenté par le pinceau, feroit extrêmement bien caractériſé par de tels acceſſoires. Ce ſujet auroit été excellent pour Ridinger. Si cet Artiſte, au génie pittoreſque, avoit voulu choiſir une ſcène de loups, il n'auroit pu en trouver une meilleure.

Lorſque nous eûmes paſſé cette ſuite de montagnes, nous entrâmes dans un ſentier plus battu conduiſant au village de Matterdale, qui n'étoit qu'à environ un mille du lac d'Ulleſwater que des terres élevées nous cachoient entièrement. Ici, nous congédiâmes notre guide qui, auparavant, nous indiqua le chemin de Gobray-Park, limite Septentrionale du lac.

Nous trouvâmes cette partie du pays bien peuplée, & les routes très-fréquentées

en cette ſaiſon. C'étoit le tems d'une grande foire, où les jeunes amans quittent les anciennes liaiſons pour en former de nouvelles; & ce ne fut pas pour nous un plaiſir peu grand que d'obſerver la ſimplicité & la variété des différens grouppes & des figures que nous rencontrâmes marchant ou allant à cheval.

Voilà les objets pittoreſques propres à orner un payſage. Les élégans & les élégantes d'une grande ville, avec leurs carroſſes dorés qui en embarraſſent les avenues, ne préſentent rien de favorable à l'Artiſte. Son pinceau rejette avec indignation tout ce qui ſent la ſplendeur de l'Art; dans les grandes ſcènes, il ne peut même introduire le payſan employé aux humbles occupations de ſon état. La bêche, la faulx, le rateau, ſont tous enveloppés dans la même proſcription.

Les idées morales & les idées pittoreſques ne coincident pas toujours. Vue dans le ſens moral, la cultivation dans toutes ſes branches eſt agréable; la haie & le

ſillon, le champ de blé ondoyant & les gerbes jaunies miſes en rangs. Mais l'œil pittoreſque de l'Artiſte ne voit tous ces objets qu'avec dégoût, s'il veut préſenter une ſcène de grandeur. Il pourſuit la Nature, mais la Nature non-ſoumiſe aux règles de l'Art, & telle qu'elle paroît dans ſes productions ſauvages, & revêtue de toutes ſes formes irrégulières.

Juvat arva videre
Non raſtris hominum, non ullî obnoxia curæ.

Il en eſt de même à l'égard des figures. Sous un jour moral, l'ouvrier induſtrieux eſt un objet plus agréable que le ruſtre nonchalant. Mais ſous un jour pittoreſque, il en eſt tout autrement. Les arts de l'induſtrie ſont rejettés; & même la pareſſe, ſi je puis parler ainſi, ajoute de la dignité à un caractère. C'eſt ainſi que le pâtre pareſſeux, repoſé ſur ſon bâton, ou le villageois, nonchalamment étendu ſur un rocher, peuvent trouver place dans la ſcène la plus noble; tandis que l'artiſan laborieux, avec les inſ-

trumens de ſon travail, en ſera exclus. Le pêcheur, il eſt vrai, pourra s'y montrer, occupé de ſa profeſſion ſur le lac; mais ce n'eſt pas à raiſon de ſa profeſſion : c'eſt uniquement à cauſe de l'apparat pittoreſque de ſes outils. C'eſt ſon bateau, ce ſont ſes filets qui lui donnent ce privilège. *Voilà* les objets; *lui*, il n'eſt qu'un acceſſoire. Placez-le ſur le rivage, comme figure détachée, avec ſa baguette où pend la ligne, & ſon emploi deviendra le motif de ſon excluſion. Que dans une clairière gaie, ſur le bord d'un ruiſſeau murmurant, près d'un moulin ou d'une cabane, il pêche tant qu'il voudra. Dans une ſcène de ce genre, l'œil pittoreſque ne ſera point choqué; mais il faut que le pêcheur ſe garde bien de paroître dans une ſcène de quelque nobleſſe avec l'appareil de ſon métier vulgaire.

Il eſt à propos d'obſerver, cependant, que des figures qui dérivent ainſi leur importance ſimplement de ce qu'elles ne ſe mêlent point des profeſſions baſſes & méchaniques, ne ſont jamais tout au plus que

des *acceſſoires pittoreſques*. Elles ſont d'une grandeur négative, n'ajoutant rien à la majeſté de l'idée, ni n'en diminuant rien. Elles ſont *purement* & *ſimplement* des objets *d'ornement* de la ſcène.

Les caractères qui ſont les mieux *adaptés à ces ſcènes* de grandeur, ſont ceux qui impriment dans l'ame quelque idée de majeſté, de déſordre & de férocité, toutes qualités qui avoiſinent le ſublime, en ce qui tient à la Nature.

Les figures en longues robes formées de draperies à grands plis, les Egyptiennes, les bandits de Corſe & les ſoldats (non en habits d'ordonnance à la moderne, mais comme les peint Virgile,

Longis adnixi haſtis, & ſcuta tenentes.)

ont tous l'empreinte de quelqu'un de ces caractères, & s'uniſſant à la magnificence, au déſordre ſauvage ou à l'horreur de la ſcène, s'y amalgament convenablement, & faiſant, pour ainſi dire, la réflexion des

images offertes, ajoutent au caractère dominant une teinte plus profonde.

Je pourrois, pour confirmer la vérité de ces remarques, en appeler au jugement décisif de Salvator Rosa, qui semble avoir parfaitement connu la Nature & l'à-propos des figures, principalement dans les scènes de grandeur. Ses ouvrages offrent les meilleurs modèles en ce genre. Nous avons un livre de figures, composées spécialement pour les scènes de cette espèce, & gravées à l'eau forte par lui-même. Cette collection fournit une grande variété de caractères, de grouppes & d'habillemens; mais je ne me souviens pas d'avoir vu, ni dans ce livre, ni dans aucun autre de ses ouvrages, un seul caractère bas ou mesquin. Toutes ses figures sont, ou de l'espèce que j'ai appellée *négative*, ou marquées de quelque trait de *grandeur*, ou de *caprice sauvage*, ou de *férocité*. Cette dernière qualité est celle dont ses personnages sont généralement partagés, ses grandes scènes étant principalement occupées par des bandits.

J'ai trouvé dans le voyage de M. Thicknefs en Efpagne, un paffage qui jette un nouveau jour fur ces remarques. Je crois par cette raifon devoir le tranfcrire ici.

« La pire efpèce de mendians Efpagnols font, dit-il, les bandes d'Egyptiens & d'Egyptiennes. Ils font de la race originale (1), & diffèrent à un degré marqué de tous les autres qui exercent ce vil métier, & je pourrois dire même de tout autre être appartenant à l'efpèce humaine. J'ai fouvent vu dans ma route des grouppes de ces fortes de gens. Mais, quand il arrive de les rencontrer dans des chemins éloignés des villes ou des habitations, ils ne font pas, pour un voyageur, des objets fort agréables ; car ils demandent l'aumône

---

(1) Bohémiens, fans doute ; car c'eft de la Bohême que font fortis les premiers de ceux qui ont fait, en Europe, métier de flatter la folie des hommes, en leur promettant le fecret de l'avenir. Encore en France, *Bohémien* eft aujourd'hui un mot fynonyme de *Sorcier*, parmi le peuple.

(*Note du Traducteur.*)

d'un ton à vous perſuader qu'ils ne craignent point d'être refuſés ; & je ne doute pas qu'ils ne commettent ſouvent des meurtres, quand ils peuvent attaquer un homme ſans défenſe, ou le prendre par ſurpriſe. Ils ſont extrêmement baſanés, & ont des cheveux d'un noir de jais. Ils forment des grouppes très-pittoreſques à l'ombre des rochers & des arbres dans les Monts-Pyrénées, où ils paſſent leurs ſoirées, vivant à la manière du pays, où du pain & de l'eau & une vie indolente ſont préférés à une meilleure nourriture acquiſe par le travail & l'induſtrie.



CHAPITRE XVIII.

COMME nous defcendions la colline, en fortant de Matterdale, avant que d'arriver au lac, nous eûmes un bel *échantillon* (pour parler comme les Naturaliftes) de ce qu'on appelle en ce pays-ci un *gill* (1). La route nous conduifoit fur le bord d'un de fes précipices ; mais l'ouverture étoit fi entièrement couverte de bois, qu'en regardant en bas, nous ne pûmes rien appercevoir. Les rayons mêmes du foleil, incapables d'en percer l'épaiffeur, s'arrêtoient fur les cimes touffues des arbres qui ornoient les côtés de l'abîme. Mais, quoique l'œil ne pût fe fatisfaire, l'oreille étoit flattée par l'harmonie d'un torrent invifible dont les accens très-mélodieux retentiffoient le long d'innombrables chûtes d'eau brifées, adou-

(1) Voyez la définition de ce mot, Chapitre VIII.

cies

cies par leur paſſage entre les bois qui en contenoient l'impétuoſité.

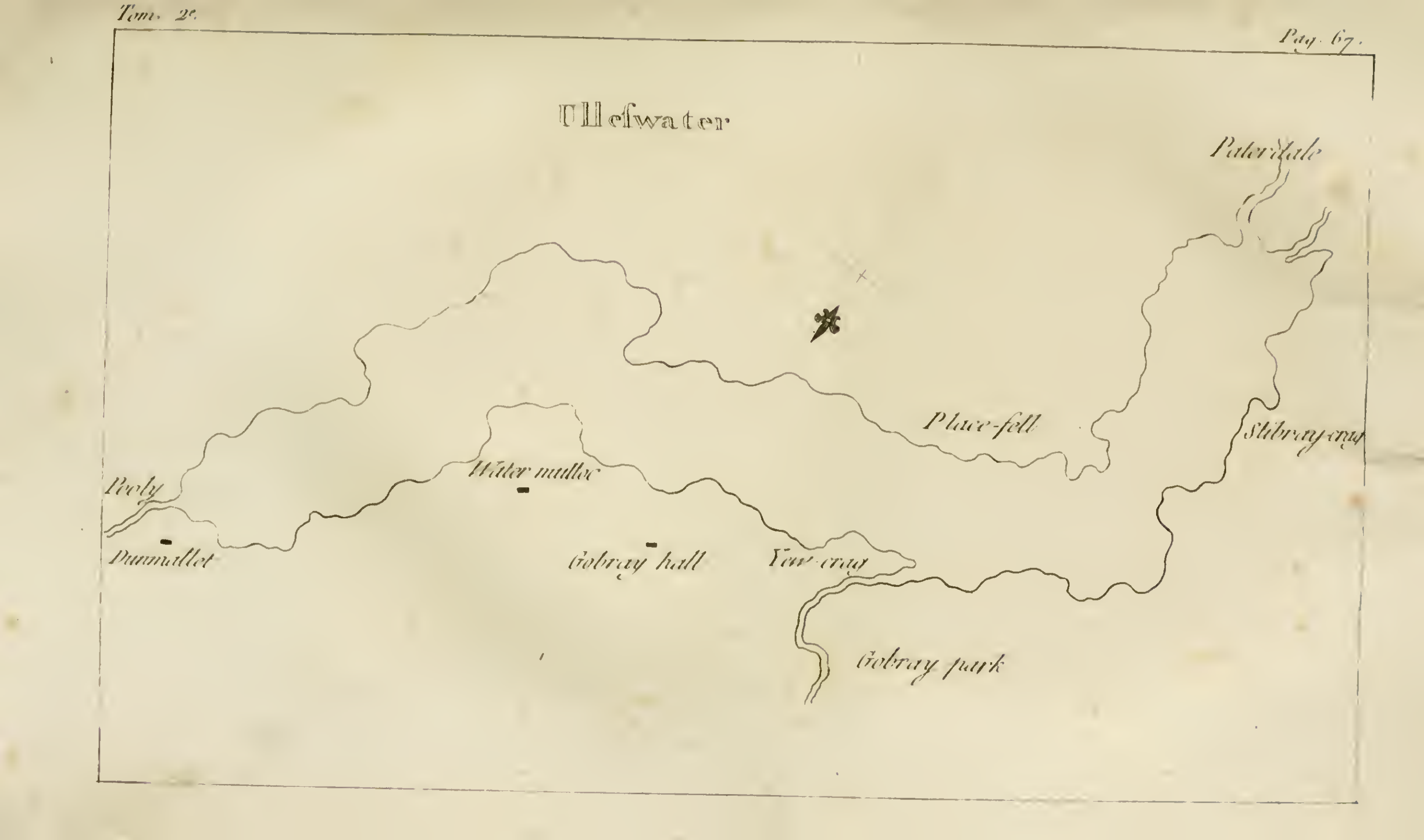
Une route ſerpentante nous fit deſcendre dans un creux, d'où nous voyions le torrent ſe précipiter au travers de ce feuillage épais. Nous jettâmes un coup d'œil rapide ſur les retraites les plus profondes de cette ſcène, qu'on entrevoyoit parmi les branches des arbres qui s'étendoient au-deſſus du courant ; mais nous n'eûmes pas aſſez de loiſir pour pénétrer juſqu'a leurs ombrages attrayans.

Lorſque nous eûmes paſſé dans des terres plus élevées, nous arrivâmes enfin en vue du lac. Voici l'effet que produiſit pour nous le premier apperçu.

Un chemin occupoit la partie du payſage dont nous étions le plus près, & tournoit autour d'un rocher eſcarpé qui s'élevoit conſidérablement à notre gauche. Une portion d'une montagne éloignée paroiſſoit à la droite, laiſſant voir au pied une petite partie du lac. Le devant du tableau offroit un bel arrangement, & la montagne éloi-

gnée dont la base tomboit dans le lac, avoit la teinte la plus magnifique. La composition, aussi loin que portoit la vue, étoit très-correcte ; mais nous ne voyions encore que de quoi donner un avant-goût à notre curiosité, & prendre, d'après le gisement de la terre, une idée générale du lac.

Ulleswater est, après Windermère, le plus grand lac de ce pays, ayant huit milles de long & environ deux de large dans sa partie la plus élargie, quoique, en général, il en ait rarement plus d'un. Il tire presque au Nord & au Midi dans ses pointes, comme font la plupart de ces lacs ; mais étant placé à une *extrémité* de montagnes en barrières, il offre une plus grande variété que les lacs que des monts *environnent*. Ceux-ci n'ayant qu'un petit nombre d'accessoires, reçoivent leur principal caractère de la désolation qui les entoure. Tel est le lac de Wyburn. Mais Windermere, Keswick, Butermer & Ulleswater peuvent être définis des *lacs de frontière*. Un de leurs bouts participe plus de la nature d'un pays raboteux & sau-


Ullefwater
Paterdale
Place-fell
Stibray crag
Pooly
Water mallec
Dunmallet
Gobray hall
Yew-crag
Gobray park

vage, & l'autre plus de celle d'un pays cultivé ; quoique, à quelques égards, ils tiennent des deux à chacune de leurs extrémités. A la cultivation de l'une ſont ajoutés quelques traits de la ſcène romantique, & l'horreur naturelle de l'autre eſt adoucie par quelques acceſſoires rians.

Ulleſwater préſente la figure d'un Z, excepté qu'il n'y a point d'angle aigu dans ſa ligne de direction. Elle s'étend par-tout dans une courbe aiſée, agréablement rompue en quelques endroits par des promontoires. Le bras du milieu entre deux pointes, contient en longueur près des deux tiers du lac. Le côté méridional eſt montueux, & le devient davantage à meſure qu'il s'enfonce vers l'Occident. Les montagnes, en s'approchant du Nord, s'effacent (comme nous avons remarqué qu'il eſt ordinaire aux *lacs de frontières*), & ſe fondent dans des prairies & des pâturages. Le côté ſeptentrional & l'occidental contiennent une grande variété de ſcènes de bois & de rochers ; mais qui, en tirant vers

l'Orient, deviennent auſſi plus douces & ſoumiſes à la culture. Au point méridional, on voit le village de Patterdale, ſous des montagnes qui l'offuſquent. Après avoir donné cette idée générale d'Ulleſwater, revenons à la deſcente en ſortant de Matterdale, d'où le lac s'offrit d'abord à nos regards.

Lorſque nous eûmes deſcendu un peu plus bas, toute la ſcène du lac ſe déploya devant nous, & le ſpectacle étoit d'une telle nature, que nous fûmes preſque tentés de nous écrier avec le Poëte ravi en extaſe :

> Viſions of glory, ſpare my aching ſight!
>
> *Ta gloire, ô viſion! bleſſe mes foibles yeux!*

Parmi toutes les *ſcènes* admirables de ce pays enchanteur, nous n'avions rien vu de ſi beau & de ſi ſublime, rien de ſi correctement pittoreſque que celle-ci ; & cependant je ſuis l'ennemi des comparaiſons, ſurtout en parlant de pays que je n'ai vu qu'une fois. En effet, les circonſtances de la lumière & du tems y font beaucoup. Je dois donc

me contenter de dire qu'Ulleſwater *m'a fait plus de plaiſir* qu'aucun lac que j'euſſe encore vu ; mais, en même-tems, j'ajouterai que nous avons été heureux dans le concours des cauſes qui en relevoient la beauté naturelle. Juſqu'alors, tous les lacs que nous avions viſités, ne s'étoient montrés à nous que ſous un ciel inégal ou couvert de nuages ; &, quoique leur dignité s'augmentât certainement par cette circonſtance, cependant la beauté d'un lac par un tems ſplendide & ſerein, aidée en ce moment de toute la force du contraſte, faiſoit ſur l'imagination une impreſſion étonnante. Elle auroit pu être la même quand Ulleſwater auroit été le premier lac que nous euſſions vu dans une tempête.

« L'effet du *ſublime*, dit M. Burke, eſt *l'étonnement ;* & l'effet de la *beauté* eſt le *plaiſir :* mais lorſque les deux cauſes s'uniſſent dans un même ſujet, l'effet eſt à beaucoup d'égards, détruit dans les deux réſultats. Il en provient alors une eſpèce mitoyenne qui n'eſt pas tout-à-fait du

genre ſublime, ni tout-à-fait du genre ſuperbe, & que par cette raiſon, j'ai appelé ailleurs le *beau* (1); mais ce dernier genre n'a pas, je crois, ſur les paſſions la même puiſſance que de vaſtes corps doués des qualités qui correſpondent à l'idée de ſublime, ou que les perfections du genre ſuperbe, lorſqu'elles ſe trouvent réunies dans un petit objet. La vue des grands eſpaces ornés d'une beauté factice ou d'emprunt, produit une tenſion continuellement adoucie, qui tient beaucoup de la nature des ſenſations qu'inſpire tout objet médiocre (2).

---

(1) L'Anglois a ici une délicateſſe de langage que le François a de la peine a bien rendre. *Beautiful* (plein de beauté) a une nuance au-deſſus de *fine*, qui veut dire ſimplement *beau*. L'Auteur les a donc mis en oppoſition. J'ai rendu *beautiful* par *ſuperbe*, que je regarde comme la nuance au-deſſus de *beau*, pour la langue Françoiſe.

(*Note du Traducteur.*)

(2) Traité du Sublime & du Beau, Part. IV, Sect. XXV. Il paroît que tous les principes répandus dans ce gros Ouvrage ſont, en général, loin d'être vrais. Ne vaudroit-il pas mieux s'en tenir au Traité ſi beau & ſi vrai de Longin?

(*Note du Traducteur.*)

Ce raiſonnement raffiné ne me paroît pas entièrement fondé ſur l'expérience. Je ne me rappelle dans tout ce que j'ai vu, aucune ſcène où le *ſuperbe* & le *ſublime*, ſelon les idées que je m'en ſuis formées, ſoient unis plus intimement qu'ici ; & quoique les idées de M. Burke ſur la *beauté* ſoient, peut-être, plus expoſées à la critique que ſes idées du ſublime, néanmoins il eſt de fait que la plupart des qualités par leſquelles il définit les deux, ſe réuniſſent dans ce ſite. Leur effet, ſi ſon argument étoit juſte, devroit donc être détruit. Mais j'oſe dire qu'il ſera toujours réfuté par les ſenſations que la vue de cette ſcène fait éprouver à tout homme qui ſent la Nature, du-moins ſi nous en jugeons par les nôtres.

Le devant de tableau de la noble perſpective que nous avions ſous les yeux, étoit formé d'une partie de Gobray-Park, appartenant au Duc de Norfolk. Le terrein en eſt âpre, coupé & garni de bois. Parmi les vieux chênes qui l'ornent, couroient des troupeaux de daims, & le bétail paiſ-

ſant formoit différens groupes. Au-delà du parc, on découvre un bras étendu du lac qui contourne un promontoire en rocher à la gauche. C'eſt la pointe d'une montagne appelée Martindale-fell, ou Place-fell, limite méridionale du lac. Ce promontoire s'uniſſant avec la montagne, la laiſſe deſcendre doucement dans l'eau, comme par un degré. Une *héſitation* de cette eſpèce, qu'on me pardonne cette expreſſion, dégage beaucoup la peſanteur d'une ligne. Dans un *lointain*, cela eſt de moindre conſéquence; mais dans toutes les terres plus près de l'œil, c'eſt une choſe néceſſaire. Je parle, toutefois, principalement de ces vues où la beauté & la grandeur ſe combinent. Dans celles de ſimple grandeur & de ſublimité, telles, par exemple, que Penmanmaur dans le Nord du pays de Galles, la ligne peſante, qui eſt très-remarquable dans cette ſcène vue de la route d'Irlande, ajoute peut-être à la force de l'effet.

Martindale-fell eſt abſolument dénué


Tom. 2e. Pag. 73.

d'arbres ; mais ſa ligne & ſa ſurface ſont toutes deux très-variées. Des briſures ſans nombre de petits vallons & de cimes lui donnent de la légèreté ſans faire tort à la ſimplicité.

Telle étoit la diſpoſition des objets à la gauche du lac. Deux promontoires boiſeux, à la droite, ſemblant ſe pourſuivre dans la perſpective, faiſoient un contraſte magnifique avec la continuité unie de Martindale-fell.

En front, le lointain étoit composé de montagnes qui tomboient doucement dans le lac, près du bord duquel eſt le village de Patterdale.

Nous prîmes cette vue d'un point qui avoit juſtement le degré d'élévation néceſſaire pour donner de la variété aux lignes du lac. A meſure que nous deſcendions plus près du canal, la vue toujours majeſtueuſe & belle, perdoit quelque choſe de ſes beautés les plus pittoreſques. Il n'y avoit plus de devant de tableau : on ne voyoit plus la ligne qui alloit en balayant

dans toute la longueur de la montagne à la gauche , & la retraite abritée entre les deux promontoires garnis de bois à la droite, avoit auſſi diſparu. Toute la bordure du lac étoit preſque devenue une ligne droite. La beauté d'une vue, ſpécialement dans la ſcène de lac, comme nous l'avons remarqué précédemment (1), dépend en grande partie, du point qu'on choiſit pour l'obſerver.

Après que nous eûmes paſſé quelque tems à examiner cette ſcène vraiment enchantereſſe, nous ſuivîmes le bord du lac vers Patterdale, dans un chemin paſſable qui eſt pratiqué dans toute ſa longueur. Au Midi, il s'étend juſqu'à Ambleſide, & du côté du Nord, va aboutir à Penrith. Quand je dis que ce chemin eſt paſſable, j'entends pour y aller à cheval; car il n'a pas la largeur équarrie & commode que demanderoit un carroſſe.

En quittant Gobray-Park, nous nous

(1) Voyez Chapitre VI.

acheminâmes en côtoyant le premier des promontoires boiſeux à la droite. Ce ſentier nous conduiſit en longeant le lac, à travers des ruelles étroites & des halliers épais, mais pas tellement épais, cependant, que nous ne puſſions par-tout voir en front & à notre droite, par les ouvertures des arbres & aux détours du chemin, de petites retraites ornées de bois, dont quelques-unes faiſoient à l'œil un effet très-agréable ; & à notre gauche, le lac & tous ſes ornemens dans le lointain s'offroient à nos regards par intervalles fréquens.

Après avoir ainſi côtoyé le premier promontoire verdoyant, dans l'eſpace d'environ un mille, le chemin tourna bruſquement à la droite, & nous fit contourner le ſecond qui s'élève conſidérablement au-deſſus du niveau du lac. Dans ce promontoire, nous vîmes s'ouvrir une nouvelle ſcène : les bois y étoient entremêlés de rochers, & nous eûmes une grande variété des plus magnifiques de-

vants-de-tableau. Les roches, dans lesquelles le chemin étoit quelquefois taillé, se trouvoient principalement à notre droite. Dans ce promontoire, nous eûmes, de tems en tems, comme dans le précédent, des vues agréables du lac & de Martindale-fell, que nous découvrions au travers des arbres.

Des scènes de la nature de celles-ci s'accommodent de tous les aspects du firmament. Elles étoient superbes par le tems de calme où nous les voyions, & où, à la vérité, nous avions desiré de les voir; mais elles auroient aussi dérivé d'une tempête des avantages singuliers. Les objets y sont tous dans ce grand style qui convient au déchaînement des élémens. L'imagination s'éleveroit sur les aîles de la tempête, pour donner un nouveau degré de grandeur aux formes terribles des parties de cette scène. Les arbres encore qui portent leurs fronts orgueilleux les uns au-dessus des autres sur les sommets sourcilleux des montagnes, & étendent leurs bras jusqu'au-

deſſus de la route, ſeroient de nobles inſtrumens qui répéteroient les ſons profonds & majeſtueux des vents en notes d'une variété harmonieuſe, tandis que les flots du lac agité ſe briſant contre les abîmes des rochers, & retentiſſant dans le creux des cavernes voiſines, aſſocieroient à ce concert épouvantable les chants variés de leur effrayante mélodie.

(J ſing not to the vacant and young)
There is a kindly mood of melancholy,
That wings the ſoul, and points her to the sky,
While winds, and tempeſts ſweep the various lyre,
How ſweet the diapaſon!

Loin d'ici, vous, cœurs froids, vous, jeuneſſe inſenſible,
Vous ignorez l'art ſombre, agréable, terrible,
Où l'ame, en ſes tranſports, s'élève juſqu'aux Cieux,
Lorſque les élémens, en ſons harmonieux,
Au fort de la tempête, & variant leur lyre,
Font une mélodie impoſſible à décrire.

L'ame, il eſt vrai, n'eſt pas toujours à l'uniſſon de ſcènes & de circonſtances comme celles-ci. Or, en ce cas, elle ne peut en ſentir l'effet. Quelquefois auſſi, la ſcène aura le pouvoir de mettre l'ame

à ſon propre ton, ſi elle n'eſt actuellement ſoumiſe à l'impreſſion de quelque paſſion dominante, d'une nature oppoſée, ou ſi elle ſe trouve uniquement dans une ſorte d'apathie. L'effet, néanmoins, ſera toujours d'autant plus fort que l'ame ſera remplie d'idées plus analogues à la ſcène, c'eſt-à-dire, lorſque, dans un *mode favorable de mélancolie*, elle ſe ſentira flattée à l'aſpect des objets avoiſinans.

Mais, outre la muſique des vents & des tempêtes, les échos excités en différentes parties de ce lac ont encore une grande majeſté, & portent à l'ame. Ils ſont des acceſſoires plus ou moins prononcés de tous les lacs entourés de montagnes & de rochers. Nous en trouvâmes à Windermère : nous en trouvâmes auſſi à Derwentwater ; mais chaque lac, étant environné de rochers & de montagnes d'un caractère particulier, de cette variété d'inſtrumens, il réſulte une variété dans les ſons produits. Il n'y a donc pas deux lacs dont les échos ſoient ſemblables ; ou ce

ſeroient ceux qui ne ſont diſtingués que par la monotonie.

Nous obſervâmes un fort grand écho ſur les rivages à l'Occident de la grande Iſle de Windermère; mais on aſſure que les échos les plus célèbres ſe trouvent ſur le lac d'Ulleſwater, où, dans pluſieurs, on entend le ſon du coup de canon répété diſtinctement juſqu'à ſix ou ſept fois. Il commence par rouler au-deſſus de la tête avec un bourdonnement terrible. Enſuite, ceſſant pendant quelques ſecondes, il ſe relève avec un noble éclat un peu étouffé, peut-être venant de la droite. Suit une autre pauſe ſolemnelle. Enſuite, le ſon ſe fait entendre de nouveau, ſortant de la gauche. Ainſi, promené d'un rocher à l'autre dans une ſorte de perſpective aërienne, il eſt encore reçu d'un autre côté, peut-être par quelque promontoire plus prochain, d'où revenant à plein dans l'oreille, il vous ſurprend, au moment où vous vous imaginiez que tout étoit

fini, & ſe fait entendre dans un coup auſſi fort que le premier.

Mais le plus grand effet de ce genre eſt produit par une décharge *ſucceſſive* de canons (1), les coups étant tirés à quelques ſecondes d'intervalle de l'un à l'autre. L'effet du premier dure encore lorſque le ſecond, le troiſième, & peut-être le quatrième commencent. Une ſi grande variété de ſons majeſtueux qui ſe mêlent & s'entrechoquent, & ſont au même inſtant entendus de tous côtés, font ſur l'ame une impreſſion prodigieuſe. Il ſemble que les fondemens des rochers qui bordent le lac ſoient ébranlés, & que toute la ſcène va s'anéantir dans une ruine générale par quelque grande convulſion de la Nature.

Ces ſons, qui ſont tous du genre terri-

(1) Le Duc de Portland qui a des biens dans les environs, a ſur le lac un petit vaiſſeau avec des canons de fonte, & il les fait tirer de tems en tems pour le plaiſir de jouir de ces admirables échos.

(*Note de l'Auteur.*)

ble,

ble, conviennent principalement aux ſcènes de grandeur dans quelque moment d'horreur ſauvage, comme lorſque le lac eſt dans l'agitation d'une tempête. Dans une ſoirée calme & tranquille, les gradations d'un écho qui meurt dans une eſpèce de tonnerre éloigné, ſont certainement ceux qu'on entend & diſtingue le mieux. Mais l'idée eſt différente. Vous n'entendez alors que les *échos* eux-mêmes : mais ſi vous imaginez une *ſcène* combinée, & que vous penſiez à l'effet du *tout enſemble*, il n'y a point à douter que les ſons de l'eſpèce la plus violente ſont le mieux adaptés aux momens du plus grand tumulte.

Il y a encore une autre eſpèce d'échos qui ne conviennent pas moins au lac dans ſon état de calme & de tranquillité, que les autres ſont propres à ſa confuſion & à ſa férocité. Ceux-là parlent ſpécialement à ces ames qui ſont affectées de ſentimens froids, mais doux. Au lieu du canon, il faut faire ſonner quelques cors-de-chaſſe

& quelques clarinettes (1) : une musique plus douce que celle de ces forts instrumens à vent, n'auroit pas la puissance de produire dans l'air des vibrations. Vous aurez alors un effet dont la différence à l'autre sera merveilleux. Le bruit du canon ne s'entend que par éclats : c'est seulement la mélodie monotone du tonnerre; mais des sons harmonieux *prolongés dans une succession*, forment *une succession d'échos mélodieux*, qui, étant répercutés tout autour du lac, produisent une musique diatonique & enharmonique vraiment enchanteresse, & font l'effet de mille instrumens agréables, jouant en symphonie de toutes les parties de l'espace. La variété des *motifs* surpasse toute imagination. L'oreille, même la plus exercée, ne suffiroit point à en analyser les innombrables combinaisons.

---

(1) Ceux qui ont entendu MM. *Tirschmiedtz* & *Palsa* ne pourront s'empêcher de desirer la réalité d'une scène musicale de la nature de celle décrite ici. Alors, il ne manqueroit rien à l'illusion magique.

(*Note du Traducteur.*)

Quand elle eſt engagée par des ſons qui ſe filent en mourant dans l'éloignement, elle eſt détournée par des accens mélodieux qui naiſſent à ſon voiſinage. A peine ceux-ci fixent ſon attention qu'un mode différent d'harmonie ſe fait entendre dans un autre quartier. Enfin, tous les rochers ont pris chacun leur partie dans cet admirable concert, & tout le lac eſt transformé en une ſorte de ſcène magique, où chaque promontoire ſemble être peuplé de ſylphes & de ſylphides, ſe répondant les uns aux autres, en exécutant une muſique céleſte :

How often from the ſteep
Of echoing hill, or thicket, have we heard
Celeſtial voices to the midnight air,
Sole, or reſponſive each to other's note,
Singing their great Creator? Oft in bands
While they keep watch, or nightly rounding walk,
With heavenly touch of inſtrumental ſounds,
In full harmonic number joined, their ſongs
Divide the night, and lift our thoughts to heaven.

Quantefois j'entendis du ſommet eſcarpé
De la retentiſſante & lointaine colline,
Le ſon que, nuitamment, forme une voix divine
Ou ſeule, ou répondant au concert des Eſprits,

Chantant leur Créateur. Souvent des ſombres nuits
Ils parcourent le cercle, & rempliſſent leur tâche
En troupe vigilante. Ils touchent ſans relâche
Leurs inſtrumens divins, aux ſons harmonieux;
Ce chœur, du haut des airs, appelle l'ame aux cieux.

Nous avions alors preſque quitté les bords des deux promontoires ornés de bois, dans notre route, pour nous rendre à Patterdale. La ſcène ſe termine de la manière la plus magnifique. C'eſt une roche qui fait une projection hardie, noblement marquée & garnie d'arbres ſuſpendus, ſous le ſommet ſombre de laquelle le chemin ſe détourne tout-à-coup. Là eſt la pointe du ſecond promontoire, qui eſt, ſi je ne me trompe, connue ſous le nom de *Stibra-Cragg*.

Le chêne eſt l'arbre qui forme, en général, toute la ſcène dans l'étendue de ces deux promontoires.

Delà, à travers des ruelles plantées des mêmes arbres, quoique moins ſuperbement décorées, nous arrivâmes au village de Patterdale, ſitué ſur des terres élevées,

au milieu de deux ou trois petites rivières ou branches d'une rivière, dont les eaux vont fournir le lac. Il eſt dans un amas de montagnes qui ſont ouvertes en front du bras Méridional du lac, au-delà duquel on découvre les terres hautes & boiſeuſes de Gobray-Park. La ſituation de ce village eſt de la plus grande magnificence.

Au milieu des chaumières qui le compoſent, eſt une maiſon appartenante à un homme d'une condition un peu plus relevée que celle des Villageois de ſon voiſinage. Il a un petit bien qu'il fait valoir par ſes mains. Comme ce bien, quoique d'ailleurs peu conſidérable, l'eſt plus que celui d'aucun de ſes voiſins, cela lui a acquis le titre de *Roi de Patterdale*, qui a fait oublier ſon nom de famille. Ses ancêtres l'ont porté avant lui, & cette nobleſſe ſe perd preſque dans la nuit des tems. Nous eûmes l'honneur de voir ce Prince qui prenoit le plaiſir de la pêche ſur le lac; & je ne pus m'empêcher de p.nſer que ſi je me ſentois diſpoſé à en-

vier la condition d'un des Potentats de l'Europe, ce feroit affurément celle du Roi de Patterdale. L'orgueil de Verfailles & de Windfor perdroient trop à une comparaifon avec la magnificence de fes domaines.

Le petit trait hiftorique qu'on va lire eft propre à donner un exemple, entre plufieurs, de la grande fimplicité de mœurs de cette heureufe terre, ainfi que de la tempérance rigide & de l'économie dont la néceffité fait une loi à fes paifibles habitans.

Un Eccléfiaftique, nommé Mattifon, a été Miniftre ici pendant foixante ans, & eft mort dernièrement à l'âge de quatre-vingt-dix. Dans la première partie de fa vie, fon bénéfice ne lui rapportoit que douze livres fterlings (1) par an. Il fut augmenté dans la fuite (par la bonté de la Reine, je crois), jufqu'à dix-huit livres; taux qu'il n'a jamais paffé. Sur ce revenu,

---

(1) A-peu-près cent écus tournois.

il ſe maria, éleva quatre enfans, vécut d'une manière honorable dans ſa Paroiſſe, paya l'éducation d'un fils dans un Collége, ſi j'ai bonne mémoire, & laiſſa en mourant plus de mille livres ſterlings (1).

Avec cette ſimplicité ſingulière & ce mépris des formes qui diſtinguent un coin de terre comme celui-ci, il fit lui-même les funérailles de ſa mère, maria ſon père avec une ſeconde femme; & après, il lui rendit auſſi les derniers devoirs comme fils & comme Curé. Il publia lui-même dans l'Egliſe ſes bans de mariage avec une femme qu'il avoit baptiſée de ſes mains, & maria lui-même ſes quatre enfans.

Qu'on juge par ce ſeul fait des mœurs des habitans de ce village. Eloignés des rafinemens du luxe, ils le ſont également

---

(1) Ce problême eſt très-aiſé à réſoudre par le calcul de quelques guinées placées à intérêt, & qui, en joignant toujours les intérêts pour les convertir en capitaux, &c. forme enfin une ſomme que l'on eſt tout étonné de voir ſi conſidérable.

(*Note du Traducteur.*)

des vices qu'il traîne à sa suite. Plusieurs Ecrivains profonds, & Montesquieu (1) en particulier, ont été d'avis que ces scènes sauvages de la Nature avoient une grande influence sur la morale, & ont trouvé dans les pays de montagnes, des vertus dont le germe, ou n'existoit pas, ou étoit étouffé dans les contrées plus polies. De toutes les opinions qui ont eu cours parmi les hommes, il n'y en a pas, peut-être, qui soit puisée dans la vérité plus que celle-là. Montesquieu avoit en vue principalement, dans ses recherches, la vertu politique, la liberté, la bravoure, & tous les Arts d'une défense courageuse & hardie; mais je crois, quant à moi, que les vertus privées ne trouvent pas un asyle moins sûr dans ces lieux âpres, séparés, pour ainsi dire, de la scène du monde. C'est le bonheur de ces Peuples de n'avoir point de grandes routes, & d'habiter ces simples chaumières qui, pla-

(1) Esprit des Loix, Liv. XVIII, Chap. II.

cées ſur les bords des lacs ou au ſein des montagnes, n'ont aucun moyen de communication avec les autres claſſes de leurs ſemblables. On appelle quelquefois l'ignorance la mère du vice : on devroit, ſelon moi, la nommer plutôt la ſauve-garde de la vertu & de l'innocence.

Je regarde comme bien véritablement coupables ces voyageurs, dont les excurſions au milieu de ces hommes heureux dans leur innocente ſimplicité, ſemblent n'avoir pour but que de les corrompre, de ſemer parmi eux des idées d'extravagance & de diſſipation; de leur inſpirer le goût de plaiſirs & de jouiſſances prétendues qu'ils ne connoiſſoient pas. Que font-ils autre choſe que de leur rendre leur ſéjour déſagréable, & de ſubſtituer à leurs mœurs groſſières, mais induſtrieuſes, la pareſſe & la néceſſité des reſſources malhonnêtes ?

Si un voyageur vouloit parcourir un pays tel que celui-ci, dans la vue d'en examiner la nobleſſe & la beauté, ou avec l'œil ob-

ſervateur du Philoſophe moraliſte, ou pour y puiſer dans les ouvrages ſublimes de la création de nouveaux motifs d'adorer le Créateur : ſi dans ſa route, il pouvoit ſe contenter des mets ſimples & ſains que le pays produit, en les relevant par l'aſſaiſonnement de l'exercice & de la fatigue (car il y a des momens où l'eſtomac s'accommode fort bien de la nourriture la moins délicate), s'il pouvoit, au lieu de porter les germes infects de la corruption parmi cet heureux peuple, lui enſeigner à pratiquer quelque vertu qu'il n'eût pas, ou plutôt réformer ſa vie d'après le modèle qu'il offre, il verroit là à quel cercle étroit ſont bornés les vrais beſoins de la Nature. Alors, il tireroit plus de fruit d'un tel voyage que de celui de Rome ou de Paris. Quand la politeſſe des manières ne fait que couvrir d'un vernis la laideur du vice, c'eſt améliorer ſon ſort que de retourner à la ſimplicité de mœurs ; & l'exemple de l'innocence eſt une leçon plus inſtructive & plus importante que toutes les perfections des

Arts & les connoiſſances des hommes de Lettres ne peuvent être utiles pour le bonheur de la vie.

Mais ces ſentimens ne ſont pas faits pour être adoptés du beau monde qui vient quelquefois viſiter ces magnifiques ſcènes. Leurs idées ſe bornent uniquement à étendre la ſphère de leurs amuſemens, ou à chercher les variétés d'une vie livrée à la diſſipation. La beauté des ſites eſt ce qui les touche le moins, ou s'ils penſent à la nature du pays, ce n'eſt qu'autant qu'elle leur offre des jouiſſances d'un genre nouveau. C'eſt ainſi que ces gens-là ont introduit ici juſqu'aux courſes de chevaux de Newmarket, divertiſſement qu'on croiroit devoir être de tous le plus étranger à ces lieux. On conduit au milieu du lac dans un bateau plat un certain nombre de chevaux. On lâche une bonde ou cheville fixée au fond du bateau qui s'enfonce, & les chevaux flottent ſur la ſurface. Ils gagnent la terre en diverſes directions, & celui qui touche le premier le

rivage fait obtenir à ſon maître le prix de cette courſe ſingulière.

Strenua nos exercet inertia : navibus atque
Quadrigis petimus bene vivere. Quod petis, hic eſt :
Eſt Ulubris ; animus ſi te non deficit æquus.



CHAPITRE XIX.

AYANT passé deux heures à Patterdale à faire rafraîchir nos chevaux & à contempler les beautés de sa situation, nous en sortîmes à regret, & nous mîmes en route pour Penrith.

Nous avions alors à côtoyer le lac dans toute sa longueur. Nous avions déjà parcouru une partie de ce rivage pour venir de Gobray-Park ; mais nous ne fûmes pas fâchés de le voir une seconde fois.

En traversant les deux promontoires couverts de bois, où nous avions voyagé le matin, nous eûmes une vue complette du bras du milieu du lac qui, comme je l'ai observé, est le plus long de beaucoup. Martindale-fell, rocher avancé au-dessus du canal qui, dans la matinée, ornoit la gauche du paysage, se trouvoit alors à notre droite. La gauche étoit composée des hautes terres boiseuses qui entourent Gobray-

Park. Au centre, les collines tombant dans une pente douce, formoient une limite à l'extrémité du lac, en s'étendant au loin à l'Orient. Pour devant de tableau, nous avions les bois & les rochers des deux promontoires au travers desquels nous avions passé.

Tels étoient les contours & la composition du tableau que nous avions devant nous; mais son coloris étoit encore d'une beauté plus parfaite.

Le soleil commençoit à baisser, & jettoit obliquement sur le paysage les larges ombres du soir, tandis que ses rayons resplendissant d'un lustre jaune à travers les vallons, couvroient de mille teintes agréablement variées, les sommets éclairés des montagnes, avec une harmonie douce dans les lieux où quelque retraite profonde étoit foiblement ombragée, mais brillant de couleurs éclatantes où des cimes en saillie ou des promontoires, recevoient plus à plein la lueur du rayon divergent. L'air étoit tranquille : le lac ressembloit à la surface d'un

miroir poli. Les ombres des montagnes qui, quelquefois, donnent à l'eau une teinte forte de noir (en plusieurs circonstances extrêmement pittoresque), ne produisoient ici qu'une teinte foible de bleu qui sembloit balayer la moitié de la surface. L'autre moitié recevoit l'impression gaie de toutes les formes radieuses qui luisoient à l'entour. Le paysage vu de l'autre sens étoit touché en couleurs plus foibles, néanmoins il étoit plus *qu'esquissés*. Il étoit presque fini. Il n'y manquoit plus que les dernières touches.

Quel sujet d'étude admirable pour le Peintre qu'une scène comme celle-ci ! qu'elle est bien supérieure aux bornes étroites de la chambre obscure ! Ici, on voit la Nature dans ses grandes dimensions. Elle vous laisse pénétrer son secret, & découvrir la magie adroite de son pinceau. Dans les *tableaux de reflet*, on voit *tous les premiers traits jettés*, les grands effets conservés, & ce voile d'obscurité expressive étendu sur le tout, & sous lequel ce qui est fait l'est dans une manière si parfaite, si exquise que, si l'on

étoit curieux d'y voir *la dernière touche*, on ſouhaiteroit qu'elle fût donnée par la même main inimitable qui a tracé l'eſquiſſe. De l'ombre, jettez les yeux ſur la réalité, & vous aurez le tableau dans ſa perfection. Là, tout ce qui étoit dans l'obſcurité, eſt détaillé & fini. Le tableau & l'eſquiſſe ſe ſervent de pendans & réfléchiſſent l'un ſur l'autre des graces réciproques.

Je m'arrête plus long-tems ſur cette deſcription d'Ulleſwater, parce que, durant cinq jours que nous ſéjournâmes dans ce pays romantique, où nous avons vu tant de lacs, ce moment eſt le ſeul où nous fûmes aſſez heureux pour voir l'eau dans un état de pureté & à réflexion. Nous avions ſouvent rencontré des objets de ce genre qui reflétoient d'une manière partielle; mais ici nous eûmes le ſpectacle d'un lac entier qui donnoit une réflexion complette des images.

Lorſque nous eûmes examiné ce charmant & délicieux payſage, ſi parfait pour la

la compoſition & le coloris, nous continuâmes notre route le long du lac.

Nous rentrâmes alors dans Gobray-Park, qui nous offrit dans un eſpace de près de trois milles, une grande variété de ſcènes magnifiques à la gauche, compoſées de rochers, de terres briſées, de haute-futaie, de taillis & de collines boiſeuſes; tandis que le lac & les montagnes, dont les ſommets brilloient de la ſplendeur complette d'un ſoleil couchant, étoient un fond continu d'agrémens variés à la droite. C'étoit pour l'œil un plaiſir & un ſoulagement de contempler alternativement ces deux différens modes de ſcènes : de voir d'un côté les ombres larges & les teintes éclairées & diverſifiées des montagnes éloignées, & de l'autre les ſuperbes formes & les objets du devant de tableau.

Une partie de celui-ci étoit marquée d'un aſpect ſingulièrement ſauvage. C'étoit une eſpèce de défilé dans les rochers près des bords du lac, & connu, je crois, ſous le nom de *Yew-cragg*. Si Céſar l'avoit vu,

il en auroit été frappé ſous un point de vue militaire, & l'auroit défini un défilé :

« Anguſtum & difficile, inter montem, & lacum ; » quo vix ſinguli carri ducerentur. Mons altiſſimus impen- » debat ; ut facilè perpauci tranſitum prohibere poſ- » ſent (1).

Mais mon imagination & celle de mes compagnons de voyage, étoient plus remplies d'idées pittoreſques que d'idées militaires. Il nous frappa donc ſimplement comme objet de beauté. Voici la deſcription de ce lieu.

A peu de diſtance du lac, le côté briſé d'une montagne tombe bruſquement à terre en deux nobles rangées de rochers, qui toutes deux ſont fracaſſées dans toutes les directions. Les rochers étoient ornés de bois avec une richeſſe étonnante. La route bordoit le lac, & entr'elle & les rochers tout étoit terre briſée, raboteuſe, ſemée de fougère, & impraticable. Parmi les rocs s'élevoit un bois d'arbres de forêts

(1) Cæſ. comm. L. I.

de hauteurs différentes , ſelon l'inégalité du terrein. De tems en tems quelques chênes épars , ſouverains vieillis de ces bois , élevoient dans une clairière leurs troncs pelés & deſſéchés , & faiſoient reſſortir la verdure animée des arbres plus touffus. Les daims effrayés, treſſaillant dans la fougeraie à l'approche de nos chevaux , ajoutoient au caractère naturel de la ſcène , celui d'une nature ſauvage , tandis que les cris ſortant d'une héronnière (chants qui caractériſent le mieux cette même Nature) appeloient l'oreille à partager l'effet.

L'illumination de cette grande maſſe de rochers n'étoit pas moins intéreſſante que ſa compoſition. Le tout, au moment où nous le vîmes , étoit couvert d'une ombre profonde du ſoir , chargée dans les coins les plus reſſerrés, de pluſieurs teintes plus ſombres. Un doux rayon , où ſe peignoit légèrement la rougeur d'un ſoleil couchant , doroit les ſommets des arbres.

While, rushing through the branches , rifted cliffs
Dart their *white* heads , and *glitter* through the *gloom*,

A travers la forêt, des rocs les chefs blanchis,
Reluisoient au milieu des arbres obscurcis.

Si quelqu'un se sentoit de la disposition à se faire Hermite, je ne connois pas de lieu où il pût être plus agréablement qu'ici. Les rocs qui projettent lui fourniroient un excellent abri où faire sa cellule, qui ouvriroit sur une scène la plus favorable, à tous égards, à la méditation. Il pourroit errer tranquillement, un Akempis à la main, le long du pied d'une montagne ou sur les bords d'un lac, fréquentés seulement par quelque voyageur curieux, ou par le Berger ardent à chercher un déserteur de son troupeau. Ici, il jouiroit de la contemplation de la Nature, unissant la simplicité à la majesté. Ce seul paysage, la seule banlieue de sa cellule, ornés des variétés de la lumière & de l'ombre, de l'éclat du soleil & des horreurs de la tempête, de l'aurore & du crépuscule, suffiroient pour lui apporter un fond inépuisable d'amusement, tandis que l'ample volume de la Nature, étalé journellement sous ses yeux, banni-

roit de ſon ame les petites idées mondaines pour y imprimer en traits de flamme celle de la beauté de la Nature, & de la puiſſance immenſe, infinie du Créateur.

Nous ne ſortîmes de cette ſcène ſauvage que pour en avoir une d'un genre différent. C'étoit une plaine circulaire d'environ un demi-mille de diamètre, entourée de montagnes, avec une ouverture ſur le lac. La plaine étoit unie, mais variée : les montagnes un peu baſſes, mais eſcarpées.

Une vallée comme celle-ci, conſidérée comme *un tout*, n'a pas une grande beauté pittoreſque ; mais l'œil pittoreſque y pourroit néanmoins trouver de quoi ſe ſatisfaire. Il parcourra les collines & en extraira les parties les plus agréables. Elles lui ſerviront à former le fond de ſon tableau ; & quant au devant (qui ne peut jamais être qu'une plaine), il l'enrichira par du bétail, des arbres ou d'autres objets. Des ſcènes, même de la ſimplicité de celle que nous examinons, peuvent, à l'aide de clairs &

d'ombres bien ménagés, former d'excellens ſujets à l'Artiſte.

Bientôt après, nous eûmes une répétition du même ſpectacle. C'étoit un vallon, décrivant un cercle, qu'entouroient des montagnes, quoique différent de l'autre en pluſieurs points. Tous deux, cependant, étoient également dénués d'ornemens; & comme tous deux étoient ſuſceptibles, au moyen de l'addition de quelques acceſſoires, de fournir de bons tableaux au Peintre, ils pouvoient de même ſe changer en ſcènes délicieuſes de la Nature par des plants d'arbres placés avec goût, quoique, même en ce cas, il fût naturel de deſirer que ces arbres fuſſent âgés d'un ſiècle.

C'eſt une obſervation à faire qu'on trouve à peine une diſpoſition de terrein dans un pays de montagnes, que Virgile ne ſemble l'avoir connue. Les ſcènes que nous avions alors ſous les yeux, il les a décrites avec ſon élégante préciſion. Seulement, il a donné à ſes collines l'ornement des bois

qu'il ſavoit être le vêtement le plus pitto-reſque pour elles.

Tendit
Gramineum in campúm, quem collibus undique curvis
Cingebant ſylvæ, mediaque in valle theatri
Circus erat.

Non loin de ces plaines circulaires paroît *Gobray-hall*, Château qui régnoit autrefois ſouverain de ces lieux, & eſt aujourd'hui une maiſon abandonnée. Si la ſituation ſuffit pour établir le mérite d'une demeure, ce ſéjour paroît avoir cet avantage en grande perfection. Elle eſt ſituée ſur une éminence, derrière laquelle le terrein eſt encore plus élevé. Nous n'avons pas monté juſqu'au manoir ; mais il nous a paru commander une vue noble du lac & du ſite tout à l'entour.

Près du point où le lac d'Ulleſwater forme ſa dernière courbe, eſt le village de *Water-mullock*, ſitué un peu dans les terres. Nous le traversâmes en ſuivant la route qui nous conduiſit devant le dernier bras du lac, qui en eſt la partie la moins belle. Ici,

les collines deviennent applaties & maſſives, & le pays perd à chaque pas quelques-unes des touches ſauvages du pinceau de la Nature, & dégénère en cultivation, ſi j'oſe me ſervir d'une telle expreſſion.

A l'extrémité du lac eſt *Dunmallet*, colline remarquable qui en domine le dernier bras. Mais elle n'offre qu'un objet qui déplaît à l'œil. Elle eſt taillée en pyramide régulièrement conique, plantée avec uniformité de ſapins d'Ecoſſe ; & étant coupée d'une manière auſſi plate en avenues & ſentiers qui vont aboutir à un centre, elle termine baſſement un point de vue très-noble. Elle étoit probablement autrefois plus intéreſſante lorſque l'aigle Romaine y étoit déployée au ſommet, que ſes flancs hardis & raboteux étoient plus d'accord avec les objets qui les environnent, & qu'une magnifique fortereſſe ſuſpendue au-deſſus de ſes précipices, commandoit une vue du lac. Cette place de guerre, dont on découvre encore aiſément les remparts d'après le peu qui en ſubſiſte, a dû être

d'une importance considérable, parce qu'elle montroit à découvert tous les endroits d'où l'on pouvoit entrer dans le pays.

Nous avions alors terminé notre examen d'Ulleſwater, qui contient une variété étonnante des ſcènes majeſtueuſes & pittoreſques, reſſerrées dans un eſpace fort étroit. Dans une partie non éloignée de Watermullock, le chemin nous mena ſur les hauteurs, d'où nous jouîmes à la fois du ſpectacle entier du lac & de tous ſes acceſſoires.

C'étoit à la vue comme une mer de montagnes dans la confuſion, une ſcène briſée, agréable, quoique non pittoreſque.

Dans notre promenade du ſoir, nous n'avions parcouru les bords du lac que d'un côté, & nous aurions deſiré que le tems nous eût permis de parcourir l'autre auſſi. Il eſt probable que la côte méridionale nous auroit fourni dans le lointain des points de vue très-nobles des bois & des rochers de Gobray-Park & des terres élevées du voiſinage.

Nous aurions deſiré auſſi de voguer ſur

toute la ſurface du lac ; car quoique de deſſus *l'eau* les ſites ſoient, en général, moins beaux que lorſqu'ils ſont vus de la *terre-ferme*, parce que dans le premier cas, ils ſont privés de l'avantage d'un devant de tableau, & donnent auſſi à l'œil un horiſon trop bas (1), néanmoins il y a lieu de croire que les grands bras du lac & les promontoires boiſeux que l'eau pourtourne, auroient, d'un bateau, offert pluſieurs ſituations magnifiques.

Nous entendîmes faire beaucoup d'éloges d'un point de vue pris de deſſus le lac ; c'étoit celui qu'on a de ſon dernier bras, en regardant du côté de la colline pyramidale de Dunmallet ; les côtés du lac, ſa pente douce qui le conduit dans la rivière Eamot qui emporte ſes eaux, le pont de Pooly ſur cette rivière à l'extrémité du lac, & le pays qui s'étend au-delà ; tout, à en croire ce qu'on nous dit, en étoit admirable ; mais nous ne pûmes nous imaginer

(1) Voyez Chapitre VI.

qu'aucune vue de ce bout du lac pût entrer en comparaiſon avec ce que nous avions admiré près des rivages de Patterdale, & ſurtout encore moins une vue dont la régularité froide de Dunmallet faiſoit une partie ſi conſidérable.

Nous aurions eu auſſi un ſurcroît de plaiſir, ſi nous euſſions pu voir le lac au clair de la lune; car, quoiqu'il ſoit fort difficile en *peinture* de ménager une effuſion ſi foible de lumière, de manière tout-à-la-fois à *illuminer les objets* & à *produire un effet* (1), néanmoins, la *réalité* dans ces ſortes de ſcènes, eſt ſouvent accompagnée d'une ſolemnité & d'une majeſté merveilleuſes. Cette forme ombrée de grands objets, qui eſt tracée quelquefois par un fil-d'argent & quelquefois par une eſpèce d'obſcurité brillante ſur un fond plus obſcur, accable

(1) Si l'Auteur eût vu le beau clair de lune du célèbre M. Vernet, il diroit que cette difficulté, très-grande ſans doute, a été, au moins une fois, vaincue heureuſement.

(*Note du Traducteur.*)

presque l'imagination d'idées sublimes. Nous voyons aussi quelquefois de grands effets de clair & d'ombre, quoique foiblement marqués. En l'absence des couleurs le clair obscur est plus frappant.

One expanded sheet of light
Diffusing : while the shades from rock to rock
Irregularly thrown, with solemn gloom
Diversify the whole.

Il étend à l'entour sa nappe lumineuse.
D'une ombre irrégulière, à la marche douteuse,
Le corps de roc en roc tour-à-tour est jetté,
Variant des objets l'auguste obscurité.

Je ne puis prendre congé des scènes d'Ulleswater, sans parler d'un poisson extraordinaire qui fréquente ses eaux, & que le Naturaliste & l'Epicurien recherchent avec la même ardeur. Il est de l'espèce de la truite, magnifiquement couvert d'écailles argentées, d'une chair ferme & d'un goût exquis ; & quant à sa taille, on en a vu quelquefois peser de trente à quarante livres.

Ayant perdu de vue les limites du lac, nous traversâmes un pays fort agréable dans


Tom. 2e Pag. 108.



notre route pour aller à Penrith, ayant presque toujours la rivière Eamot devant les yeux à notre droite, & laissant à notre gauche les ruines de Dacre-castle, ancienne résidence de la noble famille de ce nom.

C'est en cette partie du Cumberland que sont principalement établies les plus honnêtes familles du Comté. On voit dans une circonférence de quelques milles plusieurs de leurs maisons, dont quelques-unes ont autrefois été des Châteaux; mais nous n'en vîmes de près que deux ou trois qui étoient sur le bord du chemin.

Avant que d'arriver à Penrith, nous eûmes la vue d'une de ces forteresses qui est une très-belle ruine, connue sous le nom de Penrith-Castle, & qui se montroit à nous dans les circonstances les plus intéressantes. Le soleil qui, dans toute la longueur d'un jour d'été, nous avoit fait jouir de l'éclat égayant de son aurore, de la chaleur brillante de son midi & de la lumière tendre de la soirée, se préparoit alors à prendre congé de nous par un *adieu doux*, qu'il

ſcelloit du préſent d'un ſpectacle encore plus ſuperbe.

Une grande arcade briſée ſe préſentoit d'abord dans une teinte forte d'ombre. A travers l'ouverture, paroiſſoit une partie de la ſtructure intérieure jetée dans la perſpective d'une manière qui en relevoit la beauté, éclairée par le rayon ſignal du départ de l'aſtre. D'autres fragmens des tours endommagées & les créneaux étoient ſeulement effleurés par la teinte ſplendide ; mais le corps ou la maſſe de lumière éclairoit les parties qu'on voyoit au travers de l'arcade ombrée.

Dans le lointain, au-delà du Château, s'élevoit une colline pareillement dans l'ombre, au ſommet de laquelle étoit un fanal ſolitaire. Les fenêtres ſe répondant l'une à l'autre, nous pouvions y diſtinguer l'horiſon éclatant dont ils réfractoient la lumière, circonſtance qui, quoique de peu de conſéquence dans une deſcription, a un ſuperbe effet dans le payſage.

Ce fanal eſt un monument ſubſiſtant de

ces tems de tumulte qui précédèrent l'union des deux Royaumes, & le ſeul de cette eſpèce qui reſte encore dans le pays ; quoiqu'il y ait eu autrefois de ces fanaux qui, diſtribués en grand nombre de tous les côtés, ſervoient à donner des avis en peu de ſecondes d'un bout de la contrée à l'autre.

Aujourd'hui, ces Châteaux & ces poſtes d'alarme, qui ornent le pays qu'ils défendoient jadis, font naître des réflexions agréables par la comparaiſon du tems paſſé au préſent, de ces tems de trouble où aucun homme ne pouvoit dormir en ſûreté, s'il n'étoit défendu par une fortereſſe. Dans la guerre, il craignoit l'invaſion d'un ennemi ouvert & déclaré : & dans la paix, il redoutoit quelque choſe de plus formidable encore, les ravages des bandits, dont le pays étoit alors continuellement infeſté. Ces malheureux ſe recrutoient des bannis des deux Nations ; & des fondrières & des montagnes où ils ſe retranchoient le jour, ils ſortoient pen-

dant les nuits pour piller & ravager le pays d'alentour.

Penrith eſt une jolie Ville, ſituée, d'une manière agréable, ſous des montagnes & dans le voiſinage des lacs.

Nous vîmes, dans le cimetière, un ancien monument qui a exercé la ſagacité de pluſieurs antiquaires. Il conſiſte en quatre piliers groſſiers, avec quatre pierres demi-circulaires, fixées en terres dans les intervalles d'ent r'eux. Le Docteur Todd, antiquaire du ſiècle dernier, a trouvé ſur les différentes parties de ce monument, quatre ſangliers, & pluſieurs deviſes ingénieuſes. Nous l'avons examiné avec attention, mais nous n'avons pu y découvrir la reſſemblance même la plus imparfaite d'aucun animal. Toute la ſurface ſembloit n'offrir qu'un morceau groſſièrement travaillé au ciſeau. Dans l'Egliſe, qui eſt une fabrique d'une belle ſimplicité, eſt placée une pierre qui atteſte les ravages que fit la peſte dans les Villes du voiſinage, en l'année 1598.

Fn ſortant de Penrith, qui eſt à vingt milles de Carliſle, on entre dans ce grand déſert appelé *Inglewood-Foreſt* (forêt d'Inglewood), que nous traversâmes dans une longueur de neuf milles au moins. Dans tout cet eſpace, on voit à peine un ſeul arbre ; & cependant, ſi ce terrein étoit mis en plantations d'arbres, comme il l'a ſans doute été autrefois, il y a pluſieurs parties qu'on pourroit admirer ; car le ſol forme des hauteurs hardies & nobles. La ſcène du fond eſt compoſée d'une grande chaîne de montagnes qui s'effacent dans la perſpective ; &, à la gauche, on a des vues lointaines dans un pays cultivé.

Les montagnes qui ornent ces ſcènes ſont les mêmes que celles que nous avions vues en quittant Keſwick, avec cette différence que la partie la plus Septentrionale de cette ſuite de montagnes étoit alors tournée en face de nous. De ce point de vue, le ſommet de Saddle-Back prend la forme à laquelle ce rocher doit ſon nom.

La partie d'Inglewood-Foreſt, qui eſt

plus près de la Ville, eſt nommée Penrith-Fell, & conſiſte en terres raboteuſes & montueuſes. L'une des collines les plus hautes eſt occupée par ce fanal que nous avions vu dans le lointain, en contemplant les ruines de Penrith-Caſtle.

C'eſt en cet endroit que s'aſſembla, en 1715, la Milice du Cumberland, pour faire face aux Rebelles, & les arrêter dans leur marche vers le Sud. Mais une Milice ſans diſcipline n'eſt jamais formidable. Tout le corps prit la fuite en voyant paroître les Rebelles qui tournoient une colline oppoſée.

Nicolſon, Evêque de Carliſle, homme vertueux & réſolu qui les avoit excités à prendre les armes, & les avoit accompagnés ſur le champ de bataille, fut tellement chagrin & mortifié de leur lâcheté, que, dans un accès de déſeſpoir obſtiné, il ne vouloit pas ſe retirer. L'ennemi s'avançoit à grands pas. Ses domeſtiques arrivent en courant à ſon carroſſe, pour recevoir ſes ordres. L'évêque, plein d'indi-

gnation, gardoit un profond ſilence. Il s'oublioit lui-même dans ce moment de calamité publique. Son cocher, cependant, dont les ſentimens patriotiques n'étoient pas ſi exaltés, ſe regardant comme chargé de la conduite des affaires dans cette ſuſpenſion momentanée d'autorité domeſtique, fouetta ſes chevaux, & entraîna ſon Maître loin de ce poſte dangereux & *intenable*.

Sur le bord de la forêt, en un lieu appelé Plumpton, un grand poſte Romain (ou camp fixe) s'étend dans la longueur d'un quart-de-mille à la droite. On y voit le terrein coupé en diverſes manières aux endroits où étoient probablement les tentes, les cuiſines & les tables de terre, le tout reſſemblant aſſez aux traces d'un campement moderne. A la gauche, paroiſſent les lignes d'un fort conſidérable par ſes dimenſions, ayant environ quatre-vingt-toiſes en quarré, & qui a été autrefois la Citadelle de cette Colonie Militaire. Les

remparts & les foſſés peuvent encore ſe reconnoître de tous côtés.

A la vérité, le grand chemin que nous avions ſuivi pour venir, eſt entièrement un ouvrage des Romains, & eſt tiré preſqu'en ligne droite à travers la forêt. On rencontre rarement un chemin *tournant* fait par ce Peuple. Leurs Ingénieurs de ponts & chauſſées, & leurs Pionniers, n'avoient nulle idée de la ligne de beauté : ils ne reſpectoient aucun enclos, mais préféroient toujours la direction la plus courte, prenant la voie appienne pour le modèle de toutes leurs routes dans les Provinces de l'Empire.

A Ragmire, qui eſt environ un mille plus loin, où le chemin traverſe une fondrière, on a trouvé dernièrement, en creuſant la terre, de groſſes pièces de charpente, reſpectées par le tems, & qui avoient été miſes là par les Romains pour fondations d'une chauſſée qu'ils avoient élevée ſur ce terrein peu ſolide.

Quand on ſort d'Inglewood-Foreſt,

le chemin pénètre dans un pays renfermé qui n'a que peu de variété, & offre à peine un objet intéreſſant, juſqu'à ce qu'on arrive à Carliſle.

Vue des terres élevées, près du petit village de Hereby, l'approche de cette Ville a beaucoup de nobleſſe. Elle borne une perſpective d'un mille de longueur, & prend une forme très-compacte, où l'on n'apperçoit aucune partie qui n'ait une magnifique apparence. A la droite, s'élève la tour quarrée & maſſive du Château. Au milieu, la Cathédrale paroît encore dans une plus grande élévation ; & attenant à la gauche, on découvre les tours rondes de la Citadelle, qui a été bâtie par Henri VIII, dans la forme de ſes Châteaux de Hampshire, & des côtes du Comté de Kent.

La beauté de cette approche eſt néanmoins bientôt perdue. Quand on a deſcendu la colline depuis Hereby, la Ville

ſe met au niveau du peu de beauté de ſes environs.

L'entrée eſt cependant noble, la route faiſant un circuit pour aller gagner la porte, le long des tours de la Citadelle.



CHAPITRE XX.

Peu de Villes offrent un plus beau champ que Carlisle aux recherches d'un antiquaire. Son origine & son histoire sont également éloignées, curieuses & obscures. C'étoit, incontestablement, une place de conséquence dans le tems des Romains. Le mur de Sévère lui sert seulement de rempart sous le Gouvernement Britannique. Les traces de cette barrière s'étendent au-dedans à un demi-mille près des portes de la Ville, & elle a probablement figuré d'abord sous le caractère d'une forteresse qui dominoit ce rempart célèbre.

Dans les siècles qui suivirent, elle joua successivement un rôle dans l'Histoire des Saxons, des Danois & des Ecossois; & pendant les révolutions qu'éprouvèrent ces différentes Nations, se vit soumise à toutes les vicissitudes de la guerre. Elle a été fréquemment assiégée, pillée, brûlée

& rebâtie. Une fois, elle a resté ensevelie sous ses ruines pendant deux siècles. Guillaume le Roux, fils du Conquérant, la rétablit ensuite. La Ville actuelle est fondée sur les vestiges des anciennes Villes, qui, en plusieurs endroits au-dedans, formoient un terrein élevé, presqu'au niveau de la hauteur des murs. On creuse rarement les fondations d'une maison sans ébranler les ruines de quelque autre. Cette Ville a fait la résidence de plusieurs Rois, & a servi de prison à quelques autres. On montre encore, près de la porte du Château, un vieux frêne qu'on dit avoir été planté par l'infortunée Marie Stuart, qui passa, dans cette forteresse, une partie du tems de sa captivité. Elle y fut amenée peu après qu'elle eut débarqué à Workington. Plusieurs Princes ont aussi versé sur cette ancienne Ville leurs faveurs royales, & ont fait de ses fortifications, l'objet d'un soin particulier.

Aujourd'hui, elle est déchue de tous ses honneurs militaires. On n'y redoute

plus les commotions qui agitoient le Nord de cette Isle. Les portes en sont toujours ouvertes, & les murs se minent & tombent en ruine de plus en plus, sans attirer la moindre attention. On tiroit encore, il y a six ans, un coup de canon du Château le matin, & un autre le soir; & ce dernier caractère d'une Ville de guerre a été détruit, au grand regret des habitans des environs, dont il régloit les heures de travail.

Mais mon intention n'est point d'écrire l'histoire de Carlisle. Cette Ville ne m'intéresse que comme objet de beauté. A dire la vérité, ses murs enferment peu de chose qui soit digne d'être remarqué. Le Château est lourd dans toutes ses parties, comme le sont ordinairement ces sortes de structures. Il est trop bien conservé pour faire beaucoup de plaisir à l'œil pittoresque, sinon comme objet éloigné, adouci par le lointain. Lorsque le laps des siècles aura endommagé ses tours & ses arcs-boutans, & que ses parties auront acquis de

la légèreté, il pourra ſervir à orner quelque payſage.

La Cathédrale mérite encore moins d'attention. C'eſt une fabrique peſante, de conſtruction Saxonne, & elle n'a rien de beau, excepté la fenêtre à l'Orient, qui eſt un morceau riche & très-élégant de ramification gothique.

Le lieu d'aſſemblée des Frères (Fratry) comme on l'appelle, ou Maiſon du Chapitre dans l'Abbaye, eſt le ſeul bâtiment digne de remarque. D'un côté où il a été autrefois lié aux cloîtres, il a peu de beauté; mais de l'autre, auprès du Doyenné, les proportions & les ornemens en ſont élégans. Il paroît être à-peu-près dans ce ſtyle d'architecture qui étoit en uſage avant le règne des deux derniers Henri.

Mais quoique Carliſle offre peu à la curioſité dans l'enceinte de ſes murs, cependant, cette Ville, conſidérée comme objet de lointain, ajoute une grande beauté au pays qui l'entoure. Peu de Cités ont une ſituation plus favorable. Elle eſt ſur

un terrein élevé, au milieu de prairies arrofées par deux rivières confidérables, qui, coulant de différens côtés autour de la Ville, s'uniffent un peu au-deffous, & font du terrein où elle eft affife, une efpèce de Péninfule. Au-delà des prairies, le fol s'élève dans prefque toutes les parties, de diftance en diftance.

Ces prairies, fur-tout le long du rivage de la rivière Eden, ne demanderoient qu'un peu de bois pour les rendre très-belles. Dans les débordemens, qui arrivent deux ou trois fois dans le cours d'un hiver, elles donnent un fpectacle plein de majefté. La Ville reffemble à un promontoire qui fortiroit du milieu d'un vafte lac.

Le fiége de peu de durée que Carlifle foutint dans la rébellion de 1745, & les circonftances bifarres qui l'accompagnèrent, rendirent cette Ville l'objet de la haine univerfelle, & plufieurs perfonnes, au nombre defquelles étoit le feu Duc de Cumberland, la foupçonnèrent d'être peu affectionnée au Gouvernement; mais il n'y

eut jamais de ſoupçon plus injuſte. J'oſe affirmer, au contraire, qu'elle ne renfermoit pas ſix perſonnes qui favoriſaſſent la rébellion.

L'anecdote ſuivante, connue de peu de gens, & qu'on n'a ſue que pluſieurs années après l'évènement, jettera quelque jour ſur la cauſe de la prompte reddition de la place, qui a attiré tant de reproches à cette Ville.

Lorſque les rébelles ſe préſentèrent ſous ſes murailles, elle n'avoit pour garniſon que deux compagnies d'invalides & deux régimens de milice, nouvellement formés & ſans diſcipline. Le Général Wade étoit poſté à Newcaſtle avec un corps conſidérable de troupes, & le Gouverneur de Carliſle lui envoya avis de la ſituation où il ſe trouvoit, en lui demandant un renfort. Le ſimple eſpoir de ce ſecours porta les Commandans de la milice du pays à raſſembler leurs troupes, & à les mettre ſous les armes.

Cependant, on ſavoit dans la ville que

les rébelles étoient auſſi mal préparés pour l'attaque que les habitans l'étoient pour la défenſe. Il y avoit déjà huit jours qu'ils étoient devant la place, & que, faute d'artillerie, ils ne pouvoient rien tenter. Ils craignoient d'ailleurs l'arrivée du corps de troupes ſous le Général Wade, & ne vouloient plus retarder leur marche vers Londres. Preſſés par toutes ces conſidérations, ils avoient réſolu d'abandonner leur deſſein ſur la Ville.

Dans cet état critique des choſes, le Gouverneur de Carliſle reçut du Cénéral Wade une lettre par laquelle il l'informoit que, pour le préſent, il lui étoit impoſſible d'envoyer le renfort demandé. Cet avis mortifiant, quoique tenu ſecret pour le Public, fut néanmoins communiqué aux principaux Officiers & à quelques autres, au nombre deſquels étoit un Procureur nommé H, homme bavard & ſe mêlant de tout.

Ce H recherchoit alors en mariage la fille de M. F-r, l'un des habitans; & pour

avancer les affaires de son cœur & se donner avec son beau-père prétendu, l'air d'un homme de conséquence & qui savoit les grands secrets, il lui dit à l'oreille, entre autres nouvelles politiques, la réponse du Général Wade.

Le chuchotement n'en resta pas là. F-r fréquentoit un club du voisinage, où dans la gaieté de la soirée, après avoir fait la remarque qu'il n'y avoit dans la salle que des amis, il fit part à la compagnie de ce que H lui avoit appris peu de momens auparavant.

Il y avoit dans la compagnie un nommé S-d, homme aisé, demeurant dans le voisinage de Carlisle, & qui, quoique papiste, passoit dans le pays pour bien affectionné au Gouvernement. Cet homme, maître d'un tel secret, & desirant de servir une cause qu'il favorisoit dans son cœur, monta à cheval ce même soir, en sortant du club, & se rendit à toute bride au camp des rébelles, où l'on avoit déjà reçu l'ordre de la marche pour le lendemain matin. Il fut

conduit auſſi-tôt devant le Duc de Perth & autres Chefs du parti rébelle, à qui il communiqua ce qu'il avoit appris, les aſſurant qu'ils pouvoient compter ſur une révolte de la ville en leur faveur, s'ils gardoient leur poſte un jour de plus. Sur le champ on contr'ordonna le départ; le lendemain les milices du Cumberland & du Weſtmoreland commencèrent à ſe mutiner & à ſe débander, & la Ville qui ne ſe trouvoit plus défendue que par deux compagnies d'invalides, fut regardée comme ne pouvant tenir plus long-tems. Le Gouverneur fut jugé par un Conſeil de guerre, & déchargé de l'accuſation; mais perſonne n'a jamais ſoupçonné que les Officiers & les Soldats de milice euſſent agi par aucun autre motif que celui de la crainte.

Dans un pays ſi varié que l'Angleterre, il y a quelques parties qui ne fourniſſent pas des vues fort agréables ni bien pittoreſques. La meilleure manière d'en trouver de telles eſt, comme je l'ai obſervé plus haut, de ſuivre le cours des rivières. C'eſt

auprès de leurs rivages que nous trouverons généralement les plus belles ſcènes que le pays puiſſe offrir. Nous avons ſuivi cette règle pour le petit nombre d'excurſions que le tems nous permit de faire depuis notre ſortie de Carliſle ; & nous commençâmes par l'examen de la rivière de Cauda.

Auprès de la Ville, cette rivière ſe diviſe en tant de petits courans, & jette par-tout tant de lits ſtériles de cailloux, qu'il n'y a pas une grande beauté dans cette partie de ſon lit ; mais plus loin, où des rives plus élevées la reſſerrent & lui donnent plus d'impétuoſité, elle devient plus intéreſſante. Nous avions ouï beaucoup vanter les vallées de Sebergham & de Dalſton. Nous ne vîmes pas la première, mais nous parcourûmes la ſeconde avec grand plaiſir, en ſuivant pendant pluſieurs milles ſes tours & détours, & nous nous trouvâmes ſouvent au milieu des ſcènes de la plus grande beauté, la rivière étant enfermée quelquefois entre des bords ſerrés & élevés, &

quelquefois coulant à travers des prairies bordées de bois.

Entr'autres maiſons placées le long de la rivière Cauda, la ſituation de Roſe-Caſtle, Château appartenant à l'Evêque de Carliſle, nous a plu infiniment. Il eſt aſſis ſur une éminence douce dans une partie où la vallée a beaucoup de largeur. La rivière tourne autour du bâtiment en formant un demi-cercle, à environ un demi-mille de diſtance. Le terrein entre le Château & la rivière conſiſte en prairies magnifiques, & au-delà de la rivière, les bords élevés qui ſerpentent avec elle ſont couverts de beaux arbres qui ſont une eſpèce de boſquet ſuſpendu en talus. Le Château compoſé de tours quarrées, quoique peu important ſur le lieu, eſt pour la ſcène un ornement eſtimable.

Le pays d'entre Roſe-Caſtle & Wigton eſt rempli de veſtiges des camps des anciens Romains. Dans un lieu nommé Chalk-cliff (qui, pour l'obſerver en paſſant, eſt un

rocher de pierre rouge), cette inſcription légionnaire eſt gravée dans le roc vif.

LEG II AVG
MILITES FEC.
COH III COH IIII.

De Cauda, nous fîmes une excurſion le long de l'Eden. On nous enſeigna pluſieurs endroits qui offroient des ſcènes fort intéreſſantes le long des bords de cette rivière. On nous apprit que principalement le pays aux environs de Kirkoſwal & de Nunnery étoit très-agréable; mais Corby-caſtle, à environ cinq milles de Carliſle, eſt le ſeul lieu au-deſſus de la ville que nous eûmes le tems d'aller voir.

A Wetherall nous traversâmes la rivière dans le bac, & débarquâmes ſous le Château qui eſt ſur le bord du rivage élevé. Ce rivage s'étend au moins à trois milles le long du cours de la rivière, partie au-deſſous, mais principalement au-deſſus du

Château. Je lui donne ſon ancien titre, quoique ce ne ſoit aujourd'hui qu'une maiſon à la moderne, ſans aucun mêlange de ſa dignité première. Au-deſſous du Château le rivage eſt plein de rochers, & fait une pente roide vers la rivière. Au-deſſus, la deſcente en eſt plus douce, & laiſſe un bord qui, dans quelques endroits, s'étend en petites prairies tournantes; & dans la partie où ce bord a le moins de largeur, il offre encore un chemin fort beau pour côtoyer la rivière. Toute la rive, tant au-deſſus qu'au-deſſous du Château, eſt couverte de bois conſiſtant en grands chênes & en frênes; & en pluſieurs lieux, la ſcène eſt auſſi ornée de rochers; mais ils ne ſont pas de l'eſpèce de la roche griſe, tachée d'une variété de teintes différentes. Elle eſt du genre appelé par les Naturaliſtes, *ſaxa circumlita muſco*, pierre qui tire un peu ſur le rouge de ſable, qui n'eſt pas la couleur la plus aiſée à s'incorporer. Ces rochers, toutefois, embelliſſent la ſcène & lui donnent beaucoup de vivacité.

Le rivage *opposé* au Château eſt pareillement élevé, en pluſieurs parties décoré de bois, & en d'autres montrant un mêlange d'arbres & de plaines. Là, ſont les ruines de l'Abbaye de Wetherall. Il n'en reſte guère aujourd'hui qu'une tour quarrée, qui eſt un ornement aſſez beau de cette ſcène, quoiqu'il ne ſoit pas fort pittoreſque. Ces ruines étoient autrefois plus conſidérables, & même fort belles, à ce que j'ai appris; mais le Doyen & le Chapitre de Carliſle, à qui elles appartiennent, en firent enlever, il y a quelques années, beaucoup de pierres, avec plus d'économie que de goût, pour s'en ſervir de matériaux à bâtir une maiſon canoniale.

De ce même côté de la rivière, ſe préſente un objet connu par le nom de *ſauvegarde de Wetherall*, qui eſt regardé comme une grande curioſité. Elle conſiſte en trois chambres taillées dans le vif du roc qui, formant du côté de l'entrée une ſorte de précipice, rend l'accès de ces chambres extrêmement difficile. On croit qu'elles ont

été autrefois une dépendance de l'Abbaye, & que c'étoit-là que, dans les tems de troubles, les Moines cachoient leurs richesses. Quelques Antiquaires croient que ce lieu a servi autrefois de retraite à quelque Béat, & l'appellent la cellule de Saint-Constantin. C'est plutôt un monument de curiosité qu'un objet de beauté pour la scène.

Les embellissemens de l'art ont peu ajouté aux avantages naturels de la scène des environs de Corby-castle. Le dernier propriétaire, qui n'avoit rien vu, & qui imaginoit, d'après le concours d'étrangers qui venoient visiter sa situation, qu'on admiroit son goût, se résolut de faire de Corby un des plus brillans séjours de l'Europe. Dans cette intention, il creusa ses rochers en grottes, fit une cascade consistant en un escalier fort haut de marches de pierres régulières. Il coupa à travers ses bois une avenue en ligne droite parallèle aux bords de la rivière; & au bout de cette allée, il éleva un temple. Ensuite, comme il s'étoit fait un plan d'introduire dans ce lieu tous

les ornemens qu'on peut ſe procurer à prix d'argent, il engagea à quatre ſous par jour (car la main-d'œuvre étoit alors à fort bon marché), un Artiſte du pays pour lui faire des ſtatues. Les productions de ſon ciſeau ſe multiplièrent à l'infini. Il fit une Diane, un Neptune, un Polyphême, des Nymphes & des Satyres en abondance, & beaucoup d'autres figures qui devinrent bientôt l'ornement des bois, de ſorte qu'on ne pouvoit s'y promener ſans en rencontrer de tous les côtés. Un faiſeur de calembours, connu pour n'en avoir fait qu'un de bon en toute ſa vie, en a l'obligation à ce bois. En montrant du doigt une de ces figures, il dit : *Satyre ſur le lieu* (1).

Mais le goût du ſiècle préſent a détruit

---

(1) Il eſt fort rare que notre langue ſe prête à traduire un calembourg anglois (à *pun*), la fineſſe y conſiſtant en des mots à double-ſens, qui n'ont preſque jamais la même double ſignification dans les deux langues. Celui-ci ſeroit mieux traduit par : *Satyre contre le lieu*, ou *Satyre du lieu*; mais alors, il n'y auroit plus de *pun*.

(*Note du Traducteur.*)

l'orgueil du ſiècle dernier. Le propriétaire actuel a fait peu ; mais cė qu'il a fait eſt bien. A la vérité, il n'a pu rétablir des rochers creuſés & tailladés, auxquels il eſt impoſſible de rendre leur ſimplicité & leur majeſté naturelles. Leurs projections hardies ſont à jamais effacées. Le laps d'un ſiècle ſuffira à peine pour remplacer ces beaux arbres, qui ont été abattus pour former une vue. Mais les ſtatues, comme l'ancienne ſculpture des Egyptiens, ont diſparu. Le temple s'accélère vers ſa ruine, & la caſcade (objet ſi meſquin, en le ſuppoſant bon dans ſon genre, lorſqu'il ſe trouve auprès d'une belle & rapide rivière) eſt actuellement couverte de gros buiſſons. On ne peut aiſément faire perdre la trace de l'ancienne ligne de l'avenue ; mais on en a pratiqué une nouvelle au-delà du temple, laquelle ſuit naturellement le cours de la rivière. Et, à la vérité, cette partie de l'avenue eſt ſuſceptible de plus de beauté qu'aucune autre ; car les variétés du terrein y ſont plus grandes, le rivage du courant

& les bords des prairies ſont plus irréguliers, & la rivière forme plus de ſinuoſités.

Le ſentier, après vous avoir conduit le long de la rivière à travers ces irrégularités agréables, à deux milles du Château, vous fait monter dans les terres élevées, d'où elle vous ramène par des bois & de beaux pâturages qui ornent les côtés & la partie haute du rivage.

Toute la longueur de cette allée, depuis le commencement juſqu'à la fin, offre des vues agréables, mais qui ſont toutes très-bornées.

Pluſieurs parties de cette avenue ſont le fruit du travail manuel du Chapelain de la famille, qui eſt une branche de la Maiſon de Howard, attachée au dogme de l'Egliſe Romaine. Ce Prêtre eſt d'un Ordre dont la règle enjoint aux Membres de travailler à la terre un certain nombre de jours (1),

(1) L'ordre de Saint-Bruno a un point de ſa règle qui oblige les Religieux à quelque choſe de ce genre; mais comme la retraite & la ſolitude ſont la baſe de l'inſtitution, ce ne peut être celle dont il s'agit ici. *N. du Trad.*

loi d'une ſageſſe admirable, qui les met dans *l'heureuſe néceſſité* de conſerver la ſanté & la vigueur du corps. Je ſuis perſuadé que ſi un homme ſtudieux étoit *obligé* de manier la bêche trois ou quatre heures dans le cours de la journée, il n'en ſeroit que plus propre à l'étude, lorſqu'il viendroit s'y mettre. Nous avions été recommandés aux politeſſes de cet Eccléſiaſtique (en l'abſence de la famille qui étoit alors en France), & nous le trouvâmes occupé au jardin. Il nous reçut avec civilité, & ſous l'habit ſimple d'un journalier, montra les manières d'un homme bien élevé, ſans paroître penſer à ſon habit ou à ſes occupations, pour s'en excuſer. Il y a quelque choſe de noble dans cette ſimplicité de mœurs & de courage qui ne permet pas de rougir des fonctions indiſpenſables d'un emploi qu'on a adopté pour la vie. Cet Eccléſiaſtique eſt dans cette place le ſucceſſeur du Père Walsh, qui a dernièrement fixé ſur lui l'attention publique. Je me ſuis arrêté plus long-tems ſur cette

ſcène, parce qu'elle eſt une des plus admirées du Cumberland.

De Corby-caſtle juſqu'à Warwick, qui eſt à environ deux milles plus près de Carliſle, ſur les bords de la même rivière, la route eſt magnifique. Pluſieurs perſonnes admirent auſſi la ſituation de Warwick. La ſcène paroît en être agréable & retirée; mais nous n'eûmes pas le tems de l'examiner.

L'œil de l'Antiquaire ſe porte à la première vue ſur l'Egliſe paroiſſiale de ce lieu. Le chanceau, formant un ſegment de cercle & percé de petites fenêtres à lancettes, annonce au premier aſpect que le vaiſſeau eſt de conſtruction Normande. Quand toutes les autres traces ſeroient détruites par le tems, il en appellera à ce témoignage, comme devant ſuffire pour prouver ſon ancienneté.



CHAPITRE XXI.

Après avoir remonté la rivière Eden, au-dessus de Carlisle, autant que notre tems nous le permit, nous dirigeâmes notre course vers son embouchure, où Brugh-marsh (le marais de Brugh) attira notre attention. Dans cette route, nous eûmes plusieurs vues de rivière fort agréables.

Brugh-marsh est à l'extrémité de la frontière d'Angleterre, s'étendant en montant jusqu'à Solway-frith, espèce de bras de mer qui, en cette partie, sépare l'Angleterre de l'Ecosse. C'est une grande plaine étendue aussi unie que la surface d'un Océan tranquille. Je ne me rappelle pas d'avoir vu auparavant aucun terrein qui m'eût donné une idée aussi vaste d'espace. L'idée du même genre produite à la vue de la plaine de Salisbury, n'est pas, à beaucoup près, aussi nette. Elle est réprimée par les inégalités du sol. C'est l'Océan dans une

tempête, où l'idée d'étendue eſt briſée en grande partie & interceptée par l'agitation des flots. Brug-marsh, à la vérité, à la couleur près, offre l'image d'une eau ſolide ou congelée plutôt que celle de la terre.

Interminable meads,
And vaſt ſavannahs, where the wandering eye
Unfixt, is in a verdant Ocean loſt.

Des ſavannes ſans fin, prairies où l'œil s'égare;
N'ayant où ſe fixer ſur l'eſpace étendu,
Dans ce vert Océan il ſe trouve perdu.

Brugh-marsh eſt une de ces plaines étendues (ſeulement plus vaſte que celles de ce genre ne le ſont ordinairement) d'où la mer, dans le cours des ſiècles, s'eſt retirée. Il eſt difficile d'en déterminer les bornes. Ce marais s'étend d'un centre à choix, à pluſieurs lieues en tous ſens (car une ſurface ſi répandue au loin, prend néceſſairement à la vue une apparence circulaire), ſans qu'une haie, ſans qu'un buiſſon en interrompe l'amplitude, juſqu'à ce qu'elle ſe fonde & s'adouciſſe dans les montagnes azurées de l'horiſon. Il n'y a, à la vérité,

que des montagnes qui puiſſent circonſcrire une ſcène de cette nature. Toutes les limites inférieures de bois ou de terres élevées, ſont trop peu marquées pour ne pas être perdues dans le lointain. Du côté de l'Angleterre, le marais eſt borné par cette chaîne circulaire au cœur du Cumberland, dans laquelle Skiddaw domine les autres montagnes. On ne voit rien ſur tout l'eſpace intermédiaire. Du côté de l'Ecoſſe, il eſt entrecoupé dans l'eſpace de quelques lieues par Solway-frith qui, lorſque la marée eſt baſſe, forme une vaſte plaine de ſable. La nature de plaine eſt néanmoins conſervée; & après s'être dégagée de cette obſtruction ſablonneuſe, elle change ſa teinte jaune en un vert animé, & ſe répand au loin dans la frontière de l'Ecoſſe, juſqu'à ce qu'enfin ſon progrès ſoit arrêté par les montagnes de Galloway & de Niddſdale. Cette étendue eſt autant que l'œil puiſſe en embraſſer. Si la plaine étoit ſans bornes de tous côtés comme un déſert de l'Arabie, je doute ſi, en la voyant, on auroit auſſi-bien l'idée

d'eſpace que lui donne une ſi immenſe circonſcription.

Toute l'aire de Brugh-marsh (que d'après ſa dénomination on ſeroit tenté de croire marécageuſe) eſt par-tout parfaitement ſolide, & le gazon qui y croît eſt doux, brillant & pur. A peine une mauvaiſe herbe y lève-t-elle la tête. Les champignons qui y pouſſent en abondance & par pelotons, y ſont ſuperbes, & d'une taille qu'ils n'ont point ailleurs.

Cette vaſte plaine eſt loin d'être un déſert ſtérile. De nombreux troupeaux de bétail y paiſſent au large la verdure riche & abondante, & y errent comme dans l'état de nature.

Mais, quoique la première idée que cette ſcène préſente ſoit ſimplement celle d'eſpace, idée, par conſéquent, qui tient plus au majeſtueux qu'au pittoreſque, cette ſcène néanmoins, n'eſt pas tout-à-fait incapable de recevoir des embelliſſemens pittoreſques. Il eſt vrai qu'il lui manque preſque tout ce qui ſert à former un payſage. Sur

le devant, elle n'a point d'objets pour fixer l'œil; & dans le lointain, elle n'a pas cette profusion de petites parties qui y sèment la richesse dans une scène de cultivation. Pour traiter sur la toile un sujet comme celui-là, il faudroit donc avoir recours aux objets étrangers & accessoires. Le bétail, gros & menu, se présente naturellement à l'esprit; en le distribuant par grouppes variés & à des distances différentes, il peut servir de devant-de-tableau au paysage, & de point pour la perspective.

Brugh-Marsh est encore remarquable, pour avoir été le théâtre d'une des plus grandes catastrophes de l'Histoire d'Angleterre, de la mort d'Edouard Ier. Après la troisième révolte de l'Ecosse, ce fut sur ce terrein que ce Prince assembla l'armée la plus puissante que l'Angleterre eût encore vue dans son sein. Les Ecossois voyoient de leurs frontières toute la plaine couverte de tentes: mais ils ne prévoyoient pas combien leur délivrance étoit pro-

chaine. Les plus grands évènemens ſont preſque toujours les moins attendus. Ils s'étonnèrent d'abord du délai de l'attaque, & apperçurent enſuite de la confuſion dans le camp formidable de l'ennemi; mais il s'écoula trois jours entiers, avant qu'ils appriſſent que l'ame de cette grande entrepriſe alloit, en quittant la terre, ôter le courage à ſon parti; enfin, que leur illuſtre & autrefois redoutable adverſaire, que le Roi étoit ſans vie dans le camp.

Edouard étoit tombé malade à Carliſle, où il avoit convoqué ſon Parlement. Mais ni la maladie, ni la vieilleſſe (car il étoit âgé de près de ſoixante-dix ans) ne purent réprimer ſon ardeur guerrière. Incapable de ſe tenir à cheval, il ſe fit porter en litière au camp, où il fut reçu de ſes troupes avec de grands cris de joie. Mais cette joie ſe changea bientôt en deuil. Le mouvement avoit produit une inflammation qui ſe déclara par une diſſenterie violente, qui l'emporta en peu d'heures.

Les habitans de cette frontière de l'An-

gleterre révérèrent & chérirent long-tems la mémoire d'un Prince dont le bras avoit si souvent châtié un ennemi qu'ils haïssoient ; & dans leur reconnoissance, ils élevèrent une colonne sur laquelle ils inscrivirent son nom ; & ce monument, qui existe encore, montre la place où ce grand Roi expira. La colonne est presque sur le bord du marais, & porte cette inscription, simple & sans faste.

MEMORIÆ ÆTERNÆ
EDVARDI,
REGIS ANGLIÆ LONGÈ CLARISSIMI,
QUI, IN BELLI APPARATU
CONTRA SCOTOS OCCUPATUS,
HIC IN CASTRIS OBIIT.
7 JULII A. D. 1307.

A la mémoire perpétuelle d'Edouard, long-tems Roi très-illustre de l'Angleterre, lequel, au milieu des préparatifs de la guerre qu'il alloit faire aux Ecossois, mourut ici, dans son camp, en l'année du Seigneur 1307.

Nous fîmes une excurſion dans pluſieurs autres lieux du voiſinage de Carliſle, & nommément à Gillſland, dans l'intention, principalement, de viſiter Naworth-Caſtle, la vallée & les ruines de l'Abbaye de Lanercoſt, & les ruines de Scaleby-Caſtle.

A la ſortie de Carliſle, en ſuivant la grande route militaire qui conduit à New-caſtle, la vue de la rivière Eden-Priſe de Stanwix-Bank (rivage de Stanwix) eſt fort agréable. La courbe qu'elle décrit, les belles prairies à travers leſquelles elle ſerpente, & les montagnes qui terminent la ſcène, forment toutes enſemble une combinaiſon d'objets très-intéreſſante. Il n'y manque que des arbres pour l'orner.

En traverſant la rivière Irthing, à environ ſept milles de Carliſle, le pays qui, auparavant, n'offroit qu'un aſpect peu flatteur, devient riche & agréable. Ici, on entre ſur les terres de la Baronnie de Gillſland, diſtrict étendu qui, en cette partie, conſiſte en une grande variété de collines & de vallons. Les collines ſont

ſablonneuſes, froides & déſagréables, mais les vallons ſont d'une beauté magnifique. Ils ſont, en général, ornés de bois & arroſés par un petit courant qui roule avec vivacité. C'eſt l'opinion de Camden (1), que vraiſemblablement ces vallons (ou *gills*, comme les nomment les gens du pays) dont la Baronnie abonde, ont fait donner au canton le nom de Gillſland (terre des vallons).

Sur une cîme charmante qui tombe & s'efface doucement dans un *gill* ou vallon tortueux, entouré de chênes qui ont toute leur crue, & qui domine la vallée de Lanercoſt, eſt ſitué Naworth-Caſtle. Le bâtiment conſiſtant en deux grandes tours quarrées avec un corps-de-logis au milieu, eſt trop régulier pour être beau, à moins qu'il ne fût jetté dans la perſpec-

(1) Auteur ancien qui a écrit un Livre Latin, encore eſtimé, où il décrit l'Angleterre & ſes antiquités, ſous le titre de : *Britannia illuſtrata*.

(*Note du Traducteur.*)

tive. C'étoit autrefois une de ces places fortifiées, où la Nobleſſe grande & petite des frontières étoit obligée de vivre dans ces tems de troubles qui précédèrent l'union. Et en effet, la diſtribution intérieure de ce Château paroît avoir été faite à deſſein d'écarter un ennemi, ou d'éluder ſes recherches, s'il parvenoit à s'y procurer un accès. L'idée de maiſon agréable & commode eſt entièrement exclue. Les chambres d'apparat ſont en petit nombre & ſans aucune beauté extraordinaire; mais les petites pièces & les cachettes où l'on n'arrive que par des paſſages obſcurs & des eſcaliers non-éclairés, ſont ſans nombre. On croit même qu'il y en a qu'on n'a point encore découvertes. Rien ne peut marquer mieux & avec des couleurs plus fortes les craintes, les jalouſies & la prudence timide de ces tems barbares, que la ſtructure intérieure d'un de ces Châteaux.

Naworth-Caſtle étoit autrefois le chef-lieu & la réſidence des Barons de Gillſland, qui, à une ſi grande diſtance de la Cour,

& établis dans un pays alors non-ſoumis au frein des Loix, ont, à ce qu'on rapporte, exercé, ou plutôt uſurpé une juriſdiction bien extraordinaire.

La mémoire du Lord William Howard, connu encore aujourd'hui dans le pays ſous le nom de *Guillaume le Chauve*, eſt, juſqu'à ce jour, l'objet de la déteſtation des habitans, pour les actes de ſa tyrannnie. On montre ſes priſons, & la place de ſes gibets, où, diſent les payſans, il faiſoit *couper la tête ou pendre, au gré de ſon caprice, ſans Juges ni Jurés* (1). Mais il y a lieu de croire que la paſſion a beaucoup de part aux jugemens qu'on porte de lui. Il exerçoit une commiſſion à vie, appelée

---

(1) Tout le monde connoît la forme vraiment admirable de la Juſtice CRIMINELLE en Angleterre, où un homme accuſé ou prévenu de crime *quelconque*, ne peut être jugé que par un nombre fixé de ſes *Pairs*, qu'on nomme Jurés. La Juſtice civile y eſt mauvaiſe au même degré, étant pleine d'abus & de longueurs.

(*Note du Traducteur.*)

d'oyer & terminer (1), ſous le règne d'Eliſabeth, & étoit un de ces caractères impitoyables & durs, propres à en impoſer à la multitude dans des tems de troubles & d'anarchie. Il ſe permit, ſans doute, quelques abus d'autorité ; mais ſa place, d'un exercice difficile, l'y obligea peut-être. Cette partie du Royaume étoit alors infeſtée plus qu'aucune autre par des troupes de bandits malfaiſans de l'eſpèce de ceux dont j'ai parlé plus haut. Ils formoient un corps nombreux, & qui n'étoit pas ſans diſcipline, conduit par des chefs actifs & entreprenans, qui s'avançoient au commandement par des actions d'éclat. Ces brigands, même au ſein de la plus profonde paix, forçoient les Chefs & les Magiſtrats du pays à autant de prudence que

---

(1) Mots tirés du vieux Normand, ainſi que tous les termes principaux de la Loi Angloiſe. Ils veulent dire *ouïr & terminer* (en matière criminelle). C'eſt ce que nous appelons juger en dernier reſſort, par réviſion, ou par attribution.

(*Note de l'Auteur.*)

d'énergie. Quelquefois, ils couroient la Province en bandes nombreuſes, & quelquefois en petits partis volans, & toujours pillant & ravageant tout ſur leur paſſage. Lorſqu'ils étoient arrêtés ſur le fait, ou, comme on parloit alors, la *main-ſaignante*, leur procès n'étoit pas long : on les exécutoit ſans délai, & même ſur-le-champ. Dans les autres cas, on éliſoit un *Juré* pour les juger.

Le Chef ardent & actif qui a fourni la matière de cette digreſſion, paroît avoir vécu dans une terreur égale à celle qu'il inſpiroit aux autres. Il avoit fait de ſon propre Château une eſpèce de Citadelle ; il y avoit pratiqué une chambre qu'on voit encore, & qui fermoit avec une porte de fer. C'étoit-là qu'il couchoit, & ſon armure rouillée s'y montre encore aujourd'hui aux Voyageurs curieux. C'eſt de ce Seigneur que deſcendent les Comtes de Carliſle, à qui, depuis ce tems, appartient Naworth-Caſtle.

Lorſque nous fûmes ſortis de cette vieille

fortereſſe, & que nous eûmes deſcendu la colline, pour aller voir les ruines de l'Abbaye de Lanercoſt, qui eſt deux milles plus loin, toute la vallée où ces ruines ſont ſituées, s'ouvrit devant nous. On la regarde comme une des plus agréables ſcènes de tout le pays, &, en effet, nous en jugeâmes ainſi. Son aire a environ un demi-mille de largeur ſur deux à trois milles de longueur, conſiſtant en une vaſte échappée de vue. Les côtés, qui ſont en pente douce, ſont couverts de bois épais, où l'on a fait depuis peu des abattis qui ont un peu nui à la beauté pittoreſque. A l'extrémité de la vallée, où les arbres ſemblent s'unir, coule la rivière Irthing, qui eſt aſſez conſidérable, quoique diviſée en deux canaux, pour être pleinement adaptée à la ſcène. Les bords de la rivière, & même toute l'aire de la vallée, ſont parſemés d'arbres en grouppes & détachés, qui font un bon effet, en ce qu'ils ſervent à briſer les lignes & la continuité régulière des écrans des côtés, ainſi qu'à cacher de tems en tems le

cours de la rivière, & ſur-tout les ponts qui, autrement, paroîtroient trop nus & trop affétés.

Près de cette extrémité de la vallée, qui fait face à Naworth-Caſtle, eſt placée l'Abbaye. Vue dans le lointain, elle forme un bon objet qu'on voit ſortir du milieu des bois. A meſure qu'on s'en approche, elle commence à faire ſentir le *déſappointement* (1), & ſur le lieu, elle n'offre qu'une ruine déſagréable. Le tout n'eſt qu'une fabrique lourde dans le goût Saxon, entaſſée en un bloc qui n'a rien de cette légèreté aérienne de l'Architecture gothique. A peine en paroît-il un ſeul fragment *détaché* qu'on puiſſe examiner à part. La tour eſt baſſe, informe & ſans aucun ornement, & une des grandes aîles du bâtiment a été reconſtruite ou réparée à la moderne, en

(1) Seroit-ce déſarmer la critique que d'obſerver que ce mot ſi utile, & que regrette notre langue, ſe trouve dans tous nos bons Auteurs anciens, tels qu'Amiot, Montaigne, &c. Puiſſe cette excuſe lui valoir ſon paſſe-port!

(*Note du Traducteur.*)

une Eglife Paroiffiale de mauvais goût : la feule belle partie du tout eft l'extrémité à l'Orient. Elle eft compofée de quatre aîles ifolées, dont chaque muraille confifte en deux rangs d'arcades, qui ont une apparence peu commune, & produifent, en même-tems, une confufion très-agréable réfultante de la multiplicité extraordinaire de tant d'arches & de piliers. Cette partie de l'Abbaye femble avoir été une Chapelle féparée, ou peut-être un Oratoire appartenant à la noble famille de Dacre, qui poffédoit autrefois des manoirs & des terres dans ce pays. Là, font dépofés les reftes de plufieurs anciens Chefs de cette Maifon; mais les monumens érigés à leur mémoire font prefque entièrement effacés par la main du tems. Leurs écuffons & leurs tombeaux gothiques, dont plufieurs étoient très-fomptueux, font tellement entrelacés de ronces & de chardons, qu'il eft impoffible d'en approcher.

Excepté ces reftes de l'Eglife de l'Abbaye, il ne fubfifte plus rien de cet an-

cien Monaſtère qu'une vieille porte d'entrée & un bâtiment quarré qu'on a partagé en parties de ferme, & qui n'offre aucune beauté.

En retournant à Carliſle, nous traversâmes la vallée de Cambeck, qui contient quelques ſcènes agréables, & nous paſſâmes ſur un poſte très-conſidérable des Romains, bâti ſur un haut tertre, en un lieu nommé *Caſtle-Steeds*.

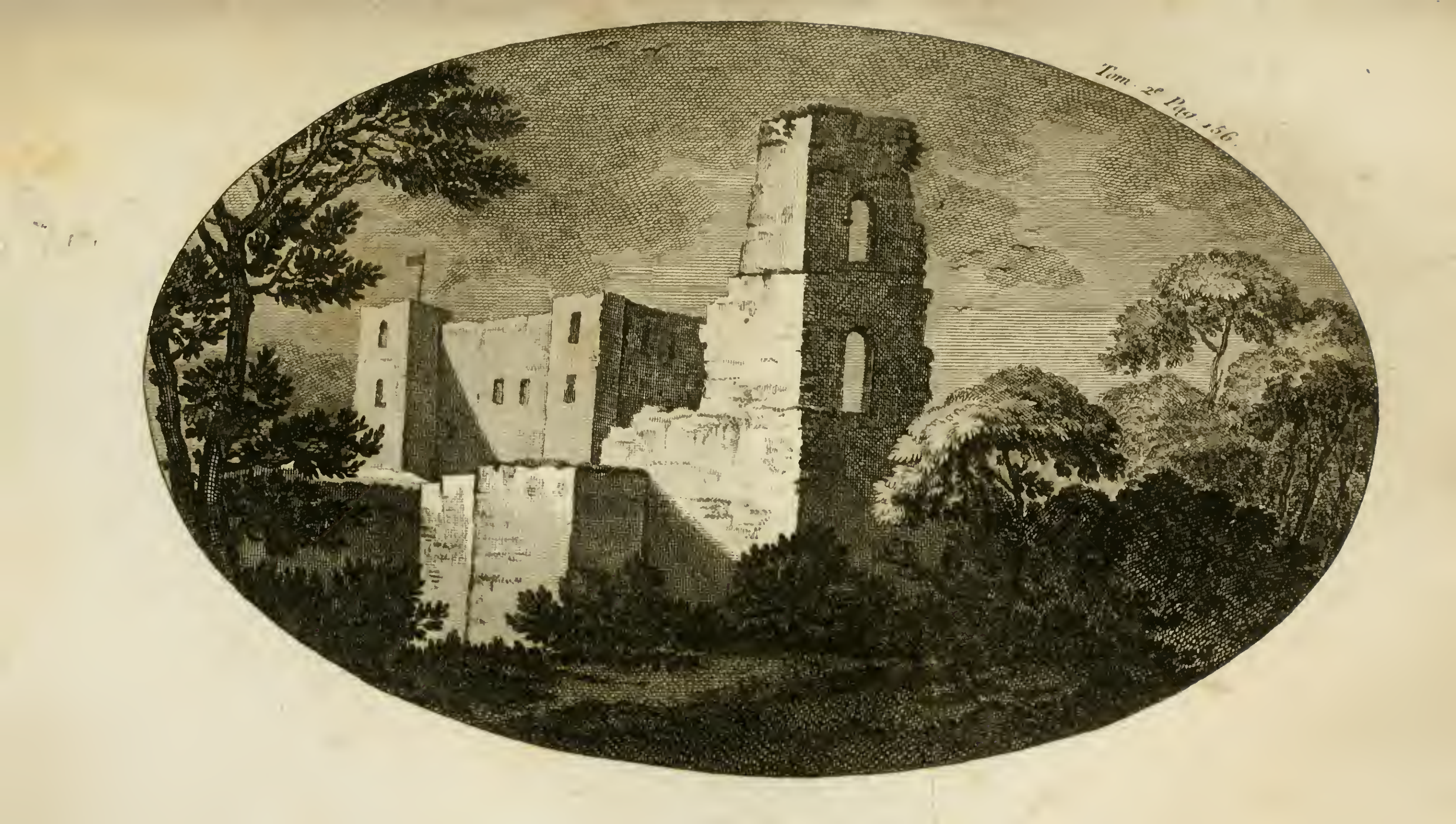
Les rivières nous préſentent fréquemment des rapports analogues aux qualités morales des hommes, dont elles imitent beaucoup les différens caractères. Le violent, le turbulent, le timide, l'actif, le pareſſeux, le doux ou paiſible, le bon, & pluſieurs autres épithètes, conviennent également aux unes & aux autres. Le petit ruiſſeau qui coupe la vallée de Cambeck, nous rappeloit cette analogie. Tout ſon cours eſt empreint des marques de ſa violence. Par-tout on voit des amas de ſable ſtérile & de gravier qu'il a jettés à droite & à gauche de ſes rivages dans ſes accès

d'emportement, détruiſant de tous côtés de petites ſcènes de beauté, & gâtant des portions de terre en culture.

Environ trois milles plus loin, nous viſitâmes les ruines de Scaleby-Caſtle. C'étoit encore une de ces retraites fortifiées ſi communes dans ce pays.

Ce Château eſt, contre l'ordinaire, bâti ſur un terrein plat, & néanmoins, quelque mal adaptée que ſoit cette ſituation à tous les modes de défenſe, il a été, toutefois, une place d'une force plus qu'ordinaire. Les rochers, les cîmes, les promontoires hardis & ſaillans ſur leſquels on élève ordinairement les forteresſes, ſuggèrent divers avantages de conſtruction militaire; & en déterminent, en général, le genre. Sur un terrein plat, l'Ingénieur a la liberté de choiſir ſes moyens; il ſait que toutes les parties ſont égalemennt expoſées à l'attaque.

Celui qui a élevé cette forteresſe, a commencé par faire deux foſſés circulaires autour de la place. La circonférence du cer-



Tom. 2e Pag. 156.

cle extérieur n'avoit guère moins d'un mille. La terre qui provint de ces deux fossés qui étoient larges & profonds, paroît avoir été apportée au centre, où le terrein est considérablement exhaussé. C'est sur cette hauteur que fut bâti le Château, où l'on entroit par deux ponts-levis, & qui étoit défendu par une haute tour & par un mur fort élevé.

A présent, il ne reste qu'un des fossés. L'autre est comblé, mais on en reconnoit encore les traces. Le Château est plus parfait que ces sortes de structures ne le sont communément. Les murs en sont entiers, & il reste encore une grande partie de la tour qui est quarrée. Il a conservé sa forme dans son intégrité jusqu'à l'époque des guerres civiles du siècle dernier, que le possesseur du Château, trop plein de confiance en ses propres forces, en ferma les portes à Cromwell, qui marchoit alors contre l'Ecosse. Ce Conquérant terrible en fit le monument de sa vengeance.

J'ignore à quel degré Cromwell avoit

le génie pittoreſque ; mais il eſt certain que nul autre, depuis Henri VIII, n'a contribué davantage à orner le pays de ruines pittoreſques. La différence entre ces deux maîtres conſiſte principalement dans le genre de compoſition. Henri ornoit ſes payſages de ruines d'Abbayes ; Cromwell de ruines de Châteaux. J'ai vu pluſieurs morceaux de ce dernier Maître, exécutés dans un très-grand ſtyle. Mais ce morceau-ci eſt ſon chef-d'œuvre. Il a déchiré la tour, & démoli deux de ſes côtés. Il a fracturé en lignes rompues les flancs des deux autres. La brèche met à découvert tout le plan de la ſtructure intérieure, les veſtiges des différens étages, les points des jambes-de-force des arcades qui les ſoutenoient, les fenêtres de vedette, & les parapets pour l'attaque. Tout forme le plus beau tableau de ruine imaginable.

Les murs de ce Château ſont d'une magnificence extraordinaire. Ils ſont très-élevés & d'une extrême épaiſſeur, & défendus par un grand baſtion, qui paroît fait de

mains plus modernes. La plus grande partie du bâtiment eſt formée de chambres en dedans, & de beaucoup de retraites ſecrettes. Une herſe (1) maſſive conduit aux ruines de ce qui étoit autrefois la partie habitable du Château, où une grande ſalle voûtée eſt la pièce la plus remarquable, & au-deſſous ſont des cachots obſcurs & très-vaſtes.

L'aire en-dedans du foſſé, contenant pluſieurs arpens, étoit, dans l'origine, deſtinée à nourrir le bétail qu'on devoit y retirer dans les tems d'alarme. Quand ce Château étoit habité (jours heureux dont la mémoire n'a pas encore péri), cette aire formoit le jardin, & tout autour, en-dehors du foſſé, étoient de ſuperbes arbres, irrégulièrement plantés, & qui avoient vu la révolution d'un ſiècle. Sous les arbres étoit pratiquée une allée qui faiſoit le tour du Château, & à laquelle la nature du terrein donnoit naturellement cette courbe agréa-

(1) Porte ſuſpendue, & qui tombe à couliſſe.

ble qui dans nos tems modernes a été ſi ſouvent employée par les mains de l'art. Cette vallée feroit ſuſceptible de beaucoup d'embelliſſement. D'un côté, elle commande les ruines du Château ſous tous les points de vue, & de l'autre un pays plat, qui n'eſt pas déſagréable, conſiſtant en prairies étendues (dont quelques plants d'arbres feroient de magnifiques plaines), bornées dans le lointain par des montagnes majeſtueuſes.

Cette ſtructure vénérable a ſubi depuis peu une nouvelle ruine. Les chênes & les ormes antiques, ornemens de cette ſcène où ils avoient pris naiſſance, ſont tombés ſous l'effort de la coignée impitoyable. Les herbes ſauvages & le gazon ſurpouſſé ont pris poſſeſſion des cours & effacé juſqu'au plan du jardin, tandis que la maiſon (toît hoſpitalier digne d'un meilleur ſort) n'offre plus qu'un théâtre de déſolation. Deux malheureuſes familles, ſeuls habitans du lieu, occupent les deux extrémités de la grande ſalle voûtée; un lambeau déchiré d'un

d'un rideau qui ne monte qu'à moitié chemin du plafond, eſt l'unique marque de leurs limites reſpectives. Tout le reſte eſt déſert : aucune autre partie de la maiſon n'eſt habitable. Les chambres ſans fenêtres & preſque ſans plafonds, où voltigent ſur les murs les morceaux déguenillés des anciennes tapiſſeries, ſont la retraite des choucas & des pigeons, qui volent dehors à travers des nuages de pouſſière lorſque les portes ſont ouvertes, tandis que les planchers qui s'enfoncent ſous les pas, rendent la curioſité dangereuſe. Quelques tableaux, biens patrimoniaux (1) des murs, & qui depuis long-tems avoient mérité l'oubli, ſont, je ne ſais par quelle faveur du Deſtin, les ſeules dépendances de cette fabrique en ruines qui aient ſoutenu le poids de l'injure des ſiècles.

---

(1) En Angleterre, ce qu'on nomme ainſi ſont des meubles ou autres objets qui ne ſont jamais inventoriés, mais qui paſſent à l'héritier du nom & des armes.

(Note du Traducteur.)

Le Château de Macbeth dans Shakeſpear ne pouvoit être plus que celui-ci le ſéjour adoptif des hirondelles & des martinets. On voit ces oiſeaux ſur toutes les parties de la ſtructure, ou gaſouillant leur ramage monotone & inſipide ſur quelque corniche briſée, ou en filant quelque arcade fracturée, ou ſe pourſuivant l'un l'autre en cercles criards tout autour des murs du Château (1).

(1) C'eſt dans ce vieux Château qu'eſt né l'Auteur de ce livre : là, il a paſſé les premières années de ſa jeuneſſe ; il eſpère que ces conſidérations pourront lui ſervir d'excuſe auprès de ſes Lecteurs de les y avoir arrêtés ſi long-tems. Depuis que cette deſcription a été écrite (1772), le Château a été réparé à pluſieurs égards.



CHAPITRE XXII.

NOTRE dernière excurſion dans le voiſinage de Carliſle, avoit pour but de voir les améliorations faites par M. Graham en ſa maiſon de Netherby, & d'examiner la ſcène de déſolation occaſionnée par le débordement récent de Solvay-moſs.

Les changemens introduits par M. Graham ne ſe bornent pas à un jardin, ni à un eſpace d'un mille ou deux autour de ſa maiſon. Il a changé toute la face du pays, & ce qui auparavant étoit un déſert ſtérile, a pris ſous ſes mains l'aſpect, ſinon de la beauté, au moins de la fertilité.

Le domaine de Netherby eſt ſitué ſur le bord de la frontière de l'Angleterre. Les Romains le conſidéroient comme faiſant partie de la Calédonie, & l'avoient exclus de la barrière britannique. Dans les ſiècles plus rapprochés de nous, tout le diſtrict qui entoure ce domaine prit le nom de

terre difputable ou en litige, & fut le lieu de rendez-vous de ces troupes de bandits & de ces profcrits, qui fous le nom de *mofs-troopers* (cavaliers de la mouffe) pilloient la contrée. Nous avons eu déjà occafion de faire mention d'eux. Dans ce voifinage étoient les forterefles de plufieurs de leurs chefs, & nommément de Jeannot Armf-trong, de fameufe mémoire, dont le Château, bordé de foffés, exifte encore dans fes ruines.

Les arts du labourage & de la cultivation étoient inconnus parmi les gens de ce canton. Ils regardoient comme une abfurdité de femer eux-mêmes, lorfqu'ils pouvoient fi aifément piller les terres d'autrui.

Quoique l'union des deux Royaumes eût mis fin à ces ravages fur les frontières, néanmoins les mœurs des habitans, à quelques égards, avoient fouffert peu de changement. Leur pareffe naturelle, & leur défaut d'attention à la culture des terres, reftoient encore. Ils occupoient à un prix modéré de grandes étendues d'un excel-

lent terroir; mais comme ils n'avoient point d'idée de faire produire à un même sol, à force de travail, des récoltes hâtives & précoces, ils labouroient alternativement de petites parties de leurs terres, & ensuite les laissoient en jachères pour leur faire recouvrer leur fertilité. Ils ne desiroient qu'une vie indolente & étroite, & ils l'obtenoient de ces petites portions de terrein mises en valeur sans de grands efforts d'industrie. Leurs Seigneurs, en même-tems, ne résidoient jamais sur le lieu, & ne s'inquiétoient que fort peu de l'état du pays ou de ses habitans.

M. Graham entreprit de changer la face des choses. Il fit bâtir un noble manoir pour sa résidence. Le bâtiment est situé sur une éminence à l'endroit où étoient les ruines d'un poste Romain, & il a une apparence majestueuse. Il savoit que sans la présence du maître, il n'y avoit nulle réforme à espérer. Il partagea ses terres en lots d'une étendue raisonnable, & y fit construire des fermes commodes. A mesure que

les terres s'amélioroient, il en hauſſoit le prix; & ſes fermiers ſe trouvèrent obligés d'augmenter leur travail & de perfectionner leur culture en proportion. Par ce moyen, il doubla ſon propre revenu & introduiſit parmi les habitans du pays, l'eſprit d'induſtrie. Ces hommes indolens commencent à travailler comme les autres payſans du Royaume, & quoiqu'ils payent des fermages plus forts qu'autrefois, ils vivent dans une plus grande aiſance; car la pareſſe ne peut jamais jouir des fruits agréables de l'activité induſtrieuſe.

Pour produire ce grand changement, M. Graham a cru néceſſaire de conduire ſes payſans avec une verge de fer. En même-tems qu'il en a fait des hommes laborieux, il les tient dans une dépendance qui approche de l'eſclavage. Peut-être, au ſurplus, que par les voies de douceur, il n'auroit pu irer aucun parti de la férocité de caractères comme ceux-là.

Le vaſſelage féodal qui depuis long-tems a diſparu de toutes les parties intérieures de

l'Angleterre, revit ici dans toute ſa force, & met dans les mains du Seigneur de fief un pouvoir conſidérable. Les domaines de M. Graham, qui ſont très-étendus, contiennent environ ſix cents tenanciers qui tous, avec leurs familles, ſont en quelque ſorte à ſa merci pour leur ſubſiſtance. Il diſpoſe à ſon plaiſir de leur tems & de leurs bras, par la nature des baux à ferme qu'il leur a faits. En certains jours connus ſous le nom de *Boon-days* (jours de corvée), il a le droit d'exiger leurs ſervices perſonnels, & il eſt en état de raſſembler en peu d'heures cinq ou ſix cents hommes & autant de chevaux.

Il eut une fois occaſion de les convoquer pour ſervir militairement. Sur un tort ſuppoſé (1), dont l'accuſoient il y a environ deux ans les habitans de la frontière d'Ecoſſe (celui d'avoir intercepté le paſſage

(1) Depuis que j'écrivis ceci, j'ai appris que le tort étoit réel, & qu'il avoit été redreſſé.

(*Note de l'Auteur.*)

du ſaumon dans la rivière Eſt), un corps de trois cents de ces payſans ſe mit en marche dans l'intention d'aller détruire ſes ouvrages en pilotis. Il en eut avis ; & ſur ſon ordre notifié à ſes fermiers, plus de quatre cents d'entr'eux furent, en quelques heures, raſſemblés devant ſa maiſon, tous armés ſelon l'exigence du cas ; & ſi les Ecoſſois ne ſe fuſſent retirés à la vue de cette force ſupérieure, M. Graham, qui nous raconta lui-même le fait, ajouta qu'il croyoit fermement que tout le courage & l'animoſité des anciens tems, ſe ſeroient ranimés en cette circonſtance.

En ce qui tient à l'adminiſtration de la Juſtice, ſes pouvoirs ne ſont pas moindres. Ses cours ſeigneuriales ſont tenues avec la plus grande exactitude. Son Procureur & un Juré (1) ſiégent régulièrement à jours

(1) Le Juré, au Criminel, eſt compoſé de douze perſonnes, choiſies parmi les Franc-Tenanciers du diſtrict. Ils en choiſiſſent un qui eſt comme leur Préſident, *primus inter pares*, & qui fait rapport du *verdict* ou *opinion* du Juré, d'après laquelle le Juge n'a plus qu'à prononcer le

fixés, pour juger les caufes & procès; & par une claufe du bail, chaque fermier eft obligé, fous peine d'être évincé *ipfo facto*, de foumettre à la décifion d'une de ces Cours, toute action dont l'objet n'excède pas la valeur de cinq livres fterling. De cette manière, il prévient les animofités & les diffentions, en terminant promptement leurs conteftations, & ne donnant point aux querelles d'intérêt le tems de s'envenimer. Il leur épargne auffi par-là beaucoup de dépenfe & de frais; car, un procès qui, dans les Cours de Juftice de la Couronne, coûteroit au moins cinq ou fix livres fterling, peut dans les tribunaux de cette Seigneurie, être décidé pour la modique fomme de huit pences (1) (environ feize

---

Jugement de la Loi. En matière civile, l'opinion du *Juré* fait la Loi, dans les matières fommaires.

(*Note du Traducteur.*)

(1) L'Angleterre a des *Cours de Confcience*, où l'on juge les petites caufes jufqu'à quarante fchelings, fommai-

ſous tournois). A Patterdale, nous avions vu un Roi nominal. Ici nous vîmes un Roi en réalité.

Les travaux ſur la rivière Esk, qui indiſposèrent les riverains Ecoſſois, méritent que nous en parlions plus au long. Ils conſiſtoient en un maſſif de pierres de taille dans tout le travers du courant, & conſtruit à grands frais. Ce mole étoit formé à angle droit avec le rivage ; mais il fut emporté par les débordemens de l'hiver ſuivant. On le rétablit ſur le même plan, & il fut détruit une ſeconde fois. On appela M. Brindley, dont les ouvrages, au voiſinage de Mancheſter, avoient fait la grande réputation. Il rectifia le plan, & au lieu de porter le mole en ligne droite au travers de la rivière, il lui donna la forme d'une courbe qui faiſoit une arche contre le cou-

---

rement & ſans procédure écrite ; mais elles ſont ruineuſes pour le Peuple, qu'elles ſemblent inſtituées pour protéger. Les abus, ici comme ailleurs, pèſent beaucoup ſur le petit Peuple.

(*Note du Traducteur.*)

rant, de manière à réſiſter à ſon impétuoſité, comme un pont qui diviſe le poids du volume d'eau. Cet ouvrage a déjà ſoutenu l'effort de pluſieurs inondations conſidérables, & paroît d'une ſolidité à tenir long-tems (1). D'après la courbure de cette conſtruction, l'eau paroît auſſi former une chûte plus belle. Elle reſſemble à une crique en demi-cercle qui a un bon effet.

Le but principal de ces travaux étoit une pêcherie. En cet endroit ſont placés des eſpèces d'éperviers & autres filets, où tout le poiſſon qui entre dans l'Esk ſe trouve pris. Mais outre cet avantage & pluſieurs autres points d'utilité, cet objet donne

---

(1) Depuis que ceci eſt écrit, j'ai appris que les travaux de M. Brindley avoient été détruits & renverſés par une cauſe imprévue, & l'eau étant baſſe. Après une forte gelée, la débacle des glaces deſcendit la rivière avec une grande rapidité, & les glaçons s'étant amaſſés en cet endroit qui arrêtoit leurs cours, ils minèrent les parties les moins compactes des fondations de cette ſtructure, & à la fin preſſés & affoulés par un ſurcroît continu de nouvelles forces, ils entraînèrent le tout.

(*Note de l'Auteur.*)

une grande beauté au voiſinage. L'Esk qui, auparavant, n'étoit preſque qu'un ruiſſeau ſans profondeur, coulant ſans être apperçu dans l'enfoncement de ſon lit éloigné de ſes rivages, eſt maintenant un noble baſſin de niveau avec eux, & qui de la maiſon & des terres voiſines, a un air de grandeur & de nobleſſe.

C'eſt en cette partie du pays, que le débordement de Solway-moſs cauſa l'inondation terrible qui a détruit dernièrement un ſi grand diſtrict Nous fîmes une excurſion de ce côté, exprès pour en voir les affreux ravages.

Solway-moſs eſt un terrein bas qui a environ ſept milles de circonférence. La *ſubſtance* du ſol eſt un fluide groſſier, compoſé d'une vaſe boueuſe & des fibres putréfiées des bruyères, détrempées par l'eau des ſources ſouterraines qui percent de tous côtés. La *ſurface* eſt une croûte ſèche, couverte de mouſſe & de joncs des marais, ce qui donne une apparence agréable & ſolide à cette maſſe viciée qui cède ſous la moin-

dre preſſion. Le bétail, averti par ſon inſtinct, s'en tient écarté. Le ſol a plus de ſolidité où croiſſent les joncs. Le voyageur haſardeux & imprudent qui, quelquefois dans les chaleurs de l'été, oſe traverſer ces périlleux déſerts pour abréger ſon chemin de quelques milles, dirige ſes pas par-deſſus ces touffes de joncs, à meſure qu'elles s'offrent à lui; mais ſi le pied lui gliſſe, ou qu'il néglige ces marques de ſécurité, il eſt poſſible qu'il diſparoiſſe & qu'on n'entende plus parler de lui.

A la bataille de Solway, ſous le règne de Henri VIII, on donna imprudemment à Olivier Sinclair, le commandement de l'armée Ecoſſoiſe, qui n'avoit point de confiance en ce Général. Il s'enſuivit une déroute totale, pendant laquelle une malheureuſe compagnie de cavalerie, ſe dérobant à la pourſuite de l'ennemi, ou preſſée par la crainte, entra dans ce marais où ils furent à l'inſtant engloutis, hommes & chevaux. Ce fait, qui a paſſé juſqu'à nous par tradition, n'avoit alors de fondement

que l'opinion publique; mais aujourd'hui la certitude en eſt acquiſe. Des payſans qui, dernièrement, creuſoient le marais pour y chercher de la tourbe, à l'endroit même où l'on a toujours cru que l'évènement tragique étoit arrivé, trouvèrent un homme à cheval, complettement armé ſelon l'uſage du ſiècle de Henri VIII. Ils ſont conſervés dans le Château d'un Baronnet Ecoſſois du voiſinage, nommé Maxwell, ſi je ne me trompe. Un Gentilhomme qui réſide ſur cette frontière (Joſeph Dacre, Ecuyer, de Kirklinton, auprès de Longtown), nous apprit cette particularité, & nous aſſura avoir vu de ſes yeux le cavalier, le cheval & l'armure. Les corps étoient, nous dit-il, bien conſervés, & on pouvoit reconnoître aiſément les différentes parties de l'armet & des autres pièces.

Solway-moſs eſt borné au midi par une plaine cultivée qui décline doucement dans la longueur d'un mille vers la rivière Esk. Cette plaine eſt un peu au-deſſous du niveau du marais, en étant ſéparée par un

parapet formé de la terre jettée en creusant pour trouver la tourbe, ce qui fait une ligne irrégulière, basse, perpendiculaire qui paroît une limite noire.

Cette inondation effroyable, dont nous venions ici examiner la cause & voir les effets, fut produite par un débordement ou une crevée de cette masse marécageuse par-dessus ce parapet de tourbe, & qui couvrit toute la plaine entre le marais & la rivière Esk. Nous rapporterons les principales circonstances de cette étonnante calamité, d'après l'excellente autorité de témoins oculaires & dignes de foi.

Le 16 de Novembre 1771, la nuit étant noire & tempêtueuse, les habitans de la plaine furent alarmés par un fracas épouvantable dont ils ne pouvoient deviner le sujet. Plusieurs d'entr'eux étoient dans les champs, où ils veilloient leurs bestiaux, de peur qu'ils ne fussent entraînés par l'Esk, qui s'enfloit prodigieusement par la tempête. Aucun de ces infortunés ne pouvoit assigner la raison du bruit qu'ils entendoient;

& ils n'en imaginoient point d'autre que le débordement de la rivière, d'une manière ou d'une autre, dont ils n'avoient aucune idée claire. A la vérité, ceux qui demeuroient plus près de la ſource de l'éruption, ſentoient bien que le bruit venoit dans une direction différente; mais la cauſe leur étoit également inconnue & impoſſible à découvrir.

Cependant, la maſſe énorme de ſubſtance fluide, qui avoit crevé du ſein du marais, s'avançoit lentement, s'étendant de plus en plus en largeur, à meſure qu'elle prenoit poſſeſſion de la plaine. Quelques-uns des habitans crurent la diſtinguer parfaitement, venant, à travers l'horreur de la nuit, ſous la forme d'une montagne animée & mouvante. C'étoit le fait en réalité; car la vaſe du marais faiſant irruption, emportoit devant elle pendant les cent ou cent cinquante premières toiſes de ſa marche, une partie du parapet qui, quoique peu élevé, avoit néanmoins pluſieurs pieds en hauteur perpendiculaire. Mais cette maſſe

ſolide finit par ſe fondre, pour ainſi dire, pour s'incorporer au fluide peſant qui la pouſſoit, & qui embraſſant une maiſon après l'autre, la couvroit, la rempliſſoit & l'abîmoit en un monceau de ruines, ne donnant à leurs hôtes conſternés que le tems d'échapper par la fuite. A peine ſauvèrent-ils rien, heureux toutefois de ne pas perdre la vie; mais leurs meubles furent engloutis avec les habitations. La majeure partie de leur bétail & de leurs troupeaux y périrent. Quelques perſonnes même, ſurpriſes dans leurs lits par l'approche de ce fléau deſtructeur, eurent de plus le chagrin d'être forcés de ſe ſauver nuds de la ruine qui les menaçoit.

Le retour de la lumière dévoila l'horrible ſecret de cette ſcène de terreur, & montra dans toute ſon étendue les ravages de cette nuit déſaſtreuſe. Alors, & alors ſeulement, les conjectures auxquelles ces infortunés s'étoient livrés, firent place à la certitude d'une cauſe trop réelle, que nul homme dans ſon bon ſens n'auroit oſé

ſoupçonner. En effet, qui eût jamais pu penſer qu'un parapet qui réſiſtoit depuis des ſiècles, céderoit, & que cette immenſe étendue d'eaux ſouterraines qui, de mémoire d'homme, étoit reſtée paiſible & croupiſſante dans ſon obſcur lit, romproit tout-à-coup ſes noires limites pour former, ſi on l'oſe exprimer ainſi, un volcan boueux, vomiſſant des laves infectes & deſtructrices ?

L'inondation, quoique ſon premier choc fût le plus redoutable, continua encore à s'étendre pendant pluſieurs ſemaines juſqu'à ce qu'elle eût couvert toute la plaine, eſpace de cinq cents arpens. Là, ſemblable à un métal en fuſion qui ſe verſe dans un moule, elle remplit de ſa groſſière ſubſtance tous les creux qu'elle trouva, & qui avoient en quelques endroits juſqu'à trente & quarante pieds de profondeur, mettant tout le terrein au niveau. L'excédent ſe fit paſſage vers la rivière Esk, où il tomba en quantité ſuffiſante pour incommoder le poiſſon, au point qu'aucun ſaumon ne fût vu pendant toute la ſaiſon fréquenter cette

rivière. On nous a même assuré que de gros monceaux de terre qui avoient flotté jusqu'à la mer, avoient été pêchés quelques mois après à l'isle de Man.

Lorsque nous fûmes descendus des terres élevées pour contempler de plus près cette horrible scène, elle nous offrit une apparence vraiment noble. Toute la plaine étoit couverte d'une fumée épaisse, occasionnée par un feu étouffé, placé en différentes parties à l'effet de la dessécher, ce qui nous présenta l'idée simple, mais sublime, d'une *terre ignée s'exhalant en fumée, comme la vapeur d'une fournaise.*

Arrivés à la plaine, du côté qui est le plus voisin de l'Esk, elle avoit un aspect si repoussant, si peu accessible, autant que nous en pouvions juger à travers la fumée, que nous désespérâmes presque d'être capables de la traverser, pour aller trouver le lit du marais, comme nous nous l'étions proposé. A cheval, la voie n'étoit pas praticable, & ayant mis pied à terre, nous restâmes en suspens au bord de la plaine,

doutant s'il n'étoit pas imprudent, même à un homme à pied, de risquer ce passage dangereux.

Tandis que nous étions dans cette incertitude, nous observâmes des paysans qui fouilloient les ruines, & ayant fait un signe à celui d'entr'eux qui étoit le plus à portée de nous, il s'avança de notre côté. C'étoit un homme d'un certain âge qui marchoit à l'aide d'une toise en guise de bâton. Il avoit dans son port & dans les traits de son visage, malgré l'air rustre & villageois, quelque chose d'imposant dans son espèce. Lorsqu'il se fût approché, un de nos compagnons l'appela par son nom de Wilson, & nous apprîmes qu'il étoit l'inspecteur des ouvriers qui travailloient à purger le sol de ses tristes immondices.

L'ayant instruit de notre embarras, & lui ayant demandé si nous pouvions nous hasarder à passer cette plaine, il nous dit d'un ton d'assurance tel que l'eût pris César, de le suivre & de ne rien craindre. Nous le suivîmes d'une touffe de joncs à l'autre,

quelquefois marchant, ſautant quelquefois, & toujours héſitant ſi nous devions avancer ou retourner en arrière. Dans des endroits plus difficiles, notre guide avoit la complaiſance de jeter une planche pour nous faire un pont. Au milieu de nos perplexités, un de notre compagnie s'étant écarté d'un pas du bon ſentier, enfonça dans la vaſe; mais elle étoit heureuſement peu profonde en cet endroit, & il n'en eut que juſqu'aux genoux. M. Wilſon l'aida à ſe tirer delà, puis le réprimanda de ſon défaut d'attention. Le reproche & plus encore l'exemple produiſant leur effet, nous ſuivions notre conducteur comme des chevaux de bât attachés à la queue l'un de l'autre, & enfin nous mîmes à fin notre entrepriſe.

Lorſque nous fûmes arrivés au gouffre d'où procédoit tout ce dégât, nous vîmes un ſpectacle hideux. La ſurface *du marais* avoit éprouvé peu de changement. Vers ſes bords, il paroiſſoit dentelé ou creuſé dans un eſpace de pluſieurs toiſes, mais

pas, à beaucoup près, au degré qu'on auroit pu croire, d'après une si considérable évacuation. Le lit de cette masse liquide étoit bordé de tas monstrueux de ruines formés par les fragmens du parapet & la croûte de la superficie lors de la première crevée; & il en couloit encore incessamment une liqueur noire & mousseuse. Si, comme il y a apparence, cet écoulement dure, ce pourra être une circonstance heureuse, puisqu'il ameneroit vraisemblablement le desséchement de cette vase gonflée, & préviendroit à l'avenir pour le pays les suites d'un si funeste événement (1).

Quand nous eûmes gagné les hauteurs, & fûmes au vent de la fumée, nous vîmes

---

(1) Cet écoulement, du moins nous le craignons, ne sera jamais assez conséquent pour dessécher ce vaste marais, & comme un volcan *igné* reprend de nouvelles forces après de terribles éruptions, ce volcan de *terre* & d'*eau* pourroit fermenter de nouveau avec le tems; *quod Deus avertat*.

(*Note du Traducteur.*)

à découvert toute l'étendue de la plaine & le chemin qu'avoit pris l'irruption pour la couvrir. Plusieurs fragmens d'une grosseur énorme, qui avoient été balayés par la force première du débordement, paroissoient jettés à une distance considérable. Ils faisoient partie de cette grande montagne mouvante, que quelques habitans avoient vu marcher dans la nuit. Des morceaux de moindre taille, quoique encore très-volumineux pour la plupart, étoient épars sur la plaine, aussi loin que le lourd torrent avoit pu les porter. Les interstices d'entre ces fragmens avoient été remplis par le fluide, & la vase maintenant cuite par le soleil, ressembloient à une croûte épaisse de la vaste surface du marais. De distance en distance, les chevrons fracassés des maisons, ou le sommet noirci des arbres, se montroient au-dessus de la superficie, & offroient un aspect singulier, ayant l'air de sortir, pour ainsi-dire, du sol où ils étoient moins enfoncés. Mais dans tout l'espace de la longue

plaine, on ne voyoit plus la moindre trace de culture, elle qui, n'aguères, avoit été l'orgueil de la contrée. Des terres qui, la veille du déſaſtre, ſe ſeroient louées une guinée l'acre, n'auroient pu, au lever de l'aurore du lendemain, être affermées à ſix pences.

Sur cette plaine juſqu'alors bien cultivée, vingt-huit familles avoient leurs habitations, & tenoient de petites fermes. Preſque tous, à un petit nombre près qui en occupoient les bords les plus éloignés du gouffre, ſe virent réduits à la plus extrême pauvreté. M. Graham, conformément aux maximes prudentes dont il ne s'eſt jamais départi, leur fournit très-peu de ſecours par lui-même, & s'oppoſe à ce que d'autres leur en procurent. Il ſemble qu'il ne deſire pas que les habitans de ſes domaines doivent leur proſpérité à d'autre cauſe que leur induſtrie, & qu'il veut que cette grande vertu ſeule les protége contre tous les beſoins, & répare toutes leurs pertes. Si une telle maxime, pouſſée à cette

rigueur, eſt bonne, du moins eſt-il vrai de dire qu'il faut s'armer *d'une réſolution bien courageuſe* pour la mettre toujours en pratique (1).

Que cette entrepriſe immenſe de purger cette plaine de ſon limon puiſſe jamais avoir ſon entière exécution, c'eſt ce dont beaucoup de perſonnes ſe permettent de douter. On l'eſſaye cependant avec grand courage, & on employe, pour y réuſſir, la combinaiſon de deux élémens bien puiſſans, l'eau & le feu.

Tous les bords & les autres parties les plus sèches ſont réduites par ce dernier élément; ce qui occaſionnoit la grande fumée de la plaine, comme nous y deſ-

---

(1) M. Graham, après un tel déſaſtre, a procuré ſans doute à ces malheureux habitans des uſtenſiles de labourage, &c. pour les mettre en état de réparer leurs pertes. Sans cela, ſa *réſolution courageuſe* ne ſeroit, comme l'a dit ſi bien J. J. Rouſſeau, « qu'une *patience très-méritoire à ſupporter les maux d'autrui* ».

(*Note du Traducteur.*)

cendions, fumée qui, dans l'éloignement, paroiſſoit ſortir de toute la ſurface.

Mais cette méthode n'a pas tout le ſuccès qu'on s'en promettoit, parce que le feu n'atteint pas fort au-delà de la ſuperficie. On attend davantage de l'application de l'eau, qui eſt la tâche dont s'eſt chargé notre guide M. Wilſon. Juſqu'à quel point il eſt propre à s'en bien acquitter, & comment il ſe propoſe de s'y prendre, eſt ce dont on pourra ſe former une idée d'après le récit qu'on va lire.

La maiſon de M. Graham eſt ſituée ſur une éminence, dominée encore par des terres plus élevées. Un peu à côté de la façade étoit une cîme qui faiſoit devant ſes fenêtres une figure déſagréable. Curieux de la faire diſparoître, il avoit fait venir de Newcaſtle une perſonne connue pour travailler dans ce genre. Cet entrepreneur vint, examina l'objet, & eſtima la dépenſe de l'écarter à une ſomme de treize cent livres ſterlings.

Tandis qu'on étoit en pour-parler,

M. Graham ſut que Wilſon avoit dit que la butte pouvoit être miſe au niveau à beaucoup meilleur marché. Il le queſtionna ſur ce ſujet ; & frappé ſans doute de la probabilité du ſuccès de ſes moyens, il le mit bientôt à l'œuvre. Il commença par préparer le terrein élevé au-deſſus de cette cîme, & là, il raſſembla d'abord toutes les ſources qu'il trouva, & dont il fit deux grands réſervoirs, depuis l'embouchure deſquels il creuſa un canal en pente roide qui venoit aboutir à un coin rompu de la butte. Il fit encore un canal de communication d'un réſervoir à l'autre. Tous deux étant bien remplis, il lâcha les écluſes ; ce qui précipita un torrent non-interrompu (le réſervoir ſupérieur ſe déchargeant dans celui d'en-bas), avec une activité ſi violente qu'il emporta bientôt le coin de la cîme, ſur lequel il fondit. Il chargea de nouveau cette artillerie hydraulique, & pointa contre une autre partie avec un ſuccès égal. Enfin, après quelques efforts de cette nature, il vint

à bout d'emporter toute la montagne, & dit à M. Graham, avec un air triomphant, que s'il vouloit, il feroit à présent sauter sa maison. Cette opération fut l'ouvrage de peu de jours, & M. Graham nous dit que toute la dépense qui en résulta, n'avoit pas monté à vingt livres sterlings.

Cet homme ingénieux vit dans le style des plus malheureux journaliers, & travaille au même prix qu'eux. Sur ce que nous exprimions nos regrets, en apprenant que ses talens étoient si peu récompensés, on nous assura, ce que toute son apparence annonçoit assez, qu'il n'avoit pas d'autre idée du bonheur de la vie, que de s'enivrer régulièrement tous les soirs, après sa journée faite; & qu'un plus haut salaire ne feroit que hâter ses jours.

J'ai appris depuis lors que par les soins de cet Artiste cent cinquante acres de la plaine avoient déjà été nétoyés, & qu'il y avoit lieu de se flatter qu'avec le tems il en rétabliroit une partie plus considé-

rable. Un petit ruiſſeau ſur les parties éle-vées du terrein inondé, lui a ſervi à former des réſervoirs, d'où il a fait creuſer des canaux qui vont aboutir à la rivière Esk, dans différentes directions. Au moment où il donne ordre de lâcher les écluſes, des hommes placés ſur les côtés du canal roulent dedans de gros fragmens de terre mouſſeuſe endurcie par le ſoleil. Le courant les entraîne dans la rivière qui les charie à la mer.



CHAPITRE XXIII.

AYANT parcouru & viſité celles des parties des frontières de l'Angleterre les plus curieuſes à connoître, nous nous mîmes en chemin pour le retour ; mais au lieu de revenir par la route de Keſwick, nous réſolumes, pour varier nos plaiſirs, de nous en retourner par les montagnes de Brugh (1).

A Penrith, la route fait la fourche. Nous tournâmes à la gauche vers Appelby, & entrâmes bientôt dans une riche & ſuperbe vallée, où la rivière Lowther, coulant entre des rivages ornés d'arbres majeſtueux, nous accompagna fort loin.

En traverſant cette rivière, nous fûmes frappés de la beauté de la ſituation de Brougham-Caſtle, l'un des Châteaux de la feue célèbre Comteſſe de Pembroke.

---

(1) Voyez Chapitre XII.

Ce lieu n'avoit pas échappé à l'attention des Romains qui y avoient établi un poſte pour commander tout le pays d'alentour. Il paroît auſſi noble aujourd'hui, conſidéré dans un ſens pittoreſque, qu'il l'étoit alors dans un ſens militaire. Mais, nous n'eûmes pas le tems d'y monter, & nous nous contentâmes de le voir ſeulement comme ornement d'une ſeconde diſtance.

A Clifton, la route s'ouvre de nouveau dans une ſcène ſauvage. Ici, nous examinâmes le terrein où, en l'année 1745, les rebelles entrant dans un pays fermé, firent une halte & ſe mirent en ligne le long des haies, pour retarder la pourſuite du Duc de Cumberland. Nous apprîmes que le Chevalier Joſeph Yorke avoit paſſé en ce lieu quelques jours auparavant, dans ſa route en revenant d'Irlande. Il avoit accompagné Son Alteſſe Royale dans ſon expédition contre les rebelles, & s'étoit arrêté pour revoir ce théâtre qui lui étoit connu. Il charma tout le pays, à ce que nous apprîmes, en rappelant le ſouvenir d'une

action d'éclat que fit en ce tems-là une héroïne de village qui avoit porté une lettre à travers le feu des rebelles, à défaut d'autre messager.

De Clifton nous nous détournâmes pour aller voir Lowther-Hall, Château du Chevalier James Lowther. Ce n'est qu'un bâtiment fait pour le service du moment, l'ancien manoir ayant été consumé par les flammes, lorsqu'il étoit en la possession du feu Lord Lonsdale; mais on rassemble à présent des matériaux pour construire une noble structure. Le Château est assis dans un parc très-vaste, qui contient une grande variété de situations magnifiques.

De Lowther-Hall, nous poursuivîmes notre route vers Appelby, ayant à notre gauche cette vaste étendue de pays stérile, appellée forêt de Wingfield.

La situation du Château d'Appelby, dont est propriétaire le Comte de Jhanet, est de la plus grande beauté. Il est placé sur un rocher éminent, qui tombe avec précipitation dans la rivière Eden, qui l'en-

toure

toure en demi-cercle. Le rivage de la rivière & les côtés du précipice sont noblement couverts d'arbres. Le Château est encore en bon état, & montre une fabrique majestueuse; mais, considéré sous un jour pittoresque, il perd la moitié de sa beauté par le défaut qu'il a d'être coupé en deux parties. Une brisure moindre en volume, & isolée d'une construction considérable, en écarte l'idée de pesanteur, & devient une source de beauté. C'est un principe de l'art dont nous avons donné l'exemple dans les montagnes & autres objets (1). Mais ici, le tout est partagé en deux divisions si parfaitement égales dans leurs dimensions, que chacune d'elles dispute la prééminence à l'autre. Chacune forme donc un tout prise séparément, & toutes deux ensemble rendent l'œil perplexe. La partie détachée doit toujours conserver le rang d'infériorité qui lui convient. Mais ce qu'on dit ici de ces deux parties du Château n'a

(1) Voyez Chapitre XVIII, au commencement.

ſon application qu'en tant qu'on s'occupe du point de vue *pris de la route.* Si l'on *tourne autour*, on en a d'autres, où il ſe préſente plus avantageuſement, ſur-tout, lorſqu'on voit le pont & la première ouverture ſur la vallée d'Eden. De cet aſpect, le Château prend une apparence fort noble, étant ſur un rocher ſuſpendu au-deſſus de la rivière ; & la *partie détachée* ne paroît pas alors fort *conſiderable.*

Nous n'eûmes pas le tems de prendre *du* Château une vue du ſite. Il doit commander un lointain magnifique ſur l'étendue de la vallée.

Appelly-Caſtle eſt ce que les Romains appelloient Apallaba, nom qui a produit une fois une étymologie plus claire que leurs poſtes ne ſont ordinairement.

Ce Château étoit la réſidence favorite d'Anne, Comteſſe de Pembroke, de Dorſet & de Montgomery. Comme cette Dame, d'un caractère extraordinaire, eſt encore aujourd'hui l'objet d'une ſingulière vénération dans ce canton ; que ſon hiſtoire eſt

curieuſe & moins connue qu'elle ne mérite de l'être, & que d'ailleurs, cette hiſtoire eſt intimement liée à celle du pays, je crois que le Lecteur approuvera la digreſſion ſuivante, tribut de juſtice à ſa mémoire.

Elle étoit fille de George Cliffort, Comte de Cumberland, l'un des Héros du ſiècle de bravoure de la Reine Eliſabeth. Ce Seigneur illuſtre ſe diſtingua principalement par ſes expéditions navales; & dans ces tems de frugalité, on le laiſſa y dépenſer une grande partie de ſon patrimoine. Pour récompenſer ſon dévouement patriotique, ſa Souveraine le nomma ſon Champion dans toutes ſes joûtes & ſes tournois, où ſa grace perſonnelle, la nobleſſe de ſes procédés, ſon habileté & ſa dextérité dans ces jeux, lui méritèrent également l'admiration générale. La brillante armure qu'il portoit dans ces occaſions, ſe montre encore aux curieux qui viſitent ce Château.

Lady Anne Clifford n'avoit que dix ans à la mort de ſon père; mais ſon éducation

fut dirigée par deux excellentes femmes; d'abord par sa mère, fille du Comte de Bedford, & ensuite par sa tante la Comtesse de Warwick.

Dans sa première jeunesse, elle épousa le Lord Buckhurst, Comte de Dorset, avec lequel elle vécut au sein de l'union la plus parfaite pendant un petit nombre d'années; mais il la laissa bientôt veuve, & six ans après sa mort, elle se remaria avec Philippe, Comte de Pembroke & de Montgomery.

Ce Seigneur reçut de la faveur de Jacques premier des biens considérables pour récompense de son adresse à la chasse des bêtes fauves & à celle au faucon: il n'en eut pas moins de dix-huit mille livres sterling par an, somme prodigieuse pour ce tems-là. Sa manière de vivre étoit somptueuse au-delà de toute expression, & ses équipages de chasse étoient d'une magnificence royale. Ses chenils mêmes étoient superbes, & ses écuries pouvoient aller de pair avec les palais des Monarques. Mais

ſa fauconnerie étoit ſur-tout l'objet de ſes affections. Il l'avoit enrichie, avec des dépenſes conſidérables, de tous les oiſeaux de chaſſe les plus rares, & nourriſſoit un grand nombre de perſonnes qui n'avoient d'autre emploi que d'en prendre ſoin, de les dreſſer & de les exercer.

Ici finiroit l'hiſtoire de Philippe, Comte de Pembroke, ſi nous n'avions à y ajouter que dans la vie privée, il étoit plein de vices, ignorant & ſans lettres à un degré inoui dans une perſonne de ſon rang, & que dans ſa vie publique ſon caractère a été noté d'ingratitude & de fauſſeté par le noble hiſtorien de ces tems malheureux.

C'eſt dans la ſociété de cet homme ſi indigne d'elle, que cette infortunée Dame a vécu vingt ans. Il eſt vrai que par la vie diſſolue qu'il mena dans la dernière partie de ſa vie, elle ſe vit forcée de ſe ſéparer de lui.

Vers l'époque de la mort de ſon mari, elle ſe trouva en poſſeſſion d'une fortune conſidérable. Il paroît que ſes droits héré-

ditaires dans les ſucceſſions de ſes ancêtres, qui avoient laiſſé de grands biens dans le Nord, lui furent diſputés par un oncle qui avoit hérité du titre, & même que Jacques premier avoit rendu contre ſes prétentions un Jugement auquel, toutefois, elle refuſa de ſe ſoumettre. Mais cet Oncle mourant bientôt après, ainſi que le ſeul fils qu'il eût, les biens patrimoniaux des Clifford, quoique conſidérablement diminués par la généroſité de ſon père, lui dévolurent ſans la moindre conteſtation. Elle avoit d'ailleurs de grands douaires. Celui que lui avoit aſſuré ſon premier mari étoit un objet de trois ou quatre mille livres ſterling, & elle en eut un autre du dernier, qui étoit à peu-près auſſi conſidérable.

Auſſi-tôt après le décès du Comte de Pembroke, elle jetta les fondemens du plan de vie qu'elle vouloit ſe faire pour le reſte de ſes jours. Elle prit la réſolution de ſe retirer dans le Nord, & de dépenſer ſon revenu dans ſes terres.

Dans les tems reculés, les Comtes de

Cumberland poſſédoient cinq beaux Châteaux dans les trois Comtés d'Yorkshire, de Weſtmoreland & de Cumberland. Ils conſiſtoient en ceux de Skipton, Pendragon, Appelby, Brougham & Brugh. Ils avoient auſſi la tour de Bardon, autre maiſon fortifiée, où ils faiſoient quelquefois leur réſidence. Mais, tous ces Châteaux avoient ſouffert dans les guerres civiles qui venoient d'agiter la Nation, & étoient tous plus ou moins endommagés.

La Comteſſe de Pembroke ſe réſolut donc, à ſon arrivée dans le Nord, de les réparer & de les meubler tous à neuf. Elle entreprit ce grand ouvrage & l'amena à fin dans le cours des années 1657 & 1658; & fit graver au-deſſus de la grande porte d'entrée de chacun de ces Châteaux, l'inſcription ſuivante.

THIS CASTLE WAS REPAIRED BY THE LADY ANN CLIFFORD, COUNTESS DOWAGER OF PEMBROKE, &c. IN THE YEAR 1657. AFTER THE MAIN PART

OF IT HAD LAIN RUINOUS EVER SINCE 1648. WHEN IT WAS DEMOLISHED ALMOST TO THE GROUND BY THE PARLIAMENT THEN SITTING AT WESTMINSTER, BECAUSE IT HAD BEEN A GARRISON IN THE CIVIL WARS. IS. LVIII. 12. LAUS DEO.

En voici la traduction :

Ce Château fut réparé par Lady Anne Clifford, Comtesse Douairière de Pembroke, &c. en l'année 1657, après que la plus grande partie en avoit été en ruine depuis 1648, qu'il fut démoli presque jusqu'en ses fondemens; par ordre du Parlement, alors siégeant à Westminster, pour avoir servi de garnison dans les guerres civiles.

Olivier Cromwell étoit alors à la tête des affaires. Elle avoit en horreur sa scélératesse & son hypocrisie; & comme elle étoit trop courageuse pour déguiser jamais

ſes ſentimens, il eſt probable que le Protecteur n'ignoroit pas le peu de cas qu'elle faiſoit de lui. Les amis de la Comteſſe, qui connoiſſoient l'eſprit de vengeance d'Olivier, lui conſeilloient de borner ſa dépenſe en bâtimens, perſuadés qu'elle n'auroit pas plutôt réparé ſes Châteaux, qu'il les feroit détruire de nouveau. Elle répondit à ces repréſentations : « Laiſſez-le faire ce qu'il voudra ; mais il verra que je les rebâtirai, tant qu'il ne m'aura pas dépouillée de mon dernier chelin ».

Elle fit éclater dans une autre occaſion ſon grand courage, & ſon mépris pour le Protecteur (1). Son oncle lui avoit laiſſé des biens ſi embrouillés que, pour ſoutenir ſes droits, elle ſe voyoit obligée d'avoir

(1) Nous ne prétendons pas entreprendre ici l'apologie de Cromwell ; mais s'il méritoit l'indignation comme tyran, ſes grandes qualités politiques & guerrières le garantiſſoient au moins du mépris. A la vérité, ces qualités ne ſont pas de celles dont une femme puiſſe juger, ou qu'elle ait la force d'admirer.

(*Note du Traducteur.*)

un procès long & diſpendieux. Ses adverſaires ayant intrigué auprès de Cromwell, pour légitimer ſes prétentions, il offrit ſa médiation. La Comteſſe répondit avec fierté, qu'elle ne l'accepteroit jamais, tant que l'Angleterre auroit des loix. « Quoi ! dit-elle à ce ſujet, s'imagine-t-il qu'après avoir refuſé de céder à Jacques, je me ſoumettrai à lui » ?

Mais, malgré ſes ſentimens aſſez connus à cet égard, ſes biens n'eurent rien à ſouffrir de la tyrannie. Quelques-uns attribuèrent la douceur de Cromwel à ſon reſpect pour les vertus de cette Dame, opinion très-peu probable. D'autres ont cru, avec plus de fondement, qu'elle en étoit redevable à ſes nombreux amis, que le tyran croyoit devoir ménager.

Son inimitié pour cet homme célèbre, n'étoit pas l'effet de l'eſprit de parti. C'étoit en elle une affaire de ſentiment. Elle montra dans la ſuite le même éloignement pour Charles II, lorſqu'elle connut l'eſprit de ſon Gouvernement. Preſſée par ſes

amis, peu après la reſtauration, de paroître à la Cour : « Je n'y mettrai pas le pied, leur dit-elle, à moins qu'on ne veuille me permettre de porter des œillères, comme on en met aux chevaux de carroſſe ».

Outre ſes Châteaux, elle trouva auſſi en ruine preſque toutes les Egliſes des Villages de ſes domaines. Le clocher de l'une étoit tombé ; une autre avoit été changée en magaſin pour le fourrage, une troiſième en hôpital militaire. Il y en avoit ſept dans cet état de délabrement. Elles les reconſtruiſit ou les répara toutes, & y fit mettre des bancs propres ; enfin, elle voulut que les payſans de ſes terres euſſent tous des Egliſes à leur voiſinage.

En bâtimens & réparations, à ſon arrivée dans le Nord, elle ne dépenſa pas moins de quarante mille livres ſterlings.

Elle réſidoit tour-à-tour dans chacun de ſes Châteaux pendant une partie de l'année, ayant ainſi l'œil ſur toute l'étendue de ſes vaſtes domaines, & rendant heureux

le pays qu'honoroit ſa préſence. Par-tout, elle ſe montroit la mère & la conſolatrice du pauvre & de l'indigent. Son cœur bienfaiſant étoit ouvert à tous ainſi que ſa bourſe, & jamais le récit de l'infortune ne manquoit d'attirer ſes généreux ſecours ſur ceux qui en étoient les victimes.

Cette femme vertueuſe ne ſe contentoit pas d'actes *paſſagers* de charité. Elle la rendoit *permanente*, & l'éterniſoit, en quelque ſorte, par des fondations pieuſes. Les plus conſidérables de ſes œuvres ſont deux hôpitaux qu'elle fonda & dota convenablement.

On voit encore à côté du chemin, entre Penrith & Appelby, un petit monument agréable de ce genre, quoique, à la vérité, conſacré plus à la piété filiale qu'à la charité. C'eſt en cet endroit que, dans ſa première jeuneſſe, elle s'étoit arrachée des bras d'une mère tendre & chérie, qu'elle n'eût pas le bonheur de revoir. Elle ne ſe rappela depuis qu'avec les plus douces émotions, cette attendriſſante ſéparation;

& pour en perpétuer le ſouvenir, lorſqu'elle vint ſe fixer dans le Weſtmoreland, elle fit ériger une colonne ſur le lieu, avec une grande pierre qui couvre un côté de la baſe. Ce monument, connu juſqu'à ce jour ſous le nom de *pilier de la Comteſſe*, eſt orné de ſes armes. Au haut eſt un cadran ſolaire qui a ſon utilité pour les Voyageurs, & la table de pierre au bas porte cette inſcription.

THIS PILLAR WAS CRECTED IN THE YEAR 1656. BY ANN COUNTESS DOWAGER OF PEMBROKE, &c. FOR A MEMORIAL OF HER LAST PARTING, IN THIS PLACE, WITH HER GOOD AND PIOUS MOTHER, MARGARET, COUNTESS DOWAGER OF CUMBERLAND, ON THE 2 OF APRIL 1616: IN MEMORY WHEREOF SHE HATH LEFT AN ANNUITY OF $4^{L.}$ TO BE DISTRIBUTED TO THE POOR OF THE PARISH OF BROUGHAM, EVERY 2 DAY OF

APRIL FOR EVER, UPON THE STONE-TABLE PLACED HARD BY. LAUS DEO!

En voici la Traduction, en faveur des Lecteurs qui ignorent l'Anglois.

Cette colonne a été élevée en l'année 1656, par Anne, Comteſſe Douairière de Pembroke, &c. en mémoire du dernier adieu qu'elle dit en cet endroit à ſa bonne & pieuſe mère Marguerite, Comteſſe Douairière de Cumberland, le 2 d'Avril 1616. Pour atteſter cet évènement, elle a fondé une donation de 4 livres ſterlings, qui ſeront diſtribuées le 2 d'Avril de chaque année, à perpétuité, aux pauvres de la Paroiſſe de Brougham, ſur la table de pierre à côté de ce pilier. Gloire à Dieu!

Juſqu'à ſon domeſtique, tout chez elle annonçoit ſa charité. Ses gens étoient généralement choiſis parmi les enfans de ſes vaſſaux; & quand ils ſe comportoient bien, ils pouvoient être ſûrs qu'elle ſe chargeroit de leur établiſſement. Si quelqu'une de

ſes femmes ou de ſes ſervantes jugeoit à propos de ſe marier, elle leur donnoit de petites dots pour débuter dans le monde, lorſqu'elle approuvoit le parti.

Le grand nombre de Miniſtres de l'Egliſe réduits à la misère par la perte de leurs bénéfices ſous le Protectorat, & les autres calamités de ces tems, lui fournirent encore de fréquentes occaſions d'exercer ſa généroſité ſans bornes. Entr'autres Prélats infortunés, ſes bienfaits diſtinguèrent particulièrement King, qui, après la reſtauration, devint Evêque de Chicheſter, & Duppa & Morley, tous deux promus, dans la ſuite, au ſiége de Wincheſter. Elle alloua à chacun d'eux un revenu annuel de 40 livres ſterlings; & lorſque du pays étranger où ils s'étoient retirés, ils l'informèrent que le fonds de cette rente leur ſeroit plus agréable dans leurs beſoins actuels, elle fit paſſer ſur le continent des remiſes juſqu'à concurrence de mille livres ſterlings, à partager entr'eux.

C'étoit une Dame d'une prudence ad-

mirable dans l'économie de ſes affaires. L'Evêque Rainbow a défini, en deux mots, ſon caractère ſur cet article. Elle excelloit, dit-il, à *prévoir* ſes dépenſes, & à y *pourvoir*.

Elle comptoit, après Dieu, ſur deux ſources abondantes de ſes charités innombrables, ſon exactitude à régler ſes revenus & ſon talent à en ſoigner l'emploi & le ſurveiller.

Quant au premier point, en quelque lieu qu'elle fixât ſon ſéjour, elle y tenoit un regiſtre où étoient portées, avec une régularité de Commerçant, toutes ſes recettes & dépenſes. Elle ſeule avoit le ſoin de celui de ſes charités particulières. Tout y étoit couché ſi ponctuellement, qu'en le comparant avec l'état de ſes comptes publics, la balance de ſa ſituation étoit toute faite, & ſe voyoit au premier coup d'œil.

Son économie égaloit ſa ponctualité. Rien n'étoit dépenſé pour la vanité, rien de prodigué à des bagatelles. Tous les débourſés de ſa maiſon portoient ſur des objets

objets néceſſaires, & l'ordre qui préſidoit à tout, faiſoit conſtamment du cours d'une année, la règle & la meſure de l'année qui la ſuivoit.

L'ardeur qu'elle mettoit à défendre ſes juſtes droits, devroit peut-être trouver place au nombre de ſes plans économiques. Elle ſembloit craindre d'exercer cette diſpoſition; mais lorſqu'elle y étoit contrainte, elle ſuivoit la conteſtation juſqu'au bout, avec toute la trempe vigoureuſe de ſon caractère. Cela lui épargna, ſans doute, beaucoup de débats judiciaires, qui lui auroient donné un tourment ſans relâche au milieu de domaines auſſi multipliés, & dans ces tems douteux, où la juſtice d'une cauſe ne rendoit pas le ſuccès plus certain, grace au relâchement des Loix. J'ai parlé de ſon courage dans une affaire litigieuſe, où ſa fortune pouvoit ſe trouver conſidérablement compromiſe. Le trait ſuivant ſervira d'un exemple de ſa conduite dans les occaſions moins importantes.

C'étoit une clauſe de tous les baux de

ſes fermes & de ſes terres, que le Fermier ou Tenancier étoit, outre le prix principal, obligé de payer, chaque année, ce qu'on appelle le *droit de* CHAPON. Ce droit avoit toujours été reſpecté, & je crois même qu'il eſt encore ſtipulé aujourd'hui dans pluſieurs des grandes Seigneuries du Nord de cette Iſle, où on le regarde comme un profit de l'Intendant du Seigneur.

Il arriva qu'un riche fabricant de draps d'Halifax, nommé Murgatroyd, ayant affermé de la Comteſſe un petit tenement dépendant de ſa terre de Skipton, refuſa obſtinément le paiement du *chapon*, lequel devoit ſe faire en nature. Sur ſon refus, un procès commença. Cet homme étoit opiniâtre, & ſa partie adverſe réſolue à ſoutenir ſon droit. La cauſe fut pouſſée avec chaleur juſqu'à Sentence définitive. La Dame, comme on peut croire, en ſortit victorieuſe; mais elle y dépenſa 200 livres ſterlings, que ſon adverſaire devoit payer, puiſqu'il avoit été condamné aux dépens. Après le jugement, elle invita M. Murga-

troyd à dîner, & tirant à elle le plat où étoit le *chapon*, qu'on avoit mis ſur table pour premier mets : « Allons, dit cette femme admirable, M. Murgatroyd, ſoyons bons amis à l'avenir : puiſque vous faites les frais du chapon à ma table, je veux partager avec vous ceux qu'il vous a coûté ».

Elle avoit l'eſprit orné & cultivé en pluſieurs genres dérudition. Le Docteur Donn diſoit de cette Dame, dans ſon ſtyle enjoué d'expreſſion : « elle ſait parler de tout avec eſprit, depuis la prédeſtination juſqu'à la ſoie écrue ». Mais l'hiſtoire paroît avoir été ſa lecture de préférence, & le deſir d'y lire les actions de ſes ancêtres fut probablement ſon premier motif de ſe livrer à cette étude. En effet, ils figurent dans celle d'Angleterre depuis la conquête, & y jouent, à quelques égards, les premiers rôles ; car il s'eſt paſſé peu de grands évènemens dans ces tems éloignés où les Veteripont & les Clifford, qu'elle avoit pour ayeux, tous hommes coura-

geux & entreprenans, ne fuſſent pas ſérieuſement engagés.

Elle ſemble avoir eu intention de raſſembler des matériaux pour une hiſtoire de ces deux puiſſantes familles du Nord de notre Iſle. Elle a employé à grands frais des Savans à recueillir des faits & des anecdotes à ce ſujet dans les minutes de la tour de Londres, les regiſtres qu'on y garde, & autres archives publiques. Elle remplit trois gros volumes des copies de toutes les pièces qu'elle put découvrir, & qu'elle y fit écrire d'une main belle & très-liſible. Cet ouvrage, plein d'anecdotes curieuſes ſur pluſieurs perſonnages illuſtres, dans des occaſions intéreſſantes, s'eſt conſervé juſqu'à nous, & exiſte dans les annales de la famille, au Château d'Appelby.

Tandis qu'elle ſe montroit ſi ſoigneuſe de l'honneur de ſes ancêtres, elle avoit établi contre elle-même une eſpèce de tribunal hiſtorique très-ſévère; car je ne vois pas quel autre nom conviendroit mieux à ſon journal perſonnel. Dans un grand *in-folio*

qui faiſoit partie de ſon équipage & la ſuivoit toujours d'un Château dans l'autre, elle avoit ſoin de faire inſcrire exactement ſous ſes yeux, jour par jour, tout ce qui lui arrivoit. Je n'ai pu apprendre en quoi conſiſtoient les particularités qui y entroient; mais ſi ce journal étoit tenu, comme on peut le ſuppoſer, par un Secrétaire de confiance, il renfermoit ſans doute des choſes d'une nature ſingulière. Quelle collection piquante d'anecdotes précieuſes doit offrir le recueil des évènemens d'une telle vie! Quelle ſatyre il nous préſenteroit de la vanité, de la diſſipation, des frivoles ou dangereuſes occupations de la plûpart des Grands du ſiècle! On m'aſſure que ce morceau précieux à tant de titres, eſt entre les mains du Comte de Thanet 1.

---

(1) J'ai ſu depuis que le feu Comte de Thanet avoit détruit ce Recueil, parce qu'il s'y trouvoit des choſes fortes ou ſévères ſur pluſieurs perſonnes de ce tems-là, & qu'il a voulu ménager leurs deſcendans, que ces vérités auroient pu forcer à rougir de leur origine.

(*Note de l'Auteur.*)

Mais, le côté le plus brillant du caractère de cette illuſtre perſonne, étoit ſa piété & ſon attachement pour la religion de ſes pères. Il eſt hors de doute que les aimables inſtitutrices de ſes premières années, n'ont eu qu'à donner le pli convenable à cette ame douce & ſenſible, naturellement portée à prendre un tour ſérieux; mais peut-être la meilleure école, celle qui ſervit le plus à lui donner une ſi grande juſteſſe d'eſprit & un ſens ſi droit, fut l'école de l'adverſité qui dura pour elle pendant tout le tems de ſa cohabitation avec ſon ſecond mari le Comte de Pembroke. La vie diſſipée & criminelle qu'il menoit, dut la guérir plus que tout le reſte de la vanité des grandeurs humaines, ſi mépriſables lorſqu'on en détourne & pervertit le ſeul véritable uſage, celui de plaire à Dieu, en faiſant du bien aux hommes.

Peu de Théologiens étoient plus verſés qu'elle dans la connoiſſance des ſaintes Ecritures. Elle la citoit à propos dans toutes les occaſions néceſſaires, & ne manquoit

jamais d'en lire quelques paſſages chaque jour ; & quand l'âge eut affoibli ſa vue, elle avoit un Lecteur pour lui rendre ce ſervice.

Le Nouveau-Teſtament étoit ſon étude principale. Après ce divin livre, elle n'aimoit rien plus que les pſeaumes de David. Elle ſe faiſoit lire régulièrement celui du jour.

Elle avoit été élevé dans le ſein de l'Egliſe Anglicane ; & ne pouvant, dans les tems fanatiques de l'uſurpation, aſſiſter au ſervice public, elle ne manqua du moins jamais, même dans les conjonctures les plus fâcheuſes pour la Religion & pour l'Etat, d'entendre & de réciter les prières dans la Chapelle de ſon Château, qu'elle avoit pris ſoin de fournir de toutes les choſes convenables. Elle ſe vit menacée pluſieurs fois de coups d'autorité, & même d'enlévement de ſa perſonne, ſi elle ne renonçoit à ſon culte. Elle montra encore en cela le même courage qu'elle avoit fait éclater ailleurs : elle continua à ſervir Dieu d'après

ſa conſcience, ſans s'embarraſſer de ce que ſes ennemis pourroient tenter contr'elle. Elle n'éprouva cependant jamais leur animoſité juſqu'à la vengeance.

La Comteſſe de Pembroke ſembloit avoir oublié ou perdu toute idée de pompe & de grandeur extérieure. En ce qui ne touchoit qu'elle-même, ſa manière de vivre alloit à une ſimplicité qu'on eût pris preſque pour avarice, ſi ſon cœur eût été moins connu. De tous les objets de ſes largeſſes, elle ne négligeoit qu'elle. Dans ſes repas elle étoit abſtème, & on l entendit quelquefois dire plaiſamment qu'en toute ſa vie elle n'avoit preſque jamais bu de vin ni avalé de médecine. Elle n'avoit jamais été curieuſe de beaux habits ni d'aucune parure; mais dans ſa vieilleſſe, elle y renonça abſolument, ne portant qu'une robe de ſerge noire unie ſans ampleur, qui lui ſervoit pluſieurs années; ce qui occaſionna ſouvent des mépriſes plaiſantes, en la faiſant prendre pour l'une ou l'autre de ſes ſervantes.

Sa maiſon étoit montée relativement à

l'utilité & nullement pour faire un vain étalage de luxe. Outre ſes domeſtiques ordinaires, elle avoit en tout tems deux demoiſelles bien élevées qui, dans quelques momens où elle ne vouloit point être ſeule, lui tenoient compagnie, & lui faiſoient tour-à-tour la lecture.

Sa plus grande dépenſe perſonnelle étoit en livres. Sa bibliothèque étoit ornée de tout ce que l'Angleterre avoit produit de bons Ecrivains. Elle ne pouvoit lire ceux des autres pays que dans des traductions, ne connoiſſant d'autre langue que la ſienne.

Telle fut la vie de cette excellente femme, également propre à bien remplir les devoirs de toutes les conditions où Dieu étoit le maître de la placer. Son rang ne lui procura point plus de douceurs qu'une fortune beaucoup plus bornée n'en eût fourni à d'autres perſonnes de ſon sèxe & de ſa naiſſance. Elle n'étoit au-deſſus des autres que par le deſir de faire du bien, & dont heureuſement le Ciel lui avoit accordé le pouvoir avec la volonté.

Elle ſurvécut vingt-ſix ans à ſon dernier mari le Comte de Pembroke. La Providence daigna, par une faveur particulière pour la contrée, prolonger ſa belle & vertueuſe carrière juſqu'à l'âge le plus avancé, c'eſt-à-dire, à plus de quatre-vingts ans. Le 23 de Mars 1675, eſt le jour qui priva la terre de cette femme qui l'honoroit; & ce jour fut compté long-tems comme un des plus déſaſtreux pour cette partie du Nord de l'Angleterre.

En elle s'éteignit l'ancienne & illuſtre famille des Clifford. Sa fille Marguerite, iſſue de ſon mariage avec le Comte de Dorſet, & ſon unique héritière, ayant épouſé un Comte de Thanet, porta les grands biens des Clifford dans la noble famille des Tufton (1).

---

(1) Le gros de ce petit précis hiſtorique eſt tiré d'une vie manuſcrite de M. Sedgwick, qui a été Secrétaire de la Comteſſe. Dans cet Ouvrage; écrit par M. Sedgwick lui-même, il introduit de tems en tems quelques anecdotes relatives à cette Dame, qu'il devoit bien connoître; ce

CHAPITRE XXIV.

LORSQU'ON quitte Appelby-Caſtle, on approche bientôt des montagnes de la frontière; mais on s'en rapproche par un progrès régulier & conforme à l'ordre ordinaire de la Nature. Le ſol commence par s'élever; enſuite le pays devient montueux, & le labourage ne montre plus que de foibles parties en culture, qui diminuent de grandeur par gradation, juſqu'à ce que les marques de la cultivation diſparoiſſent entièrement.

Un peu au Nord de Brugh, le terrein ſur la gauche offre un aſpect ſingulier. Une colline ſur laquelle ſe tient une foire annuelle, forme une convexité parfaitement

---

qui nous garantit l'authenticité de ſon récit. C'eſt dommage qu'il ne lui ait pas donné la principale part de ſon travail. Le manuſcrit exiſte aujourd'hui dans le Château d'Appelby.

(*Note de l'Auteur.*)

ſemi-circulaire ; à peine un cime ou un buiſſon rompt-il la régularité de la ligne. Au-delà de cette colline, mais ſans terres intermédiaires, s'élève une chaîne de montagnes éloignées. Elles avoient une teinte d'un pourpre léger, lorſque nous les vîmes, & la colline convexe étoit d'un verd foncé & obſcur. Peut-être il n'exiſta jamais une ſituation ou un arrangement de terrein qui ſoit plus entièrement oppoſé au genre pittoreſque, & néanmoins (tant a de pouvoir la force du contraſte) ſi l'on ſuppoſe ce ſite ſeulement coupé en deux & orné à quelques égards, il ne paroîtra pas déſagréable.

Au pied des montagnes ſont la Ville & le Château de Brugh, dans une ſituation qui n'eſt pas ſans agrément. Le Château qui, comme celui d'Appelby, conſiſte en deux parties, ſemble avoir été une place très-forte. Depuis le tems de ſa noble propriétaire la Comteſſe de Pembroke, il s'eſt hâté vers ſa ruine ; mais même dans l'état où il eſt, nous n'avons pas trouvé que ce fût choſe facile d'eſcalader les ouvrages ex-

térieurs de ſes remparts de terre ; ce qui prouve que la forteresse a dû être autrefois propre à une vigoureuſe défenſe. Quelques parties, & ſpécialement une tour ronde endommagée, ſont d'un effet très-pittoreſque.

Nous n'eûmes pas le plaiſir de voir ce Château ſous un jour auſſi avantageux que celui qui nous favoriſa dans l'examen du Château de Penrith. Nous les vîmes tous deux le ſoir ; mais ici, nous n'eûmes pas le rayon brillant du ſoleil couchant pour *éclairer les ruines ;* & néanmoins l'effet fut majeſtueux. Le Château & le payſage à l'entour étoient dans une ombre profonde, ſous l'influence d'un orage demi-formé, qui ſe diſſipoit, & qui avoit teint dans une obſcurité entière les plus hautes régions du firmament. Le ſoleil étoit inviſible ; mais il avoit enflammé tout l'horiſon occidental d'un rouge foncé. Nous examinâmes le Château du point de l'Orient, & avions par conſéquent la partie rougeâtre de l'hémiſphère pour fond des teintes griſes & des

ombres fortes des tours & des créneaux qui s'interposoient entre nous & l'occident. Ces objets, joints à la solemnité profonde de l'obscurité, faisoient une balance suffisante au rouge éclatant de l'horison qui, sans eux, auroit été trop étincelant. Mais le tout étoit en parfaite harmonie & produisoit un bon effet. A la vérité, le *coloris* de la Nature manque rarement d'harmonie. Si les clairs ont un grand éclat, les ombres sont foncées en proportion. Au contraire, lorsque les clairs se dégradent & s'effacent, les ombres s'effacent & se dégradent avec eux; & comme la lumière est aussi la source de la couleur, le paysage porte toujours une couleur uniforme. Ou le *coloris foible* prévaut, ou une *teinte animée* en soutient une autre. Nous avons démontré que dans une *composition* (1), on peut perfectionner ou corriger la Nature; mais dans la beauté

---

[1] Voyez Chapitre VIII, où est expliquée l'idée de perfectionner la composition de la Nature dans celle de ses productions, que l'Art choisit pour objets de son imitation.

& la proportion de *ſes teintes*, dans l'harmonie de ſon *coloris*, elle eſt un modèle de perfection qui ne s'égare jamais, quoique variant ſans ceſſe (1).

La tour quarrée, qui forme la grande partie du Château, nous préſentoit une idée tout-à-fait horrible, tandis que nous la regardions. La plupart de ces anciennes ſtructures ont ſouffert des délapidations conſidérables à l'*extérieur*. Mais ici, la *ſuperficie* ou la *carcaſſe* étoit entière, & toutes les parties *intérieures* avoient diſparu, le toit, les étages, & juſqu'à la voûte au-deſſus de la priſon ſouterraine. Le tout étoit une ſimple excavation, une anatomie. Je ne me ſouviens pas d'avoir jamais été frappé d'une idée plus affreuſe en ce genre. L'œil confiné au-dedans des murs d'une vaſte tour, découvrant le firmament au-deſſus, teint d'une noirceur extraordinaire,

---

(1) Ce paſſage eſt, peut-être, un peu trop fortement exprimé. Le coloris de la Nature peut quelquefois [quoique très-rarement] manquer d'harmonie.

(*Note de l'Auteur.*)

trouvoit, en ſe reportant en bas, un contraſte hideux, tandis qu'il plongeoit dans l'horreur plus ſombre encore du ſouterrain au-deſſous.

Toute la route qui traverſe par-deſſus les montagnes de Stainmore depuis Brugh-Caſtle juſqu'à Bowes-Caſtle, eſpace d'environ treize milles, eſt la plus déſagréable qu'on puiſſe imaginer. Elle l'étoit doublement pour nous qui avions la mémoire encore fraîche des ſcènes ſublimes que nous avoit fait voir une autre partie de cette chaîne, entre Ambleſide & Keſwick. Dans les montagnes de Stainmore, les ſites bornés n'ont pas aſſez d'étendue pour avoir de la majeſté, & ils ne ſont ni aſſez riches ni aſſez variés pour être revêtus d'une grande beauté. Nous n'y trouvâmes pas ſeulement ce que nous avons nommé ailleurs *une pure ſcène d'un pays de montagnes* (1). Dans une ſcène de ce genre, les parties ſont très-belles, quoiqu'il n'y ait

---

[1] Voyez Chapitre XI.

point

point de *tout* ; mais ici, pittoresquement parlant, il n'y a ni tout ni parties.

Il ne reste plus rien de Bowes-Castle qu'une tour pesante, quarrée, fort gâtée & ruinée, quoique la pierre de la bâtisse paroisse avoir été excellente. Cette forteresse semble avoir été bâtie dans l'origine pour servir de défense du côté Méridional des montagnes, comme Brugh-Castle étoit destiné, sans doute, à parer aux irruptions du côté du Nord.

A en juger par la position de ces Châteaux, il est au moins probable qu'autrefois la route par-dessus les montagnes de Stainmore étoit la seule praticable pour entrer dans le Cumberland, & conséquemment la seule à défendre. Les montagnes de Keswick, jusqu'à ces derniers tems, n'avoient point de chemin, & les montagnes de Shap sont beaucoup plus remplies de défilés & de passages dangereux, que celles de Stainmore, qui sont la partie la plus au niveau & la plus pénétrable de cette vaste chaîne.

En quittant les montagnes, on voit s'ouvrir aux yeux une vue très-riche & très-étendue dans l'Yorkshire. Il y avoit plusieurs jours que nous n'avions joui d'un si beau spectacle. Car quoique, dans le Cumberland, nous eussions eu des perspectives très-longues, elles s'étendoient principalement sur des pays stériles.

A Greta, nous vîmes les traces d'une dévastation terrible, produite par de récens débordemens. Le pont étoit renversé, & plusieurs fragmens considérables de sa structure avoient été emportés par la violence du courant, à quelques centaines de verges delà. Ces matériaux, se joignant à de grosses pierres arrachées des rochers voisins, avoient bouché le lit de la rivière. Rien ne pouvoit offrir une image plus forte de ruines. Un pont brisé imprime toujours une idée très-vive de la désolation dont il est un emblême le plus expressif, présentant la communication entre les hommes comme interrompue & anéantie.

Ici, le Chevalier Thomas Robinson a

une maiſon (1) ſituée dans un parc agréable, dont un des côtés a la rivière pour limites.

La route, en ſortant du pont de Greta, vous conduit à travers un pays fertile, mais ouvert & déſagréable, à moins que d'être vu dans un lointain.

Le milieu de Gatherly-Moor (Landes de Gatherly), commande une vue très-étendue dans toutes les directions. Les collines de Hambledon bornent la perſpective en front. A la droite, le payſage ſe prolonge vers Richmond, dans une grande profondeur. Un lointain encore plus éloigné s'ouvre à la gauche dans l'Evêché de Durham, & derrière s'élèvent les montagnes du Weſtmoreland, formant le fond de tableau de toutes les ſcènes ſauvages & déſertes que nous avions laiſſé en arrière.

Peu de ſites peuvent offrir à un Peintre l'avantage de voir tout-à-la-fois autant de

(1) Elle appartient aujourd'hui à M. Morritz.

différens *modes de diſtance*, & lui donner une ſituation où il puiſſe mieux comparer d'un coup-d'œil leurs beautés & leurs défauts...

Un déſert âpre & ſans bois, jeté dans un lointain, n'a ni richeſſe ni variété. C'eſt un grand eſpace uniforme, obſcur & affreux, à moins qu'il ne ſoit enrichi d'heureux accidens de lumière, ou qu'il ne conſiſte en terres montueuſes, coupées en parties d'une certaine grandeur.

Des eſpaces couverts de bois, entremêlés dans ce déſert, ajoutent au lointain une variété agréable, ces parties étant plus propres qu'aucune autre à recevoir les effets les plus doux de la lumière.

Mais le pays cultivé fournit la diſtance qui plaît le mieux à l'œil (1). Les prairies, les champs de blé, les haies alignées, les flèches des clochers, les Villes & les Villages, quoique perdus comme *objets détachés*, ſe fondent tous enſemble dans la *maſſe la plus riche de ſurface variée*, ſur la-

(1) Voyez Chapitre premier.

quelle la vue erre avec délices, & en suivant les rayons inconſtans du ſoleil, ſaiſit mille objets douteux à meſure qu'ils ſe préſentent, & en crée un nombre au moins égal, qui n'a point d'exiſtence réelle. Mais un tel pays ne peut ſouffrir d'être vu de plus près, ſur-tout s'il eſt fort chargé de bâtimens; ce qui eſt le cas de la plupart des lointains les plus beaux aux environs de Londres. Les *parties* alors prennent trop d'importance, & le *tout* devient une ſcène de confuſion.

Lorſque, par la mort d'Eliſabeth, Jacques fut appelé au trône d'Angleterre, il prit cette route pour venir d'Ecoſſe, & on dit que s'étant arrêté ſur Gatherly-Moor pour regarder le pays autour de lui, il en fut enchanté. On montre encore la place d'où il jouit de ce point de vue : c'étoit le ſommet d'un poſte des Romains. Il n'y a pas d'apparence que ce Prince eût alors dans la tête des idées de beauté pittoreſque. Il eſt plus probable qu'il commençoit à meſurer de cet endroit la longueur de ſes

nouveaux domaines, ſes yeux ardens contemplant enfin la belle étendue de la terre promiſe.

De Gatherly-Moor, nous entrâmes dans Leeming-Lane, fâchés de laiſſer à droite & à gauche un ſi beau pays que nous n'avions pas vu. A quelques milles de diſtance delà, la rivière Tees coulant à travers un lit creuſé dans les roches, forme une des ſcènes les plus romantiques de l'Angleterre, & ſe vante de ſon pont d'une ſeule arche à Winſton-Bridge, le plus magnifique peut-être qui traverſe aucune des rivières de cette Iſle. A quelques milles, dans une autre direction, ſont les terres ſuperbes & variées des environs de Richmond, qui, entr'autres ſcènes majeſtueuſes, ſont ornées des ruines très-nobles d'un Château, au ſommet d'un rocher élevé, qui pend au-deſſus de la rivière Swale. Nous fûmes obligés de laiſſer derrière nous tout ce beau pays, pour entrer dans Leeming-Lane, paſſage qui s'étend à près de trente milles en ligne droite,

enfermé entre des haies, & qui fait partie d'une grande chaussée construite par les Romains. Néanmoins, le tout est si bien planté d'arbres, que nous le trouvâmes moins ennuyeux que nous ne nous y étions attendus. Le moindre tournant, lorsqu'il s'offroit dans une partie où le bois pendoit au-dessus du passage, sans être trop touffu, & sur-tout lorsqu'il y avoit quelque variété dans le terrein, suffisoit pour rompre les lignes, & effaçoit considérablement la régularité désagréable de la route.

Nous quittâmes toutefois brusquement ce sentier, & nous rendîmes à Norton-Conyers, près de Rippon, Château appartenant au Chevalier Bellingham-Graham, d'où nous nous proposâmes de visiter les scènes de Studley & de Hackfall, qui sont dans le voisinage de cette terre.



CHAPITRE XXV.

LA partie la plus embellie des jardins de Studley, & ce qu'on fait principalement voir aux étrangers, est un vallon presque circulaire, entouré de terres élevées & boiseuses qui y talutent doucement, en différentes directions. La circonférence des plus hautes de ces terres embrasse un espace d'environ cent cinquante acres, & l'aire au bas en forme huit. Des hauteurs, on découvre plusieurs échappées de vue dans le pays : les plus basses terres ont, par conséquent, des lointains plus bornés ; mais elles fournissent, néanmoins, plusieurs scènes ornées de bois & très-agréables. Un ruisseau considérable court à travers le vallon, & sur les bords de ce ruisseau, dans un autre vallon contigu au premier, sont les ruines de l'Abbaye de Fontaine, les plus nobles & les plus magnifiques peut-être qui soient dans tout le

Royaume, ſi on en excepte celles de Glaſtonbury.

L'idée que des vallons de cette nature font naître naturellement, eſt celle de la retraite. Ils ſont faits pour être le ſéjour de la ſolitude gaie. Chaque objet la reſpire & tend à calmer l'ame & à la flatter agréablement, mais non à la ravir & la tranſporter, comme les grandes ſcènes de la Nature.

On a vu quelquefois, à la vérité, des reclus être plus enchantés du ſpectacle de ces dernières, & deſirer de fixer leur ſéjour dans un ſite où leurs yeux puiſſent avoir continuellement ouverte devant eux une ſource d'idées ſublimes; mais, en général, nous voyons par toute l'hiſtoire des Pères du déſert & toutes les relations de la vie érémitique & ſolitaire, que ces hommes pieux qui ſe vouoient à la retraite ont préféré de ſe ſéqueſtrer dans quelque ſcène tranquille. Or, celle-ci ſemble avoir été deſtinée par la Nature à former une de ces douces & paiſibles demeures où le Sage

vient chercher, comme a dit le Poëte :

« L'oubli des maux & des biens imparfaits ».

Colardeau, Ep. d'Héloïse.

La ſolitude étant donc l'idée principale qu'inſpire ce lieu, tous les acceſſoires doivent tendre à l'imprimer plus profondément dans l'eſprit. Les ruines de l'Abbaye de Fontaine, qui eſt le grand objet, produiſent, certainement, cet effet. La rivière & les ſentiers doivent y ſerpenter à travers les plaines & les bois, avec fort peu de décorations. Il faut n'y introduire d'habitations qu'avec la plus grande épargne poſſible, & que celles qui y ſont déjà annoncent la plus grande ſimplicité; enfin qu'elles paroiſſent les retraites ſimples de la ſolitude. La ſcène n'en veut pas davantage, & le voiſinage d'une ruine auſſi magnifique, rendroit tout autre ornement d'Architecture ou meſquin ou choquant pour l'œil du ſpectateur.

Au lieu de ces idées que les Vallons de Studley ſuggèrent naturellement, le tout

montre une vaîne oſtentation de dépenſe, une vraie maiſon de campagne de *Financier au goût épais* (1), un ſéjour décoré avec une dépravation d'idées pittoreſques qui n'a rien d'égal, ſi ce n'eſt la mauſſaderie puérile de l'exécution. Non-ſeulement le trait caractériſtique du lieu eſt perdu & oublié; mais tous les grands coups de maître du pinceau de la Nature, dans toutes les formes, ſont effacés. Chaque partie eſt touchée & retouchée avec ce *léché* inſipide & plat d'un maître Hollandois.

Labor improbus omnia vincit.

« *Par un travail méchant l'Art gâte la Nature* ».

Quelle ſcène délicieuſe auroit été Studley entre les mains d'un homme de goût! & pour en faire un miracle de la Nature, il

---

(1) L'Anglois dit : *Timon's Villa*, Maiſon de Plaiſance de *Timon le Miſantrope*. Cet homme farouche pouvoit avoir du goût, malgré ſa haine pour les hommes. J'oſe donc croire mon expreſſion plus vive & plus nette, pour la langue Françoiſe.

(*Note du Traducteur.*)

n'en auroit pas coûté la dixième partie de la ſomme gauchement prodiguée à la déformer, à l'abîmer. La Nature lui avoit tout donné.

Fresh shadows fit to shroud from ſunny ray;
Fair lawns to take the ſun in ſeaſon due;
Sweet ſprings, in which a thous and nymphs did play;
Soft, tumbling brooks, that gentle ſlumber drew;
High reared mounts, the lands about to view;
Low-Winding dales, diſloigned from common gaze;
Delightful bowers to ſolace lovers true.

Ombres fraîches bravant les ardeurs du ſoleil,
Prairies où rit l'aurore à ſon brillant réveil,
Ruiſſeaux où prend le bain des bois la Nymphe aimable,
Caſcades invitant au ſommeil agréable,
Montagnes d'où la vue a les plus beaux lointains,
Vallons bas, tortueux, loin de l'œil des humains,
Berceaux charmans & doux, propres à la tendreſſe,
Où l'Amant vient rêver & chérir ſon ivreſſe.

Telles auroient pu être les ſcènes de Studley; mais tout ce qui porte l'empreinte de l'imagination capricieuſe de l'homme eſt ſi fort à contre-ſens, que nous voyons quelquefois le pinceau de Rubens dégradé à repréſenter une veillée de campagne, &

celui de Teſniers dèshonorer le tableau des noces d'un Empereur.

A tout prendre, il ſeroit difficile de dire ſi la Nature a fait plus pour embellir Studley, ou l'art pour le gâter. Beaucoup de parties ſont à la vérité au-deſſous de toute critique; mais celles même où le vraï goût a été conſulté davantage, ont été pour la plûpart appliquées avec un choix malheureux. A l'égard des échappées de vue, par exemple, peu dans le nombre des ouvertures pratiquées ici pour les ménager, ſont ſimples & naturelles. L'artifice eſt trop groſſier pour s'y laiſſer prendre; on voit dans toutes, les coups des forces qui ont fait la tonte des arbres, & les traces de la hache qui les a élaguées. Or, en ces ſortes d'objets, & en beaucoup d'autres, tout dépend de l'air naturel dont ils ſont amenés. Si vous débutez maladroitement dans le récit d'une circonſtance intéreſſante, vous glacez l'attention ſur la ſuite de l'hiſtoire. Il en eſt de même des points de vue. L'œil qui erre & ſe promène au loin pour cher-

cher des objets qui le flattent, ne veut point qu'on le prévienne. Tout ce qu'on a imaginé pour obſtruer ſon chemin & l'entraver, lui eſt déſagréable; & s'il s'apperçoit de quelque choſe qui ſente le *travail* & *l'art*, il le rejette avec dédain, & *l'effet eſt perdu* (1).

Le vallon où eſt aſſiſe l'Abbaye de Fontaine n'eſt pas de plus grande étendue que celui que nous venons de décrire. Mais, il a cette différence avec lui, qu'au lieu de la forme circulaire, il s'alonge en ſerpentant, dans des proportions beaucoup plus belles. Ses côtés ſont composés de collines boiſeuſes, qui deſcendant en pentes variées, vont s'unir aux arbres qui ornent le bord de la rivière à leurs pieds.

A une extrémité de ce vallon ſont les

---

(1) L'œil eſt *naturellement* ami de la *Nature*; & l'Art qui veut en trop faire ou qui fait mal, pourroit ſe comparer, peut-être, à ces gens qui font trop d'apprêts & de façons pour traiter un ami, croyant ſur-tout le régaler beaucoup par un méchant plat qu'ils aiment.

(*Note du Traducteur.*)

ruines de l'Abbaye, lefquels s'étendoient autrefois fur un vafte efpace de terrein.

Outre les reftes majeftueux de ruines, on voyoit en différentes parties parmi les arbres & les buiffons, des fragmens détachés qui avoient été jadis des dépendances de cette grande maifon. L'une de ces parties ifolées, qui paroiffoit évidemment avoir fervi de tribunal de Juftice, étoit fur-tout l'objet de l'admiration.

Telle étoit l'idée générale qu'offroient à l'efprit du fpectateur ce magnifique vallon & les ruines qui le décoroient, avant que le tout fût tombé dans les mains du propriétaire actuel. Il foupiroit depuis longtems après le moment où il s'en verroit maître, & pourroit s'y livrer à fes projets de réforme; mais ces beaux lieux faifoient la matière d'un procès. Il fut enfin jugé (époque qui doit être à jamais un fujet de deuil pour tout amateur de la beauté pittorefque), & le tems vint où il fe vit poffeffeur légitime & à prix d'argent, de cette admirable fcène, & fes mains barbarement

actives se signalèrent par la destruction de ce qui eût été respecté, à coup sûr, par des Caffres ou des Hottentots.

Un petit nombre de fragmens épars autour du corps d'une ruine sont *convenables* & *pittoresques*. Ils sont *convenables*, parce qu'ils rendent raison de ce qui en est détruit ou endommagé ; & ils sont *pittoresques*, parce qu'ils unissent la fabrique principale avec le terrein, point dans lequel consiste, en grande mesure, la beauté d'une composition (1). Mais ici, on les a jugés raboteux & déplaisans à la vue, & on les a sacrifiés à la propreté mal entendue. On n'a pas même épargné la *Cour de Justice*, quoique ce dût être probablement un morceau aussi superbe qu'il étoit curieux.

Au lieu de ces parties détachées, qui étoient les embellissemens convenables & pittoresques de la scène, on y a érigé un

(1) Voyez la même idée éclaircie par des exemples dans les montagnes, Chap. XVIII ; dans les bâtimens, Chap. XXIII, au commencement, & ci-après dans le bétail, Chap. XXXI.

temple

temple faſtueux & autres ſupercheries de l'art, qui y paroiſſent abſolument étrangères.

Non-ſeulement on a défiguré la ſcène & arraché avec violence les dehors de la ruine; mais le corps principal même eſt en ce moment ſous la main alarmante & dommageable de la décoration.

Les reſtes de cette grande fabrique ſont extrêmement magnifiques. Il ſubſiſte encore preſque toute la carcaſſe de l'Egliſe de l'Abbaye, qui eſt un morceau admirable d'Architecture Gothique. La tour ſemble avoir échappé entièrement aux ravages du tems. Ses lignes ſe ſont ſeulement adoucies en tombant en pouſſière. Auprès de l'Egliſe eſt un double rang de cloîtres qui ſont ſingulièrement curieux par leurs arcades en pointe, qui font l'office de colonnes & ſupportent la vouſſure. A l'extrémité de ces cloîtres, ſont les appartemens de l'Abbé, qui ont leur ſortie ſur une cour appellée le jardin du moine. Sur l'un des côtés de cette cour, eſt la grande

ſalle d'entrée, bâtie contiguë à la cuiſine, ſelon l'eſprit & les loix de l'hoſpitalité. Il y a en outre pluſieurs autres parties détachées.

Lorſque le propriétaire actuel entra en poſſeſſion, il trouva toute la maſſe des ruines, les Cloîtres, l'Egliſe de l'Abbaye & la grande Salle, obſtrués de gravois. Son premier ouvrage fut donc de nettoyer la place & d'ouvrir les accès. Juſques-là, c'étoit bien, & on pouvoit faire en ce genre *quelque choſe* de bon; car nous voyons quelquefois des monumens de ruines tellement bouchés par les matériaux qui en tombent, qu'on ne peut s'approcher pour les examiner.

A ce travail, ſuccéda le grand ouvrage de la *reſtauration* & de *l'ornement*. Il demandoit une main dirigée par le goût. Parmi les monceaux de ruines, on trouva des fragmens de fenêtres Gothiques, de petites colonnes de marbre, des tuiles de différentes couleurs, & une quantité infinie de diverſes pièces d'ornement. Le poſſeſſeur a ramaſſé

toutes ces choſes avec ſoin dans les gravois, & avec beaucoup d'adreſſe les rétablit dans leurs anciennes places ; mais c'eſt une entre-priſe peu heureuſe, car la friabilité des bords de chaque partie fracturée fait que tout ce qu'on leur reſtitue offre un rapié-cetage baroque & de mauvais goût.

Et pour dire le vrai, l'idée de rendre à une ruine ſa ſplendeur originaire & finie, ne peut être qu'une abſurdité. Combien peu naturel n'eſt-il pas aux yeux de la raiſon, de voir dans un lieu évidemment négligé & abandonné par les hommes, les traces fraîches & récentes de leur induſtrie & de leur inutile travail ! En outre, c'eſt anéan-tir tous les ſentimens qu'une telle ſcène eſt propre à faire naître. Au lieu de cette mé-lancolie douce qu'éprouve l'ame du ſpec-tateur, à la contemplation des ravages du tems, il n'a plus dans l'eſprit qu'un cahos obſcur produit par le mêlange de parties hétérogènes, de même que ſi, au milieu de l'harmonie mâle & pittoreſque d'un grand chœur de muſique, & lorſque des

ſons raviſſans nous enlèvent & nous tranſportent, notre oreille ſe trouvoit détournée tout-à-coup par le ſon fluet d'une gigue ſautillante.

Mais, il ne ſuffit pas de *rètablir* des parties : il faut auſſi ajouter des *ornemens*, & ceux qu'on a introduits ſont tellement incongrus, qu'en nuiſant à la beauté de la *ſcène*, ils déshonorent en même-tems cette ſuperbe *ruine.* Le *jardin* du moine eſt changé en un parterre bien peigné & planté d'arbriſſeaux fleuriſſans. De la grande fenêtre on y découvre une figure ridicule (je ne ſais de qui, d'Anne de Boulen, je crois, à ce que nous dirent les gens de la maiſon) qui eſt placée dans le vallon ; & dans la partie centrale de l'Egliſe de l'Abbaye, eſt élevé un piédeſtal circulaire formé des fragmens du vieux pavé, & ſur lequel on a érigé le noble monument d'une ſtatue payenne mutilée. *Riſum teneatis !*

Il eſt difficile, à la vue d'abſurdités auſſi monſtrueuſes, de ne pas un peu venger le goût & le bon ſens ſi cruellement offenſés.

J'ofe me croire à l'abri du reproche d'avoir paffé les bornes d'une critique honnête. Le poffeffeur a, inconteftablement, felon la loi de ce pays, le droit *acquis* de gâter fes ruines à fon plaifir ; mais s'il ne craint pas qu'on rende plainte contre lui en Juftice pour ce méfait, ne craint-il pas les Arrêts du Dieu du goût, au tribunal duquel je le cite ici, en vertu des provifions qu'il a données à tout homme qui verroit commettre un crime, une déprédation dans fes domaines ? A ce tribunal, je l'en avertis, on ne confidère point une belle ruine comme un article de *propriété exclufive & individuelle*, fur laquelle on puiffe exercer les caprices d'une imagination déréglée. On la regarde là comme un dépôt, comme un bail à terme d'un objet qu'on doit conferver pour l'amufement & l'admiration de la poftérité. Une *ruine* eft prefque une chofe facrée. Enracinée depuis des fiècles dans le fol, elle s'eft affimilée à lui & en eft devenue pour ainfi dire une partie intégrante. Nous la voyons comme étant une produc-

tion de la Nature plus que de l'Art. Celui-ci ne peut s'élever jusqu'à *elle* dans son effort pour l'atteindre. Une fenêtre Gothique, une arcade ébréchée, quelque portion triviale peut être imitée avec succès ; mais les plus grands Artistes modernes ne sont pas capables de produire une ruine qui ait une vraie *magnificence.*

Quel respect ne doivent donc pas imprimer ces restes sacrés & vénérables où une ignorance capricieuse & fantasque étend sans remords une main cruelle & forcenée ? la moindre faute est de conséquence, parce qu'elle est irréparable. Reprenons haleine : Je ne dirai plus qu'un mot. C'est le propre d'un Cannibale d'anéantir ou de défigurer les monumens qui honorent le génie humain : tous nos arts sont trop foibles pour rien ajouter à leur beauté.

Les scènes de Studley, que j'ai décrites ici, sont bornées aux deux vallons contigus. Les changemens faits à ce lieu s'étendent considérablement plus loin ; mais nous n'avions ni le loisir ni le courage d'en exa-

miner davantage : nous en avions vu trop.

Vers la fin du dernier ſiècle, il exiſtoit dans le voiſinage de cette Abbaye, une antiquité vivante encore plus curieuſe que l'Abbaye même : c'eſt ce reſpectable exemple de longévité, le célèbre Henri Jenkins. De tous les évènemens qui, pendant une carrière étonnante de cent ſoixante-neuf ans, s'étoient fixés dans la mémoire de cet homme ſingulier, il ne parloit de rien avec tant d'émotion que de l'ancien état de l'Abbaye de Fontaine. Si on le mettoit ſur ce ſujet, on étoit sûr d'avance qu'il s'écrieroit : « Ah ! quelle brave maiſon c'étoit autrefois » ! Il parloit avec un intérêt ſi vif & ſi tendre des gémiſſemens de tout le pays à l'époque de la diſſolution du Monaſtère (1) ! « Il y a environ cent trente ans, diſoit-il, lorſque j'étois ſommelier de Milord Conyers & que le vieux Marmaduke Bradley,

(1) L'Auteur a tiré ces détails, du moins quant à la ſubſtance, d'un manuſcrit qui eſt en la poſſeſſion du Chevalier Bellingham Graham, & qu'il lui a communiqué.

à préſent mort & enterré, étoit Seigneur-Abbé, Milord m'envoyoit ſouvent demander des nouvelles de la ſanté du Seigneur-Abbé; & le Seigneur Abbé me faiſoit toujours appeller à ſa chambre, & ordonnoit qu'on m'apportât du *roſtbif* (1), & de la boiſſon, qu'on apportoit toujours, je m'en ſouviens bien, dans une grande *cruche noire* ». Par le récit du bon vieillard, nous pouvons comprendre à quoi il étoit redevable de ce long ſouvenir de l'Abbaye de Fontaine. La *cruche noire*, je n'en doute pas, faiſoit une plus vive impreſſion ſur lui que toute la ſplendeur de la maiſon, ou que toutes les vertus du Seigneur-Abbé.

(1) Le Manuſcrit que j'ai cité tout-à-l'heure dit : *un quart de verge de roaſt-beef*. J'ai oui dire que dans les Monaſtères on avoit coutume de meſurer la portion de viande des Moines; mais j'ignore la manière.

(*Note de l'Auteur.*)



CHAPITRE XXVI.

DE Studley, nous allâmes viſiter les ſcènes de Hackfall. Elles appartiennent au même propriétaire, & ſont ornées avec le même degré de goût.

C'eſt une circonſtance très-avantageuſe d'entrer ſur ce grand théâtre par les ſentiers étroits de la route de Rippon, & nous le conſeillons à tous ceux qui iront. On n'a pas la moindre idée d'une ſurpriſe : on ne ſe doute pas ſeulement qu'on ſoit ſur des terres élevées juſqu'à ce que les grandes portes à deux battans du bâtiment à Mowbray-Point venant à s'ouvrir, on eſt frappé de la vue du pays le plus vaſte & le plus magnifique que l'imagination puiſſe ſe former.

L'œil ſe porte d'abord à pluſieurs braſſes de profondeur dans une deſcente hardie & précipitée, tombant dans la rivière Ewer, qui forme une grande courbe ſemi-circulaire en bas, en ſerpentant au pied du précipice ſur le bord duquel le ſpectateur ſe

tient. Les arbres qui couvrent ce précipice ſont ſuſpendus au-deſſus de la partie centrale de la courbe.

Il y a encore d'autres parties où la rivière eſt interceptée par des bois; mais ce qui en reſte découvert, eſt ſuffiſant pour empêcher l'œil de s'égarer, en ſuivant la direction de ſon cours. Aux deux pointes oppoſées de la courbe, deux promontoires s'avancent dans la rivière, leſquels contraſtent l'un avec l'autre. Celui à droite eſt boiſeux, ayant un roc en front, & couronné par un Château. Celui à la gauche s'élève hors de l'eau, offrant une ſurface polie, couverte en quelques endroits de bouquets de gros arbres. La partie qui forme la péninſule, ainſi que les terres qui ſont à quelque diſtance au-delà de l'iſthme, conſiſtent en une étendue de terre entièrement ornée de bois, qui s'avançant hardiment juſqu'au pied du précipice, s'unit avec lui.

Cette ſcène boiſeuſe ſur les bords de la rivière, peut s'appeller la première diſtance. Au-delà eſt un pays riche & vaſte,

briſé en parties aſſez grandes, décoré de tous les objets, & diverſifié de toutes les teintes d'un payſage éloigné, ſe détachant de l'œil une ſcène après l'autre, juſqu'à ce qu'enfin toutes les couleurs vives s'effaçant par degrés, & toute diſtinction des objets étant perdue, le pays ſe fond imperceptiblement dans l'horiſon, excepté dans le point où les collines bleues de Hambledon terminent la perſpective. Dans toute l'étendue de cette grande ſcène, dans cette gradation délicieuſe de lumière & de couleurs, la Nature s'eſt abandonnée à toute la liberté de ſon pinceau, & a travaillé dans ſon *faire* large. Les parties ſont amples, & la compoſition parfaitement correcte. Elle n'y a rien admis de déplaiſant ni de bas. Je me rappelle à peine d'avoir trouvé ailleurs une vue de cette étendue qui fût ſi pleine de beautés, & en même-tems ſi exempte de défauts. Rien n'y choque. Le devant du tableau eſt auſſi agréable que le fond; ce qui ne peut avoir lieu toutes les fois que les terreins en culture approchent

de l'œil ; & il eſt rare de voir un ſi grand eſpace de terre qui en ſoit ſi près, couvert de bois ou autres objets à la ſurface, dont les parties ſoient également nobles & remplies de beautés.

La vallée dont cette vue eſt composée, n'a pas entièrement perdu ſon ancien nom de *Vallée de Mowbray*, qu'elle prit d'un Château qui n'exiſte plus, même dans ſes ruines, mais qu'on croit avoir été autrefois le chef-lieu de ces vaſtes domaines. Cette vallée s'étend depuis York, preſque juſqu'aux confins de Durham : elle eſt ornée par la Swale & l'Ewer, deux rivières conſidérables, & eſt certainement une des plus majeſtueuſes étendues de pays de ce genre qui ſoit en Angleterre.

Hackfall forme un contraſte avec Studley, autant que l'idée de *magnificence* peut contraſter avec celle de *ſolitude*. Cette ſcène demande, par conſéquent, une nature différente d'ornement. Une ſalle de banquet, enrichie de toute l'élégance de l'Architecture, dans le ſtyle peut-être d'un

Temple Grec, pourroit être une décoration convenable à Mowbray-Point; & à Studley, elle feroit fuperflue & abfurde. Les ruines d'un Château, s'il étoit poffible qu'elles fuffent exécutées avec vraifemblance & nobleffe, pourroient auffi orner le promontoire de roche qui eft à la droite, d'une manière heureufe. La ruine actuelle eft tout-à-fait mefquine. Je crois que tout autre bâtiment de pur ornement feroit inutile. Ceux-ci fuffiroient pour décorer chaque partie de la fcène dans les terres élevées & dans celles du fond. Si la dépenfe qu'on facrifie ordinairement dans nos grands jardins pour y conftruire une infinité de *petits* bâtimens, étoit employée à un ou deux *objets capitaux*, l'effet général feroit meilleur. Une profufion de bâtimens eft une des extravagances du faux goût. Un feul objet eft un ornement convenable pour chaque fcène. Plus d'un, du moins fur le devant du tableau, diftrait trop l'œil. A la vérité, des circonftances particulières font quelquefois *fupporter* la

vue d'un plus grand nombre d'objets, comme à Kew, où l'on voit un échantillon des différentes eſpèces de ſtructures de Maiſons Religieuſes, ou bien à Chiſwick, où l'on a cherché à donner une idée des différens modes d'Architecture. Mais dans ces ſortes de ſcènes, ce qui plaît n'eſt pas *l'unité de compoſition*, c'eſt *l'unité de deſſin.* Toutes les fois qu'il eſt queſtion de la première, c'eſt aſſez d'un bel objet.

Après avoir examiné cette échappée très-extraordinaire de payſage de la ſtation de Mowbray-Point, nous deſcendîmes dans le fond, d'où l'on a une grande variété de vues nobles & agréables, nommément une de Mowbray-Point, du poſte de Limus-Hill, & une autre du promontoire avec le Château qui le domine, priſe de la tente : & il faut avouer que la plupart de ces vues ſont ouvertes d'une manière très-naturelle & très-heureuſe. Si on y a eu recours à l'Art, on en a fait du moins uſage avec diſcrétion.

Cependant, au milieu de toute cette profuſion de grands objets & de toute cette grandeur *de deſſin* (car ici la Nature a non-ſeulement raſſemblé ſes matériaux, mais les a mis auſſi en compoſition), l'œil eſt par-tout détourné de ſon attention par quelque objet trivial; une caſcade de mauvaiſe grace, une fontaine, une vue à travers une ouverture coupée dans un bois, ou quelque autre marque ridicule d'un goût abſurde.

C'eſt un grand bonheur, toutefois, que celui qui a entrepris de changer ces ſcènes, ait eu un moindre pouvoir à Hackfall, qu'il n'en avoit eu à Studley. En ce dernier lieu, les vallons & les vues autour de la maiſon étoient toutes à la portée de ſa bêche ou de ſa coignée. Ici, il ne pouvoit que jouir dans ſa penſée, en voyant le lointain, des glorieux ravages que ſon bras auroit à faire, s'il eût pu ſe porter juſqu'aux extrémités de l'horiſon. Quelques-unes des terres les plus prochaines de ce grand ſpectacle (je crois

que c'eſt tout ce qui eſt au-delà de la rivière Ewer) ſont en la poſſeſſion d'une autre perſonne, de ſorte que toute la partie qui forme la péninſule & les terres attenant au-delà, ſont reſtées ſacrées & reſpectées; & ce ſont ces ſcènes qui compoſent la plus forte part du point-de-vue qu'on découvre de Mowbray-Point. En les contemplant, l'œil ne prend pas garde aux puériles changemens qu'un Art mal-entendu a faits au-bas du précipice.

Les bords des rivières ſont ſi variés, que je ne ſache pas avoir jamais connu deux vues de rivières un peu conſidérables qui ſe reſſemblaſſent aucunement dans *le détail*, quoique dans le *jet général* & les *contours* de la ſcène, il fût poſſible qu'elles s'accordaſſent. Ainſi, à Studley & à Corby (1), les matériaux de la ſcène ſont les mêmes. Chacune a ſes rivages boiſeux, ſon canal, & les ruines d'une Abbaye. Dans chacune auſſi, les beautés de la

(1) Voyez ce qui concerne Corby-Caſtle, Chap. XX.

ſcène

ſcène ſont, en grande partie, renfermées dans un vallon concentré, & tous deux impriment une idée de ſolitude. Malgré ces points de reſſemblance, il peut à peine exiſter deux ſcènes plus différentes l'une de l'autre. A Corby, le rivage orné de bois eſt plus noble que celui de Studley : il atteint preſque le ſublime. A Studley, la forme & le contraſte des vallons & la grande variété du terrein ſont plus agréables. Dans la première ſcène, la rivière eſt ſupérieure ; dans la dernière, ce ſont les ruines. Dans l'une, vous errez autour des labyrinthes d'un rivage circulaire & boiſeux ; dans l'autre, la principale partie du paſſage ſe prolonge en ſuivant le bord de la rivière ; la rive ornée de bois qui eſt trop eſcarpée pour permettre un ſentier, ſervant ſeulement d'écran.

Il y a le même accord & les mêmes différences entre la ſcène de Persfield (1)

(1) Cette rivière eſt décrite dans un autre Ouvrage de l'Auteur, intitulé : *Obſervations ſur la rivière Wye*, in-4°.

& celle de Hackfall. Les deux ſituations ſont *nobles* & *impoſantes*. La rivière, dans toutes deux, forme une *courbe en filet d'épervier*. Toutes deux ſont garnies de *rochers* & de *bois*, & l'idée de ſublime domine dans chacune. Malgré tous ces points, en quoi elles ſe reſſemblent, elles ſont abſolument différentes dans leur enſemble. Persfield, quoique le pays ſoit découvert au-devant, doit peu de choſes aux beautés qu'il offre. Ses rives agreſtes & ſerpentantes produiſent une variété infinie de ſcènes de rochers, qui eſt ſuffiſante pour fixer l'attention. Les bords de Hackfall ont moins de magnificence, quoique ſon canal ſoit plus pittoreſque, & que ſes bois aient un plus grand degré de beauté. Mais ce qui diſtingue principalement cette rivière, ce ſont ſes vues dans les terres. Elles ſont au-delà de toute comparaiſon plus nobles & plus enchantereſſes que les vues de celle de Persfield.

De Hackfall, nous retournâmes à notre maiſon hoſpitalière de Norton Conyers,

qui eſt ſituée dans une ſcène de parc agréable, mais dans un terrein trop plat pour être ſuſceptible de beaucoup de variété.

Dans le tems des guerres civiles, le Poſſeſſeur de ce manoir étoit le Chevalier Richard Graham, ſur lequel nous apprîmes là une anecdote qui mérite d'être rapportée, non-ſeulement comme curieuſe en elle-même, mais parce qu'elle répand ſur le caractère de Cromwell une ombre très-forte & néanmoins naturelle.

Lorſque les affaires de Charles premier commençoient à décliner dans les Provinces Méridionales de cette Iſle, la prudence du Marquis de Newcaſtle leur donnoit un tour plus favorable dans celles du Nord. Il faiſoit ſa réſidence à York, où il engagea deux jeunes Gentilshommes du pays pour ſervir ſous ſes ordres, avec brevet de Lieutenans. L'un étoit le Chevalier Richard Graham, dont la Commiſſion, ſignée de la propre main du Marquis, eſt encore en la poſſeſſion de la famille. Com

me Sir Richard étoit un homme actif & très-attaché à la cauſe Royale, il l'épouſa avec cette chaleur d'un cœur perſuadé ; & , par ſes talens militaires, rendit plus de ſervice au Roi, qu'aucun autre, peut-être, du même parti dans ſon canton.

Dans ce jour fatal où la précipitation du Prince Rupert, contre l'avis ſage du Marquis, fit ſortir les troupes du Roi de la Ville d'York, où elles étoient retranchées, pour les mener au combat contre Cromwell, qui commandoit l'armée du Parlement à Marſden-Moor, Sir Richard étoit Général d'une diviſion, & perſonne ne fit plus que lui pour tâcher d'aſſurer le ſuccès d'une bataille où la témérité d'un jeune homme l'avoit engagé, au préjudice irréparable de la cauſe du Roi.

Après la perte de cette journée, ſuivie d'une déroute complette, Sir Richard prit la fuite, le corps couvert de vingt-ſix bleſſures, & ſe retira à Norton Conyers, éloigné d'environ quinze milles du champ de bataille. Il y arriva le ſoir, épuiſé par la

perte de ſon ſang & par la fatigue. On le porta à ſa chambre, où il fut à peine au lit, qu'ayant fait ſes adieux à ſon épouſe en pleurs, il expira.

Cromwell, qui avoit conçu dans ſon ame la haine la plus implacable contre cet infortuné Gentilhomme, ne crut pas ſa victoire aſſez ſûre, s'il ne ſe rendoit maître de ſa perſonne. Il ſe mit donc à la tête d'un régiment de Cavalerie pour le pourſuivre dans ſa retraite.

Lorſque ce terrible Conquérant arriva à Norton, ſon brave ennemi ne venoit que de quitter la vie, & Cromwell trouva la veuve inconſolable penchée ſur le corps déchiré & à peine refroidi de ſon mari, qu'elle arroſoit de ſes larmes.

On croiroit que ce ſpectacle, incapable d'émouvoir ſa pitié, devoit au moins ſuffire à ſa vengeance : on ſe tromperoit. Celle qui dévoroit ſon cœur n'étoit pas encore aſſouvie. Se tournant vers ſes ſoldats, qui l'avoient accompagné dans cette chambre de deuil, il leur donna le ſignal de la dé-

vaſtation, & en un inſtant toute la maiſon fut ravagée : le lit mortuaire même ne fut pas épargné : la dépouille froide & ſanglante ne put lui obtenir le reſpect, & ils détruiſirent tout ce que la rapacité dédaigna d'emporter (1).

Nous vîmes dans ce pays d'autres traces encore exiſtantes de cette bataille de Marſden-Moor. Un Charpentier acheta, il y a environ deux ans, quelques arbres qui avoient cru ſur ce terrein. Mais lorſqu'ils furent ſur le chantier pour être ſciés, on s'apperçut que la ſcie n'y pouvoit mordre. En examinant le bois pour en chercher la

---

(1) C'eſt le ſort de tous les uſurpateurs d'être haïs ; & de la haine à la calomnie, on ſent combien le trajet eſt court. Il ſeroit bien ſingulier qu'un fait de la nature de celui-ci eût reſté ſi long-tems enſeveli, s'il étoit bien avéré. Nous oſons dire qu'il démentiroit plutôt le caractère de Cromwell, qui n'a jamais vengé ſes injures *perſonnelles*, lorſqu'il fut parvenu à l'autorité ſuprême ; cela eſt prouvé.

(*Note du Traducteur.*)

cauſe, on trouva des balles de plomb qui s'étoient logées dans le cœur de pluſieurs arbres, & atteſtoient ainſi la place où l'action avoit été la plus vive.



CHAPITRE XXVII.

Après être fortis de Norton, nous nous proposâmes de prendre notre route à travers l'Yorkshire, pour nous rendre dans le Derbyshire, & passer par les autres Comtés intermédiaires, dans le Sud de l'Angleterre.

La Ville de Rippon offre un aspect plus beau à l'approche, que la plûpart des Villes de Province. L'Eglise est un bâtiment spacieux, & donne de l'importance au lieu.

La route, en quittant Rippon, n'est point désagréable. Elle est généralement à travers un pays couvert de bois, jusqu'à ce qu'on arrive à Knaresborough-Forest, où, en contradiction avec son nom, nous cessâmes de voir des arbres. Comme toutes les autres chasses royales, ce lieu a perdu tous ses honneurs champêtres, & n'est qu'une étendue de pays désert, froid & sans aucun ornement.

Près de l'extrémité de ce qu'on appelle la forêt, est situé Harrogate, dans l'enfoncement d'une colline. C'est un village triste & désagréable. Le pays ne change pas en mieux, jusqu'à ce qu'on ait traversé la rivière Wharf.

Delà, laissant à notre gauche les ruines de Harewood-Castle & le Château du même nom à notre droite, nous montâmes par degrés un terrein élevé, & eûmes une belle perspective qui, lorsque nous la vîmes, étoit éclairée par ces rayons foibles & transitoires, qui sont si magnifiques dans un paysage éloigné, & qui sont si ordinaires, lorsqu'un soleil brillant, un ciel venteux & des nuages flottans dans l'espace, se trouvent réunis pour former les plus beaux accidens de lumière. c'est un plaisir singulier, dans un tel état des choses, de poursuivre les rayons qui fuient à mesure qu'ils s'étendent, s'effacent & disparoissent, pour reparoître encore dans quelque autre partie, ornés des variétés que leur donnent les dif-

férentes ſurfaces ſur leſquelles ils ſe répandent.

Cette apparence eſt décrite admirablement dans un ancien poëme erſe, dont le titre eſt Dargo. Le Poëte y compare, d'une manière vraiment poétique & pittoreſque, les rayons paſſagers de la joie dans nos cœurs, à ces rayons non moins inconſtans de la lumière du ciel.

« Les récits des années écoulées dans la nuit du tems, ſont des rayons lumineux pour l'ame du Barde. Ils y paſſent comme les rayons du ſoleil qui voyagent ſur les landes déſertes de Morven. La joie eſt dans leur courſe, quoiqu'ils marchent entourés de l'obſcurité, joie, hélas ! bien peu durable. Les ombres, les ténèbres les pourſuivent, les atteignent ſur les montagnes, & les traces brillantes du rayon conſolant diſparoiſſent effacées. Ainſi voyage ſur mon ame l'hiſtoire des faits de Dargo. C'eſt un trait de lumière pour elle; mais il eſt pourſuivi par le corps des nuages qui s'amaſſent à ſa ſuite ».

Nous aurions été flattés de pouvoir visiter Harewood-House, parce que c'est une structure élégante ; mais nous apprîmes qu'on n'y entroit qu'à des jours marqués, & celui où nous étions n'étoit pas de ce calendrier.

Nous eûmes à regretter une autre chose à peu-près du même genre : c'étoit d'avoir négligé l'Abbaye de Kirkstall ; mais la faute ne pouvoit s'imputer qu'à nous-mêmes. Dans la précipitation d'une excursion du matin, nous avions passé à côté par une erreur inexplicable de la géographie du canton, que nous savions pourtant assez bien. Nous ne nous en apperçûmes qu'à une demi-journée de chemin de là ; ce qui ne nous permettoit plus de revenir sur nos pas.

Aux environs de Leeds, le sol est empreint d'une couleur désagréable, due en partie à la malpropreté de sa surface, où l'on trouve par-tout du charbon-de-terre à la profondeur de plusieurs verges. Le pays prend néanmoins un plus bel

aſpect avant qu'on arrive à Wakefield, qui eſt au milieu d'un ſite de la plus grande beauté. En ſortant de cette dernière Ville, la rivière Calder ſe montre ſous une belle apparence. Ses rivages ſont ornés d'une Chapelle de conſtruction gothique, actuellement en ruines, bâtie par Edouard IV, en mémoire du Duc d'York ſon père, & des autres Chefs de ſon parti qui avoient perdu la vie dans la bataille de Wakefield. Elle eſt conſtruite dans la proportion élégante de dix pieds de largeur ſur ſix de profondeur, ſimple ſur les côtés, mais avec une façade richement décorée, & terminée à l'Orient par une tour octogone qui ajoute à l'ornement. Ce petit édifice ſert en même-tems à l'Hiſtoire de l'Architecture, qui paroît avoir été, à cette époque, près des jours de ſa gloire, & à éclaircir une partie importante de l'Hiſtoire d Angleterre. Sa ſituation à côté d'un pont avoit, ſans doute, pour but d'indiquer le lieu précis où quelque action principale s'étoit en-

gagée dans ce jour célèbre. Quoique, après tout, il n'étoit pas rare, dans le tems où cette Isle étoit sous le joug de Rome, de rencontrer des Chapelles sur les ponts, pour la commodité des voyageurs qui vouloient entendre la Messe. Il y avoit autrefois, dans une des lanternes du pont de Londres, une de ces Chapelles qui avoit été bâtie pour cet usage.

Non loin de Wakefield, nous côtoyâmes à cheval une pièce d'eau qui porte l'humble nom de canal à moulin, mais qui est, en effet, un superbe petit lac de près de deux milles de circonférence, & qui offre des scènes fort agréables le long de ses petits rivages boiseux, & sur ses promontoires charmans.

De Bank-Top, nous eûmes une belle vue en plongeant sur Wentworth-Castle, sur les terres qui l'environnent, & tout le pays d'alentour. L'ensemble a de la majesté. L'éminence sur laquelle nous étions, est ornée avec une grande profusion de quelque chose qui ressemble à une

ruine artificielle. Il eſt poſſible que cet objet, vu du Château dans le fond, produiſe un bon effet. Mais ſur le lieu, très-certainement, il ne fait point ornement. Nous trouvâmes de la difficulté à traverſer le parc de Mylord Strafford ; ce qui nous fit prendre le parti d'aller au Château de Wentworth, ſtructure ſuperbe & qu'on regarde comme ayant de l'élégance ; mais pour valoir tout ſon prix, il y faudroit plus de ſimplicité. La façade du bâtiment paroît coupée en trop de parties, & le dedans eſt gêné dans la conſtruction. Un plan ſimple a aſſurément, plus de dignité. Tel eſt, par exemple, celui de la Maiſon de Mylord Tilney, à Wanſtead, près de Londres, où l'œil embraſſe l'enſemble au premier regard. Chez Mylord Rockingham, la grande ſalle eſt un cube de ſoixante pieds. La galerie eſt ce qu'on appelle un *avant-corps*. Pour moi, je n'y ai rien trouvé qui déplaiſe, quoique j'avoue en même-tems qu'il me paroît mieux imaginé d'élever une galerie *ſur* un mur,

que de fixer un mur *à une* galerie. La longue galerie eſt une noble pièce dans un ſi vaſte bâtiment, & une ſalle à déjeûner qui en eſt ſéparée par des piliers & un rideau amovible, produit un mélange agréablement combiné de l'idée de retraite & de celle de la compagnie. La bibliothèque auſſi eſt majeſtueuſe.

Il y a au Château de Wentworth un petit nombre de tableaux eſtimables. On y compte un portrait original de l'infortuné Lord Strafford, repréſenté avec ſon Secrétaire. On lui diſpute ſes prétentions à la qualité d'original, mais je crois qu'il poſsède aſſez de mérite pour les faire valoir par-tout. Il y a auſſi un autre portrait du même Seigneur, peint par Vandyck. Il a la main appuyée ſur un chien, & ſa tête, dans ce tableau, eſt peut-être ſupérieure à celle de l'autre. On voit auſſi peint par Vandyck, le fils de ce Comte, avec deux de ſes ſœurs, ſur le même canevas, L'enſemble en eſt déſagréable; mais le petit garçon eſt exécuté avec un fini délicieux.

Le Château de Wentworth eſt dans un fond. Il a en front une vue ſur une plaine étendue, & un lointain de pays uni, qui ſe découvrent à travers un monticule boiſeux à la gauche, & un mélange de terres en prairies qui croiſent à la droite. Au total, cependant, rien de ce que j'ai vu là ne m'a fait un grand plaiſir.



CHAPITRE XXVIII.

LE même aſpect agréable de pays continue depuis Wentworth-Houſe juſqu'à Sheffield ; mais il commence bientôt à changer, à meſure qu'on approche du Derbyshire. Les hauteurs deviennent inſenſiblement plus ſauvages : des rochers ſortent par-tout du ſol, & une nouvelle nature de pays s'offre de plus en plus. Car nous étions déjà près de cette grande étendue centrale de terres hautes, qui, s'élevant par degrés dans ces parties, ſe forment en montagnes ; & s'étendant au loin de tous côtés, courent en une chaîne non-interrompue juſqu'aux frontières de l'Ecoſſe (1). Avant d'avoir gagné Middleton, toute la face du ſite a éprouvé un grand changement, & l'on ne voit autour

(1) Voyez Chapitre premier.

de ſoi que des déſerts & un ſéjour de déſolation.

A environ deux milles avant que d'arriver à Middleton, on a de nouveau le ſpectacle agréable d'un charmant vallon, qui, toutefois, participe encore de l'âpreté du pays qu'on vient de quitter, mais il eſt joliment orné de bois & coupé de ruiſſeaux. Dans un coin du vallon eſt aſſis Middleton, Village d'un goût aimable & romantique, au-delà duquel le vallon ſe prolonge dans un eſpace d'environ deux milles. C'eſt ce *prolongement* qu'on appelle dans le pays proprement Vallon de Middleton, & qui y eſt regardé, avec raiſon, comme une de ces ſcènes les plus délicieuſes. C'eſt une brèche étroite & tournante, qui n'a guères plus de largeur que ce qu'il en faut pour la route. A la droite ſont des rochers; à gauche, les collines ſont plus douces & plus unies. Les roches ſont griſes, colorées par intervalles de gazons de verdures qui s'y ſont établis, & en parcourent la ſurface en petits car-

reaux. Quelques-unes de ces roches prennent une forme particulière, s'élevant comme des tours & comme des arc-boutans d'un Château ruiné, & leurs couches ſupérieures s'étendant en lignes parallèles, repréſentent aſſez bien l'idée de corniches. Les *turriti ſcopuli* de Virgile ne peuvent être mieux traduits à l'eſprit du Spectateur.

A la ſortie du vallon de Middleton, les Landes du Derbyshire s'ouvrent aux yeux. Elles ont la même face que celles que nous laiſſions derrière nous ſur les frontières de l'Yorkshire. C'eſt un vaſte eſpace de terrein groſſier & marécageux, formant de grands filets d'épervier convexes, ſans aucune ligne *interſécante*, ou nulle variation d'aſpect, & diviſée par des partitions de murailles de pierre, ſans que l'œil découvre une ſeule chaumière pour diverſifier la ſcène, ou un arbre pour l'animer. Le vallon de Middleton eſt le tiret-d'union qui unit ces deux déſerts.

Après avoir parcouru pluſieurs milles

de chemin dans ce pays exhauſſé, en ſuivant notre route vers Caſtellon, nous arrivâmes enfin au bord d'un précipice qui offroit une deſcente en talus, longue & eſcarpée. De ce point nous avions devant nous une vallée très-ſpacieuſe, nommée Hope-Dale. C'eſt une ſcène large & découverte de terres en rapport, dont les flancs montueux ſont cultivés juſqu'au ſommet. Le Village de Hope eſt à une exrrémité de cette vallée & celui de Caſtleton à l'autre. Nous deſcendîmes dans une direction qui nous conduiſit au milieu de cette vallée. L'objet que nous pourſuivions, étoit cette ouverture célèbre, appelée la *caverne du diable*, auprès de Caſtleton.

Un trajet de deux milles en deſcendant nous y fit arriver. On voit rarement une combinaiſon d'objets qui ſoit capable de produire dans l'ame des idées plus affreuſes que celles qui naiſſent à la vue de ce lieu. Il a ſurpaſſé en ce genre tout ce que notre imagination eût pu enfanter.

Une montagne de roche s'élève à une hauteur considérable, perpendiculaire en plusieurs parties, en quelques autres faisant saillie au-dessus de sa base. En montant, il se partage, formant à son extrémité deux sommets de rochers.

Sur un de ces sommets, est un vieux Château, dont les créneaux semblent sortir du corps du roc. Sa situation sur la pointe d'un précipice fait frémir ceux qui le regardent. En jettant les yeux de bas en haut, on découvre un petit sentier étroit, qui tourne en divers sens pour arriver aux murs du Château. Ce sentier, formé simplement des traces de pied des Voyageurs curieux, paroît être le seul chemin qui y conduise.

L'autre rocher n'est terrible que du côté de sa base. Là, il montre cette ouverture effroyable, appelée *la cave du diable.* Peu de lieux pourroient mieux servir à peindre les horreurs ténébreuses du Tartare décrit par les Poëtes.

Virgile a supposé, dans l'Enéide, la

combinaiſon d'un Château & d'une caverne, dans la vue, ſans doute, d'augmenter la terreur de l'une par l'autre. Ce qui n'eſt chez lui qu'une *fiction*, devient ici une *réalité.*

> Æneas arces, quibus altus Apollo
> Præſidet, horrendæque procul ſecreta ſibyllæ,
> Antrum immane, petit.

Le Poëte ne fait pas la deſcription de ſon *Antrum immane :* s'il l'eût donnée, ſon brillant pinceau n'eût pu nous offrir un concours plus intéreſſant de toutes les parties d'une telle ſcène, que celui que nous avons ici en perfection.

Un rocher majeſtueux eſt ſuſpendu au-deſſus de votre tête. Au-deſſous eſt la porte voûtée d'une caverne ceintrée de trente pieds de haut, cent de large & deux cens cinquante de profondeur environ. A la vue d'un ſi vaſte dais de pierre de rocher, *ſans un ſeul pilier* pour en ſupporter la maſſe, on ne peut ſe défendre d'un frémiſſement involontaire. Une lumière forte

qui éclaire les premiers pas, étale aux yeux toute l'horreur de l'entrée de ce lieu, en proportion de l'éclat qui les environne; mais le jour diminuant à mesure qu'on avance dans l'intérieur, la lueur sombre des flambeaux aide l'imagination à errer dans les profondeurs cachées des souterrains, auxquelles cette pâle lumière ajoute un nouveau degré de terreur, même avant que l'œil y ait pénétré. Au fond de la première caverne coule une rivière qui a environ trente à trente-cinq pieds de largeur. On la traverse dans un bateau qui vous débarque sur le sol d'une seconde caverne plus grande encore que la première.. Elle est connue par le nom de la Cathédrale. On en découvre la hauteur horrible par quelques soupiraux pratiqués au plafond, au travers desquels on entrevoit la lumière du Ciel, sans pouvoir, dans cet éloignement, en tirer d'autre avantage que la satisfaction qu'elle rappelle. Au-delà de cette caverne, coule une autre branche de la même rivière,

qui devient limitrophe d'autres cavernes encore plus enfoncées. Mais c'étoit plus loin que nous n'avions envie d'aller. Je n'avois jamais vu de lieu d'une beauté pittoresque dans les régions intérieures de la terre; & l'idée commençant à être trop infernale, nous fûmes bien aises de retourner

Cœli melioris ad auras.

Les habitans de ces scènes sont aussi sauvages que les scènes mêmes. Un contraste désagréable nous faisoit regretter la simplicité heureuse, & la politesse affable & hospitalière que nous avions trouvées parmi les lacs & les montagnes du Cumberland. Ici, toutes les figures sont caractérisées par un regard farouche & mal assuré, rendu plus affreux par des chevelures natées ou flottantes au gré du vent, & soignées par la seule nature. Le Voyageur est toujours entouré de gens qui le regardent avec l'air de la surprise, comme un spectacle extraordinaire pour eux. Plusieurs

de ces êtres miſérables vivent ſous le toît effrayant que nous avons décrit. Il y a même une filerie de cordes. Dans l'obſcure enceinte, auprès de l'entrée, une pauvre malheureuſe s'eſt bâtie une hutte où elle demeure depuis quarante ans. Un petit appentis de paille ſuffit pour en former le toît, qui n'a d'autre objet que d'écarter les gouttes des vapeurs mal-ſaines qui diſtillent de la voûte de la caverne.

La vue, en ſortant de Hope-Dale dans notre route pour aller a Buxton, ne le cède pas en beauté à la ſcène que nous avions quittée. Nous montâmes une hauteur fatiguante, ornée de chaque côté de rochers hardis & ſaillans, dont la plupart ſont très-pittoreſques, quoique quelques-uns ſoient encore plus capricieux.

En arrivant au bout de ce ſentier, à la droite, paroît Mam-Tor, ſurnommé *la Montagne friſſonnante.* L'un de ſes côtés offre l'apparence d'une caſcade, par la chûte continue des parties de la ſubſtance foible dont cette montagne eſt compoſée.

C'eſt aux environs de cette montagne, & à une petite profondeur de la ſuperficie du ſol, qu'on trouve ce minéral curieux & tacheté de diverſes couleurs dont on fait de petits obéliſques, des urnes & des vaſes qui imitent le poli luiſant du marbre. On croit qu'il eſt formé par la pétrification. Il eſt connu à Londres par le nom de *Derbyshire drop* (goutte de Derbyshire ; mais ſur le lieu d'où on le tire, les habitans l'appellent *Blue-John*, Jean-Bleu), à raiſon des magnifiques veines de cette couleur, qui en couvrent les parties les plus fines. Où il eſt mêlé d'une teinte jaunâtre, le grain eſt plus groſſier. En pluſieurs endroits, il eſt admirablement gauffré & tranſparent. Les Propriétaires de la Marbrerie établie à Ashford ont affermé, l'année dernière, la carrière de ce curieux minéral, moyennant quatre-vingt-quinze livres ſterlings par an, & on croit qu'elle eſt preſque épuiſée.

De Hope-Dale juſqu'à Buxton, le pays eſt affreux & déſolant. L'œil erre, avec

peine, ſur des déſerts pâles, ſéparés partout en partitions par des murs de pierre, comme dans la ſcène que nous avions vue auparavant. Le pâturage, dans pluſieurs parties, paroît bon, à en juger par les nombreux troupeaux de gros bétail qu'on y voit. Mais à peine découvre-t-on un arbre ou une maiſon ſur toute l'étendue du diſtrict.

Dans un fond, dans ce pays déſagréable & inanimé eſt ſitué le Bourg de Buxton, entouré de collines horribles & ſtériles, qui fument de tous côtés des vapeurs nauſéabondes des fours-à-chaux. Il n'y a, certainement, qu'un deſir ou un beſoin abſolu de recouvrer la ſanté qui puiſſe engager perſonne à ſupporter un ſéjour auſſi propre à cauſer le dégoût.

Dans le voiſinage de Buxton, nous viſitâmes une autre caverne affreuſe, nommée *Pool's-Hole* (le trou de l'étang); mais elle n'a point ces accompagnemens magnifiques de ſcène *extérieure*, que nous admirâmes auprès de la *caverne* du diable.

La même nature épouvantable de pays continue depuis Buxton jufqu'à Ashford. Ici, on entre dans une fuperbe vallée bordée de bois, & arrofée par un ruiffeau d'une eau tranfparente, qui rappella, dans notre fouvenir, les fcènes agréables de cette efpèce, que nous avions eues parmi les montagnes du Cumberland.

A Ashford, exifte une Manufacture de marbre, qui fe tire d'une carrière fur le lieu, dont quelques blocs font très-beaux par l'avantage qu'ils ont d'être curieufement incruftés de coquillages.

La vallée d'Ashford fe prolonge, avec très-peu d'interruption jufqu'à Bakewell, où elle entre dans une autre vallée agréable, nommée le vallon de Haddon, de l'ancien & magnifique manoir de Haddon-Hall, qui eft affis au milieu fur une cîme de rocher entourée d'arbres.

Cette fabrique majeftueufe, à peine encore dans un état de ruine, peut, à ce qu'on affure, dater fon origine des tems qui ont précédé la conquête. Elle étoit

alors une forteresse militaire. Dans les siècles qui suivirent, elle passa successivement à différentes familles illustres, & vers le commencement de ce siècle, elle fut habitée par les Ducs de Rutland. Depuis cette époque, on l'a laissé dépérir. Il reste encore des témoignages de son ancienne grandeur; des cheminées sculptées, des corniches écorchées, des lambeaux de tapisseries de prix;

Auratasque trabes, veterum decora alta parentum.

Non loin de là est Chatsworth, dans une situation naturellement froide, mais que les bois de haute-futaie qui le décorent, rendent assez agréable.

Chatsworth étoit la gloire du dernier siècle; dans le tems où des parterres bien peignés & des pièces hydrauliques étoient en vogue. Il acquit *alors* une célérité qu'il n'a jamais perdue, quoiqu'il ait *aujourd'hui* beaucoup de rivaux. On y a fait une entrée passablement belle; mais, à d'autres égards, lorsque nous vîmes ce lieu, ses environs

n'avoient point ce que le goût moderne pouvoit ajouter à leur embelliſſement. Pluſieurs des afféteries anciennes reſtoient encore. Mais une douzaine d'années ont apporté, vraiſemblablement, des améliorations.

Le bâtiment, par lui-même, ne nous auroit peut-être pas autant frappé, ſa ſituation étant au milieu des déſerts du Derbyshire. La Chapelle eſt magnifique. Elle eſt enrichie dans toute l'étendue d'un de ſes côtés, par une peinture à freſque, repréſentant le Chriſt occupé d'œuvres de charité.

Il y a, dans la maiſon, quelques tableaux, dont un portrait du feu Duc de Cumberland, peint par Reynolds, eſt le meilleur. Mais il y a beaucoup d'ouvrages de ſculpture en bois d'un très-grand mérite, de la main de Gibbons. Nous admirâmes ſur-tout différentes eſpèces de gibier mort, dont eſt ornée la cheminée d'une des chambres de cérémonie. On eſt étonné de voir comment l'Artiſte a ſu





Tom 2e. Page 287.

donner au bois la douceur du duvet des plumes. Mais, toutefois, les détails ſeuls forcent l'admiration, car Gibbons n'excelloit pas de même dans la compoſition.

De Chatſworth nous allâmes à Matlock, en traverſant le vallon de Darley, ſcène étendue & agréable.

En approchant de Matlock, les roches aux environs du pont furent le premier échantillon noble de ce que nous avions droit d'eſpérer.

A meſure que nous venions plus près du Bureau du péage de la rivière, les vues devenoient plus intéreſſantes.

Bientôt après ſe découvrit à nos yeux le *great Torr* (le grand Torr), rocher de la plus grande magnificence, décoré de bois, & marqueté de couleurs variées, jaune, vert & gris. Du côté oppoſé, les rochers reſſerrant la route, talutoient dans une direction diagonale.

Ce détroit aboutit à la vallée de Matlock, ſcène romantique & très-délicieuſe où les idées de ſublime & de beauté ſont

excitées dans le ſpectateur au ſuprême degré. Elle s'étend dans une longueur d'environ deux milles, & dans les parties les plus larges, a à-peu-près un demi-mille. L'aire en conſiſte en terres ſouvent irrégulières. La rive de la droite n'a guères d'autre importance que de donner une forme à la vallée. C'eſt la rive gauche qui fait vraiment la nobleſſe de la ſcène. Ce rempart très-magnifique, s'élevant en forme ſemi-circulaire, eſt partagé en quatre vaſtes devants de rochers, entrecoupés de bois qui marquent la ſéparation de l'un à l'autre. Le premier dont on approche eſt le plus haut, mais celui qui a le moins d'étendue ; le ſecond s'étend davantage, & le troiſième encore plus que les deux autres. Enſuite, vient une plus grande interruption ; & le dernier, en comparaiſon de tous, ne paroît qu'un effort foible de la Nature. Tout ce vaſte rempart eſt ſuperbement ombragé de bois, qui, en quelques parties, croît dans les cîmes des rochers, & en d'autres, pouſſe d'une ma-

nière

nière ſauvage parmi ces briſures & ces interruptions, qui en partagent les différentes faces. Le *ſommet* de toute la file en demi-cercle, eſt agréablement orné d'arbres ſemés çà & là, qui briſent ſouvent les lignes dures du rocher, & laiſſant un paſſage à la lumière, donnent au tout une apparence de légèreté.

La rivière de Derwent, qui forme des détours au-deſſous de cet écran ſemi-circulaire, eſt un courant briſé & rapide. On ne l'apperçoit qu'en quelques endroits; & dans les autres, cachée par les rochers & la ſaillie des bois, elle n'eſt ſenſible qu'à l'oreille.

Il eſt impoſſible que l'imagination ne s'enflamme pas à la vue de ſcènes de la nature de celles-ci. Des ſcènes mignardes de féerie, où les parties, quoique peu importantes, ſont heureuſement diſpoſées, telles, par exemple, que la ſcène de caſcade (1) dans les jardins du Leaſowes,

---

(1) Voyez Chapitre III.

charment le Spectateur ; mais cette ſcène-ci eſt d'un genre tout différent : chaque objet y eſt ſublime & merveilleux. Non-ſeulement l'œil eſt flatté, mais l'imagination eſt remplie. On ſe trouve tranſporté tout-à-la-fois dans le champ de la fiction & dans le pays des romans. Les idées échauffées produiſent l'enthouſiaſme, & on ſe croit au milieu des habitans des ſiècles de la fable. Il n'eſt pas beſoin d'effort, à la vérité, pour paſſer d'une ſcène romantique parmi des êtres romaneſques.

Sylvis ſcena coruſcis
Deſuper, horrentique atrum nemus imminet umbra ;
Nympharum domus.

Les bois ici ſont ſujets à un grand inconvénient, celui de l'*ébranchage* périodique des arbres. Il y a environ ſept ans, j'eus le déplaiſir de voir la totalité de cette ſcène, n'offrir que l'aſpect de roches chauves dans toute leur ſurface. Maintenant (1), je crois, le bois a recouvré ſon état de

(1) En 1772.

perfection, celui qu'il feroit à fouhaiter qu'il confervât fans paffer au-delà. Une plus grande abondance cacheroit le rocher, une moindre le démanteleroit trop (1).

L'*entrée* de cette fcène, du point du Sud, en faifoit la porte de *fortie* pour nous, qui venions du point du Nord; & cette fortie eft, comme celle de Hope-Dale, hardie & romantique, & affortie au refte de la fcène. De grands rochers s'élèvent de chaque côté, & vous font fortir par une efpèce de barrière tournante qui prolonge l'impreffion faite par la fcène, à-peu-près comme l'air ébranlé produit dans le timpan la vibration des fons. En quelques endroits, le chemin eft coupé dans le vif du roc;

« Admittitque viam fectæ per vifcera rupis ».

---

(1) J'ai oui dire que tout ce côté de la rivière eft actuellement en la poffeffion d'un homme de goût, qui ne laiffera plus élaguer les arbres par époques périodiques. Il fe gardera également, fans doute, de laiffer pouffer le bois avec trop de furabondance; ce qui feroit enfevelir le roc.

(*Note de l'Auteur.*)

D'ici à Ashburn, la route eſt agréable, après qu'on a gravi les premières hauteurs. Le terrein eſt varié & orné de bois, & on perd toutes les ſcènes ſauvages qu'on a trouvées dans le pic. Lorſque la Nature jette ſes *ſcènes ſauvages* dans une belle compoſition, & les décore d'objets grands & nobles, elles ſont les plus attrayantes de toutes. Mais, comme cette ſorte de décoration ne ſe trouve que rarement dans les *ſcènes ſauvages du pic*, nous en prîmes congé ſans le moindre ſentiment de regret.





Tom 2e. Page 293.

CHAPITRE XXIX.

D'Ashburn, qui a ſon rang parmi les Villages les plus conſidérables, & eſt dans une charmante ſituation, nous fîmes une excurſion à *Dove-Dale*, (vallon de la Colombe).

Dove-Dale eſt la continuation d'un autre vallon ſimilaire, qui eſt quelquefois appelé *Bunſter-Dale*; quoique je croye que le tout, excepté ſur le lieu, porte la dénomination générale de Dove-Dale.

Bunſter-Dale ouvre par une grande montagne eſcarpée de cime de roche à la droite. Tandis que vous regardez les ſommets penchans qui forment les côtés irréguliers de ce précipice, votre guide ne manque jamais de vous raconter l'hiſtoire tragique d'un Dignitaire de l'Egliſe, lequel courant à cheval ſur le bord de la pente, ayant en croupe une jeune Demoiſelle nommée Laroche, & ſuivant un ſen-

tier formé par les pieds des brebis, & qui conduisoit à une déclivité, tomba en essayant de faire tourner son cheval. Il fut tué dans sa chûte; mais la jeune Demoiselle, retenue par un buisson, en échappa, aux dépens de quelques meurtrissures.

Le récit d'un évènement funeste est une introduction excellente à une scène redoutable. Elle met en jeu l'imagination, & la fixant plus étroitement aux objets, ajoute à la terreur qu'inspire chacun des rochers menaçans.

Les flancs nus des cimes sublimes à la droite, sont contrastés par une montagne ornée de bois à la gauche. Au milieu des arbres s'élève une sorte de mur de cime de roche perpendiculaire au sol. Ces rochers détachés sont ce qui caractérise principalement ce lieu. Un peu après les avoir passés, on entre dans ce qu'on appelle Dove-Dale proprement dit.

D'après la peinture qui nous avoit été faite de Dove-Dale, même par des hommes de goût, nous avions été portés à

croire ce vallon une ſcène de curioſité plus que de beauté. Nous en ſuppoſions les rochers revêtus des figures les plus biſarres, & nous nous attendions à voir un étalage giganteſque de toutes les ſections coniques imaginables. Mais nous fûmes trompés agréablement. Toute la compoſition eſt chaſte & de la plus grande beauté pittoreſque.

Sur la droite, on a un *prolongement* de la même montagne eſcarpée & majeſtueuſe qui accompagne un des côtés de Bunſter-Dale. Seulement celle de Dove-Dale eſt plus élevée, & les rochers en ſont encore plus majeſtueux & plus détachés.

Sur la gauche eſt pareillement une ſuite prolongée des mêmes bois ſuſpendus qui ornent ce côté de Bunſter-Dale. Au milieu de cette ſcène boiſeuſe ſort un rocher noble, ſolitaire & affilé; trait caractériſtique du vallon, & qu'on a nommé par une diſtinction d'excellence l'Egliſe de Dove-Dale. Il conſiſte en une large face, avec deux ou trois petites têtes pyramidales &

une fort grande : & quoique la forme générale en ſoit un peu ſingulière, cependant elle plaît au total. L'idée d'un objet iſolé qui s'élève avec majeſté parmi les bois qui l'environnent, éloignent la penſée de la biſarrerie de cet objet, pour la porter ſur ce qu'il a de ſublime. C'eſt la multiplicité des têtes en flèches de clocher, qui rend les rochers déſagréables à l'œil, comme il en rencontre ſouvent pluſieurs qui couronnent les ſommets des montagnes des Alpes (1). Mais un roc *ſolitaire*, quoiqu'à têtes pyramidales, fait très-ſouvent un effet excellent. Un ornement pittoreſque de ce genre diſtingue une magnifique ſcène dans un Payſage appellé le *New-Weir*, ſur les bords de la rivière Wye (2).

La couleur de toutes ces roches eſt *griſe*, & ſe marie agréablement avec la verdure qui court en grandes mouches le long de leurs flancs cannelés. De tous les

(1) Voyez Chapitre V.

(2) Voyez Obſervations ſur la rivière Wye.

acceſſoires pittoreſques des rochers, il n'en eſt point qui ait un plus bel effet en peinture que cette variation & ce contraſte des couleurs entre la teinte froide & griſe de la ſurface des rocs & les teintes riches de la verdure.

Le vallon de Dove-Dale s'étrécit beaucoup vers le bas, où il ne conſiſte guère que dans le canal de la petite rivière Dove, qui eſt un courant conſidérable, avec un petit ſentier pratiqué le long de ſes bords. Quand la rivière ſe gonfle, elle couvre de ſes eaux toute l'aire du vallon, & y a un bon effet. La majeſté du canal eſt alors en parfaite harmonie avec la nobleſſe de ſes rivages.

Dove-Dale eſt une ſcène paiſible & ſéqueſtrée, & néanmoins elle ne rempliroit pas entièrement les vues de ceux qui chercheroient la ſolitude & la méditation. C'eſt un payſage trop magnifique & trop attrayant pour laiſſer tout le repos convenable à une ame contemplative.

Le feu Docteur Brown, comparant

cette ſcène avec celle de Keſwick (1), nous dit que de ces trois caractères de *beauté*, d'*horreur* & d'*immenſité* (par ce dernier il entend *majeſté*) *qui marquent la ſcène de Keſwick, on ne trouve que le ſecond dans le vallon de Dove-Dale.*

Dans cette définition, il a, à mon avis, pris le contre-pied de la vérité. Il eſt difficile de concevoir ſur quel fondement il a jugé à propos de dépouiller Dove-Dale de *beauté* & de *majeſté*, ou de le revêtir d'*horreur*. Si la *beauté* conſiſte dans un arrangement agréable de parties agréables, Dove-Dale eſt inconteſtablement doué d'une grande portion de *beauté*. Si la *majeſté* conſiſte en de grandes parties & de grands objets, il a certainement auſſi de la *majeſté*. Mais ſi l'*horreur* réſulte de l'immenſe étendue de ces parties, ce caractère eſt ici à un degré bien moindre que dans les régions vaſtes de Keſwick. Les collines, les bois & les rochers de Dove-Dale ſuffi-

(1) Dans ſa Lettre à Mylord Lyttelton, ci-deſſus citée.

ſent bien pour exciter dans l'ame l'idée de *majeſté*, mais non pour y imprimer celle d'*horreur*.

A tout peſer, Dove Dale eſt, peut-être, une des ſcènes les plus agréables de ce genre que nous ayons jamais vues. Elle a quelque choſe de ſingulièrement caractériſtique. Ses rocs détachés & perpendiculaires lui donnent un trait particulier qui n'eſt qu'à elle, & ne reſſemble à nul autre. Voilà la ſource du plaiſir très-grand que procure la vue de cette ſcène. Car il en eſt du payſage comme de la ſociété humaine. Nous ſommes toujours prévenus agréablement pour tout caractère vraiment frappant par un biais particulier & qui lui eſt propre, pourvu toutefois qu'il n'ait rien qui choque nos notions ou nos préjugés.

De Dove-Dale, nous continuâmes notre route vers Ilam, autre ſcène très-caractériſtique.

Ilam eſt un Château ſitué ſur une montagne qui forme un talus doux en front,

mais dont la descente est brusque & brisée de l'autre côté, où elle est garnie de rochers & de bois suspendus. Autour de la colline s'étend en filet d'épervier, un vallon en demi-cercle, dont le sol offre une prairie unie de près d'un quart de mille de largeur & un demi-mille de circonférence. A l'extrémité de la prairie, serpente le canal d'une rivière dont le lit est extrêmement large, quoique l'eau y soit en fort petite quantité. Et au-delà de la rivière règne un rivage majestueux & couvert de bois qui forme une barrière entre tous ces objets & le paysage derrière la maison, sans néanmoins offusquer en front la vue des montagnes qui sont dans le lointain, & particulièrement de celle à sommet équarri, appelée Thorp-Cloud, qui est près de l'entrée du vallon de Dove-Dale.

Outre la *beauté* du lieu, on y voit quelque chose de très-*curieux*. La rivière *Manifold* couloit autrefois dans ce canal au bas du rivage boiseux que nous avons dit être si peu abondant en eau. Elle a abandonné

ſon ancien lit, & à environ ſept milles d'Ilam, entre par degrés à travers le corps d'une montagne, ſous laquelle elle s'eſt ouvert un chemin & continue ſa route ſouterraine juſqu'au pied de la colline où Ilam eſt aſſis. Là elle ſort de deſſous terre, & par une décharge conſidérable, forme une rivière. Le canal au-deſſous du rivage n'eſt en comparaiſon qu'une ſorte de jet, comme celui qui ſort d'un tuyau crevé ; mais il ſert de réceptacle à la ſurabondance des eaux, lorſque, gonflées par de fortes pluies, elles ne peuvent entrer ſous la montagne.

Cette rivière eſt certainement un objet curieux ; mais ſi elle étoit à moi, j'aurois l'ambition de réprimer beaucoup ſon progrès ſouterrain pour faire refluer l'eau dans ſon ancien lit. Son ſuintement, qui n'en fait aujourd'hui qu'un objet difforme, deviendroit alors un courant majeſtueux qui, en entourant la prairie, ajouteroit infiniment à ſa beauté. Je ſauverois encore par ce moyen une autre difformité réſultante de la coupure de la prairie par deux ca-

naux ; ou, peut-être, en faiſant diſparoître tout-à-fait le courant fluet & meſquin, la ſcène gagneroit encore davantage. Elle conſerveroit en ce dernier cas l'objet qui engage la curioſité, ſans que ſa beauté y perdît preſque rien.

Il eſt vrai de dire, après tout, que nous avons peu de ſites auſſi agréablement romantiques qu'Ilam. La montagne ou roche ſur laquelle il eſt ſitué, la vaſte prairie qui l'entoure, le rivage hardi & boiſeux qui environne le tout, rivage où l'on pourroit former des allées agréables, l'incurſion noble & grande de la rivière, les perſpectives étendues dans le pays, & le voiſinage de Dove-Dale, à la courte diſtance de la promenade d'un ſoir d'été; tout cela forme un concours de circonſtances rares & magnifiques qu'un ſeul endroit ne réunit que bien rarement.

Lorſque nous vîmes Ilam, on y avoit fait bien peu de choſe pour tirer parti de la ſituation qu'il doit à la Nature, quoique le lieu ſoit très-ſuſceptible de beaucoup d'em-

belliſſemens, ſur-tout en front de la maiſon. Le terrein qui, de ce côté, eſt aujourd'hui un jardin à fleurs, un parterre afféte, pourroit aiſément & à peu de frais, s'unir avec les autres parties de la ſcène du voiſinage, avec leſquelles il tranche d'une manière bien peu heureuſe.

Dans la partie la plus élevée du jardin, ſous l'enfoncement d'un roc, eſt un berceau conſacré à la mémoire du célèbre Congreve. Nous apprîmes de notre conducteur, que cet auteur élégant a compoſé en cet endroit la plupart de ces pièces (1).

D'Ilam nous nous rendîmes à Oakover, pour y voir le tableau de la Sainte-Famille, peint par Raphael. Comme ce morceau a une grande célébrité, nous l'examinâmes avec la plus grande attention.

---

(1) C'eſt ce même Congrève qui avoit la foibleſſe de préférer une illuſtration nouvelle de dignités, aux ouvrages qui la lui avoient méritée, & par leſquels ſeuls il ſera compté pour quelque choſe dans la poſtérité. Tout le monde connoît le bon-mot que lui dit à ce ſujet l'illuſtre Voltaire.

(*Note du Traducteur.*)

S'il eſt original ou non, c'eſt ce que je ne ſaurois décider bien affirmativement, parce que je n'ai pas vu aſſez de pièces de ce grand Maître pour juger de ſa manière, & la reconnoître par-tout où elle ſeroit. Je le crois néanmoins original ; & en vérité, ce ſeroit dommage de priver ce tableau de ſon premier mérite. Je crois que le nom de ſon auteur a pu ſeul lui acquérir une ſi grande réputation ; car, à le juger d'après les règles de la Peinture, il eſt certainement plein de défauts. Le *faire* en eſt dur, ſans nulle liberté de pinceau, & le coloris eſt noir, ſans douceur. Il n'y a point d'harmonie dans le tout. En effet, quelle harmonie peut-il réſulter du rouge, du bleu & du jaune, fondus en conjonction, & dont les draperies ſont compoſées preſque en teintes crues ? L'imperfection du coloris n'eſt pas ſeulement compenſée par une heureuſe diſtribution des clairs & des ombres.

Mais peut-être n'avons-nous pas le droit d'exiger ces qualités dans les ouvrages de Raphaël. Nous n'y devons chercher que la

grace,

grace, le deſſein, le caractère & l'expreſſion. C'eſt cependant ce qu'on ne trouve point ici. Nous convenons que la Vierge a un viſage doux & aimable; mais celui de Joſeph eſt ſans expreſſion : les petits garçons reſſemblent à de petits ſatyres grimaçants; & quant au deſſin, je crois le bras droit du Chriſt très-défectueux (1).

Au ſurplus, il eſt juſte d'obſerver que la Sainte-Famille eſt un ſujet peu favorable pour le pinceau. A moins que le Peintre ne pût donner à la mère cet air *d'amour céleſte*, & à l'enfant ce *calme tranquille & divin* & *cette douceur* que je ſuis perſuadé que l'art ne peut atteindre, le ſujet dégénérera toujours néceſſairement à n'être

(1) Depuis que ces remarques ont été écrites, j'ai eu la ſatisfaction de les voir confirmées par une autorité bien reſpectable. Le Chevalier Joſué Reynolds, dans une de ſes leçons publiques à l'Académie Royale de Londres, a parlé devant ſes élèves de manière à prouver le peu de cas qu'on doit faire des *tableaux de Chevalet* & de Raphael, qui, ſelon lui, ne répondent nullement à l'idée qu'inſpire le génie ſublime de cet Artiſte immortel.

(*Note de l'Auteur.*)

qu'*une mère & un enfant.* Les *actions* de la vie du Sauveur peuvent fournir de bons ſujets de tableaux ; car, quoique l'énergie divine de la figure principale ſoit impoſſible à rendre, néanmoins les autres parties de l'hiſtorique du tableau étant bien préſentées, compenſeront ce défaut, qui eſt de l'art plus que de l'artiſte. Mais, dans une Sainte-Famille, il n'y a point *d'action*, point d'hiſtoire racontée ; tout y conſiſte dans l'expreſſion des caractères & des affections qui, comme on le doit croire, ſont au-deſſus des forces de l'imagination humaine, cette mère des arts. Or ſi ces choſes ne ſont point exprimées, l'effet du tout eſt manqué, & a dû l'être.

Dans la même chambre ſont trois ou quatre tableaux dont chacun eſt, à mon avis, plus digne d'admiration que le morceau vanté du pinceau de Raphaël. Il y a un petit tableau de Rubens, repréſentant les Anges apparoiſſant aux ſaintes Femmes dans les jardins : il m'a plu infiniment. Les Anges, à la vérité, ſont des figures groſ-

ſières & vêtues comme des Chantres de Cathédrale : mais toutes les parties du tableau & l'économie générale en ſont bonnes.

Dans un grand morceau repréſentant le méchant Econome, la Famille malheureuſe eſt auſſi bien rendue ; mais à tout prendre, c'eſt un de ces tableaux ambigus ou équivoques, qu'il eſt preſque impoſſible de bien juger à *la première vue.* Une moitié paroît être de la main de Rubens : quant à l'autre moitié, nous avons eu quelque doute qu'elle en fût.

Il y a encore dans la même chambre deux tableaux très-achevés de Vanderveldt, qui ſont un calme & une tempête. Ils ſont bons tous deux ; mais le premier m'a fait plus de plaiſir qu'aucun autre tableau du même Artiſte que j'euſſe vu de ma vie.



CHAPITRE XXX.

D'Ashburn, où nous revînmes après avoir vu Oakover, nous allâmes le lendemain à travers un pays couvert de bois, à Keddleston, Château appartenant à Milord Scarsdale.

Keddleston, quant à sa situation, tient peu de la nature du pays romantique qui en forme les confins. La maison est située dans un parc agréable un peu dégarni de bois; mais ce défaut est, en grande partie, racheté par la beauté des arbres, dont quelques-uns sont hauts & majestueux. Un ruisseau est, par le secours de l'art, changé en une rivière qu'on traverse; & là, commence un chemin oblique qui conduit au Château par un accès assez bon.

Le goût d'Architecture de Keddleston, autant que j'ai été capable d'en juger, est élégant & noble. Au-devant du corps-de-logis principal, est un magnifique portique

formant l'entrée, au-delà de laquelle un corridor de chaque côté conduit à deux aîles de bâtiment fort belles. Sur le derrière de la maiſon, eſt en front le ſallon en rotonde, dont l'apparence eſt d'un bel effet. Du veſtibule, on entre dans les chambres de parade qui ſont en petit nombre. Le reſte de l'édifice conſiſte en de beaux offices & des appartemens commodes & de bon goût, & le plan du tout eſt ſimple & clair.

Le veſtibule ou grande ſalle d'entrée (1), eſt peut-être la plus grande & la plus belle de toutes les ſalles particulières qui ſoient en Angleterre. Le plafond eſt ſoutenu par des colonnes très-magnifiques, dont quelques-unes taillées dans un ſeul bloc de marbre, ont été tirées, à ce que nous avons appris, des carrières dont Milord Scarſdale eſt propriétaire. C'eſt, à la vérité,

---

(1) Cette pièce, appelée *Hall* en Anglois, eſt celle où ſe convoquent les aſſemblées d'élection ou autres grandes cérémonies; & elles ſont, dans quelques Châteaux, d'une étendue à contenir pluſieurs milliers de perſonnes.

(*Note du Traducteur.*)

une espèce de marbre bâtard, mais dont toutefois la couleur est plus belle que celle d'aucun marbre qui nous vienne de l'étranger. Il offre une richesse & une variété de nuances qui sont extrêmement agréables à la vue. Les veines y sont grandes & adaptées aux colonnes, & un poli dur *y recevant les rayons de la lumière en masse*, donne au pilier une noble enflure & ajoute beaucoup à sa beauté.

Lorsque je vis cette salle, je ne croyois pas qu'elle eût besoin d'autre décoration. Tout en étoit simple, majestueux & uniforme comme il devoit être. J'ai appris que depuis lors, les portes & les fenêtres en avoient été peintes à la manière de la marqueterie. Je n'ai vu aucun de ces changemens, & ne puis par conséquent prononcer sur leur mérite; mais je ne saurois concevoir qu'aucun embellissement ait été capable d'ajouter à l'effet.

L'entrée d'une Maison de Seigneur ou d'un Château, ne doit, à mon avis, prétendre à nul autre genre de beauté que

celui résultant de la simplicité & de la majesté. Ces idées peuvent ensuite, à mesure que vous avancez dans le bâtiment, se déployer, pour ainsi dire, en ornemens de différentes espèces, & même, lorsqu'il y a lieu, en agrémens. Des décorations étrangères, déplacées, ambitieuses, sont, sans doute, désagréables *par-tout*; mais c'est dans la *principale entrée* de la maison d'un Grand qu'il faut, *sur-tout*, les éviter avec soin. Si le faux goût se montre là, l'idée qu'il aura imprimée nous suivra à travers les appartemens, & jettera sa teinte désagréable même sur les bonnes choses. Je me refuse, néanmoins, à croire qu'on ait ajouté à la salle de Keddleston aucune décoration non convenable, parce que les ornemens de la maison, en général, au tems où je les ai vus, m'ont paru avoir été dirigés par un goût pur & élégant. Quoique tout fût riche, je ne me rappelle pas d'avoir rien remarqué de pimpant, de vain ni d'affété.

Les tableaux, dont ce Château contient

une collection confidérable, font en plus grande partie, de ceux qu'on peut appeller tableaux-meubles ou d'ameublement (1). Un morceau de Rembrandt y tient le premier rang, & il eft, en effet, eftimable. Il repréfente *Daniel interprétant le fonge de Nabuchodonofor* (2). On s'amufe infiniment à la vue de ce tableau. Il eft fini dans le grand goût, & les têtes en font d'une beauté admirable. Mais tout le refte de la toile eft une confufion, fans aucune idée de compofition.

Dans la falle de cérémonie (Drawing-room) font deux grands tableaux en élévation, par Benedetto ou Benoît Lutti; l'un repréfentant le fouper du jardin d'Emmaus, & l'autre le meurtre d'Abel. Ils font

(1) Voyez Chapitre II.

(2) Le nom de ce Roi eft bien différent dans la langue angloife. Mon Auteur l'écrit *Belteshazzar*. La première fyllabe de ce mot me paroît formée du vieux Saxon *Belt*, maladie des moutons. Le refte de l'étymologie, je l'ignore.

(*Note du Traducteur.*)

exécutés dans un genre ſingulier, avec des coups de lumière très-forts. Le premier a un fort bon effet. Le meurtre d'Abel eſt auſſi un tableau voyant ; mais il n'a rien de très-frappant, excepté la figure de Caïn.

Dans les morceaux repréſentant du gibier mort, par Snyders, il y a un faon très-bien peint ; mais la queue *étincelante* d'un paon rend l'effet du tableau déſagréable.

Dans le gibier mort & les chiens, par Fyt, il y a des *parties* bien touchées ; mais il n'y a point de *tout*.

La *Samaritaine* & *Saint Jean dans le Déſert*, par B. Stiozzi, ſont de bons tableaux.

Il y a encore un grand tableau, par Coyp. Il eſt bien peint; mais la compoſition en eſt mauvaiſe.

A Derby, qui eſt à trois milles de Keddleſton, nous avons été frappés de la beauté de la tour de la Cathédrale, qui eſt un magnifique monument d'Architecture gothique.

La porcelaine, dont il y a une manufacture en cette ville, eſt purement un objet

d'ornement dans la fabrique, ce qui eſt d'autant plus fâcheux, que lorſque nous vîmes cette fabrique, elle n'étoit point entre les mains du goût. Nous obſervâmes une main fort libre, qui étoit employée à peindre les vaſes ; & les premières couleurs étoient *miſes* avec feu ; mais dans le *fini*, elles étoient barbouillées avec tant de richeſſe & de profuſion, que toute la liberté étoit perdue dans la parure. Les choſes peuvent être aujourd'hui ſur un autre pied.

Les Peintres faſtueux de ces ſortes d'ouvrages ont cependant devant leurs yeux l'exemple d'un très-grand Maître, de Raphaël lui même, dont les peintures dans la branche de la poterie, quoique ſingulièrement eſtimées des Curieux, dont elles ornent les cabinets, paroiſſent, en général, couchées d'une manière propre ſeulement *ad captandum vulgus.* On dit que Raphaël étoit amoureux de la fille d'un potier de terre, & que pour lui faire ſa cour, il s'amuſoit à peindre les poteries de ſon père. Il eſt probable qu'il conſultoit plus alors

le goût de ſa Maitreſſe que le ſien propre, ce qui explique le coloris faſtueux dont il les a revêtus. Combien plus ſimple, plus élégante & plus belle eſt la peinture qui orne les anciens vaſes étruſques dont M. Wedgewood a imité pluſieurs d'une manière ſi heureuſe ? Nous voyons dans les ouvrages de cet ingénieux Artiſte, à quel point des couleurs chaſtes & bien fondues ſur un fond obſcur, ont un effet ſupérieur à celui de couleurs à prétentions ſur un fond clair.

Les Curieux en méchanique verroient avec plaiſir le moulin à ſoie de Derby, où une grande roue en met en mouvement trente mille petites. Les différentes parties, quoique ſi compliquées en apparence, ſont, néanmoins, diſtinctes dans leurs mouvemens. On m'a aſſuré que chacun des Ouvriers pouvoit à volonté arrêter le métier ſur lequel il travaille, ſans que cela nuiſe en rien à la méchanique qui fait mouvoir les autres.

Le pays d'entre Derby & Leiceſter eſt

uni. Quardonwood, un peu au-delà de Loughborough, s'élève ſur la droite, & offre une variété agréable au milieu de cette uniformité continue. Le Mont-Sorrel produit auſſi le même effet.

L'approche de Leiceſter donne à cette ville plus d'importance apparente qu'elle n'en a réellement. La Ville vieille & mal bâtie a peu de beauté; mais elle abonde en fragmens d'antiquité.

Derrière l'Egliſe de Saint-Nicolas eſt un monument d'Architecture Romaine, un du petit nombre de ceux qui exiſtent, peut-être, *dans leur état originaire* dans toute l'Angleterre. Nous y voyons beaucoup de tours qui portent le nom de Céſar & ſe vantent d'une extraction Romaine. Je doute ſi aucune eſt réellement fondée dans cette prétention; du-moins, l'opinion générale eſt que le peu qui nous reſte de conſtructions faites par les Romains, ont été toutes retouchées dans les ſiècles qui ſe ſont écoulés depuis leur ſortie de cette iſle. Ce fragment-ci ne paroît avoir

éprouvé aucun changement : ſon peu de conſéquence eſt ce qui l'a garanti. Il n'en ſubſiſte plus guères qu'un mur avec quatre arcades doubles ſur la face, leſquelles vont en ſe retirant, mais ne ſont pas percées ; & cependant dans ce foible reſte, on remarque une ſimplicité & une dignité qui ſont fort agréables. Il eſt poſſible, toutefois, que le préjugé influe en quelque degré dans l'opinion qu'on prend de ſa beauté. Par une aſſociation des idées, on pourroit bien, par une eſpèce de réminiſcence, ſe plaire ici à la vue d'un objet qu'on auroit admiré dans quelques vues de l'Italie.

Ce mur eſt bâti de brique, quoiqu'il ait été probablement enduit de quelques matériaux de plus de prix. On ne devine point à quelle intention il fut élevé, ni s'il étoit deſtiné pour ſervir de fond ou de côté à un bâtiment. Dans le pays, on croit qu'il a appartenu à un Temple, d'après le grand nombre d'os d'animaux qu'on a trouvé dans le voiſinage ; ce qui lui a fait donner le nom de *Holy-Boncs* (les ſaints os).

L'Eglife de Saint-Nicolas, qui fait face à ce mur, femble avoir été conftruite aux dépens de fes ruines, à en juger par le grand nombre de briques Romaines qui font entrées dans fa conftruction. En effet, le ftyle de bâtiffe, en dedans de l'Eglife, tient beaucoup de celui de ce mur.

On nous indiqua auffi à Leicefter un autre fragment Romain, que nous cherchâmes à voir. C'eft un morceau curieux de fculpture : nous le trouvâmes dans une cave, après avoir couru bien long-tems. C'eft un rogaton de pavé marqueté, fur lequel font repréfentées trois figures, un cerf, une femme qui fe penche fur lui, & un enfant qui tient un arc & décoche une flèche. Ce peut être un refte d'antiquité Romaine; mais l'exécution de la main-d'œuvre en eft pitoyable.

Dans cette Ville ancienne, nous trouvâmes auffi plufieurs veftiges d'antiquités des anciens Bretons. En conféquence, des revenus immenfes que l'Abbaye de Leicefter poffédoit autrefois, nous nous étions

attendus à trouver des reſtes magnifiques, d'autant plus qu'elle eſt encore dans une ſorte de ſéqueſtre; mais nous fûmes trompés dans notre eſpérance. Il n'exiſte plus le moindre fragment d'une fenêtre gothique, pas la plus petite portion d'une arcade mutilée. Ce qui en ſubſiſte aujourd'hui ne préſente pas plus de beautés en ce genre que les ruines d'une maiſon ordinaire. Et ſelon toute probabilité, la ruine actuelle n'eſt pas autre choſe qu'un bâtiment conſtruit avec les matériaux de l'ancienne Abbaye. Du moins, telle eſt la tradition parmi les habitans. On nous apprit qu'elle avoit appartenu autrefois à la famille des Haſtings, & qu'un Seigneur de cette maiſon la perdit au jeu contre le Comte de Devonshire. Mais avant que l'acte qui devoit en mettre ce dernier en poſſeſſion fût rédigé, le propriétaire, dans le regret de ſa perte & pour ſe venger, envoya des ordres ſecrets d'y mettre le feu. Les murs de la pluplart des vieilles maiſons, s'ils pouvoient parler, révéle-

roient, je crois, bien des atrocités de toute nature.

Mais cette Abbaye fut le théâtre d'un évènement consigné dans l'histoire de cette Isle, & dont le récit offre un but très-moral. On y eut le spectacle d'une scène plus mortifiante pour l'orgueil mondain, & plus instructive pour les hommes qui se laissent éblouir à l'éclat des vaines grandeurs de la terre, que n'en offrent peut-être les annales d'aucun pays. Ici vint aboutir la grandeur déchue & humiliée du célèbre Woolsey, de ce Cardinal Ministre & favori de Henri VIII. Ici, il chercha & trouva sous la tombe une retraite & une protection contre les insultes & les railleries des Courtisans. Ses projets ambitieux, le faste de la Cour, la pompe des équipages, la magnificence des habits, tout avoit disparu comme un songe vain. Maintenant, au lieu de ces levers brillans où l'intriguante bassesse venoit adorer sa fortune sous le masque usé, mais toujours trompeur, du respect & de la reconnoissance; au lieu de

cette foule rampante d'êtres ſoi-diſans grands, il n'avoit plus autour de ſon chevet que de pieux Cénobites, ſeuls témoins, ſeuls confidens de ſes regrets à ſon dernier moment : leçon bien propre à les affermir dans le mépris des vanités de ce monde, auquel ils avoient renoncé. Je ſuis venu, leur dit-il, (pendant que ſuſpendus attentivement ſur ſa miſérable couchette, ils recueilloient avidement ſes dernières paroles) je ſuis venu dépoſer mes os au milieu de vous ». Ce fut en cet inſtant redoutable qu'il rendit ce témoignage touchant de la vérité & des conſolations de la religion qui parloit à ſon cœur. « Si j'avois ſervi mon Dieu avec autant de zèle que j'en ai montré pour le ſervice de mon Roi, ce Dieu ne m'auroit pas ainſi délaiſſé dans ma vieilleſſe ». Vérité ſublime, quoique tardive, puiſſes-tu parler avec la même force à ceux qui ont beſoin de t'entendre !

La mort de Woolſey pourroit fournir le ſujet d'un excellent tableau du genre

moral. Si le pinceau de l'Artiſte imprimoit aux traits pâles de l'homme d'Etat mourant, ce chagrin, ces remords, ces tortures du déſeſpoir, & en même tems ce rayon d'eſpoir conſolant qui venoit luire dans ſon ame à ſon heure dernière, comme la vue d'un port dans la tempête, la toile animée exciteroit des réflexions ſages & ſalutaires.

Le Peintre ne ſauroit guères choiſir une ſituation plus intéreſſante que celle du moment où l'on adminiſtre au Prélat expirant les ſoulagemens de la Religion que les combats d'une ambition mal éteinte paroîtroient lui rendre moins précieux; il faudroit le montrer, pour ainſi dire, partagé entre la terre & le ciel, quoique le dernier ſentiment dût dominer en lui. Le ſujet demande un appartement ſombre ou foiblement éclairé par un rayon de lumière dardant au travers d'une fenêtre gothique, lequel jetteroit ſa force ſur la principale figure, & iroit en ſe dégradant ſur les autres & ſur le reſte du tableau. Les acceſ-

ſoires ſeroient en petit nombre & ſimples, preſque rien de plus que la croſſe & le chapeau de Cardinal, pour indiquer le ſujet.

Ce trait hiſtorique n'eſt pas le ſeul que rappelle cette ancienne ville. On y montre encore la maiſon où Richard III. paſſa la nuit avant la bataille de Boſworth ; & on a conſervé juſqu'à ce jour dans les regiſtres publics de la ville (à ce que nous dit notre Guide, homme cependant de peu d'érudition), un fait qui montre la défiance & le caractère ſombre de ce Prince. C'étoit ſon uſage de traîner à ſa ſuite parmi le bagage de ſon camp, un lit de bois très-peſant, ne pouvant, diſoit-il, dormir dans un autre. Il y avoit pratiqué une cachette où il gardoit ſon tréſor. Après le combat où Richard perdit la vie, le Comte de Richmond (depuis Henri III.) entra dans Leiceſter avec ſes troupes victorieuſes. Tous ceux qui avoient favoriſé la cauſe du Roi ſe virent expoſés au pillage ; mais le lit ne fut pas compris dans le butin : on le négligea comme un meuble vil & inutile.

Le Maître de la maiſon ayant enſuite découvert l'argent caché, devint riche tout-à-coup, ſans que perſonne devinât la ſource de ſa fortune. Il acheta des terres, & enfin devint Maire de Leiceſter, à ce que nous apprîmes. Cet homme, en mourant, laiſſa ſa veuve très-riche; mais elle fut aſſaſſinée quelques années après par une ſervante qui étoit dans le ſecret de la cauſe de ſes richeſſes, qu'elle convoitoit. Le procès de cette malheureuſe fille & de ſes complices, dévoila toute l'affaire.




Tom 2eme
Page 325.

CHAPITRE XXXI.

DE Leicefter en avant, le pays refte toujours plat & boifeux, s'étendant en prairies, en pâturages & en communes. L'horifon, de tous côtés, eft généralement borné par des flèches de clochers. Plus d'une fois il nous arriva d'en compter fix ou fept ornant les limites d'une vue circulaire.

De toutes les Provinces de l'Angleterre, celle-ci eft la plus célèbre pour ce noble amufement, que le génie inventif de nos jeunes Chaffeurs a nommé fi heureufement *chaffe de clocher.* Dans la difette du gibier, les Amateurs du champ fe raffemblent en corps fur un terrein, d'où, à un fignal convenu, ils s'élancent tous en même-tems au grand galop, fautant les haies & les foffés, & fe dirigeant vers quelque clocher bien vifible, qu'ils ont pris pour but de cette courfe. Celui qui a le rare bon-

heur d'y arriver avant les autres, reçoit, dit-on, autant d'illuſtration que s'il étoit le premier témoin de la mort du renard atteint par les chiens. *O decus generis !*

Dans ces vaſtes plaines, auſſi riches qu'elles ſont peu pittoreſques, nous n'avions rien à obſerver que les nombreux troupeaux de gros & de menu bétail qui y paiſſent. Et faute d'autres objets, nous nous amuſions à contempler les formes variées de ces animaux, & à étudier leurs combinaiſons les plus agréables.

Le cheval eſt certainement, de ſoi, un plus noble animal que la vache. Sa forme eſt plus élégante : le feu, la vivacité, la grace compoſent ſon caractère & marquent ſes mouvemens. Mais conſidérée *dans un jour pittoreſque*, la vache a inconteſtablement l'avantage, & eſt plus favorable à tous égards aux graces du pinceau (1).

---

(1) Ceci ne doit s'entendre que du cheval placé dans un payſage. L'Auteur lui donneroit la préférence par-tout ailleurs, & avec raiſon.

(*Note du Traducteur.*)

En premier lieu, les lignes du cheval ſont arrondies & polies, & n'admettent que peu de variétés : au lieu que les os de la vache ſont élevés & varient la ligne en pluſieurs de ſes points par des formes quarrées, très-pittoreſques. Il y a auſſi dans la vache plus de portions concaves dans les lignes, celles du cheval étant convexes en plus grande partie.

Mais, dira quelqu'un peut-être, le cheval maigre & hors de ſervice, & dont les os percent, ſera donc en ce cas auſſi pittoreſque que la vache? Oui, répondrai-je, il l'eſt à quelques égards; mais il y auroit peu de plaiſir pour l'œil à voir ſous une forme défectueuſe un objet qui lui a donné en d'autres circonſtances, l'idée de beauté. Le pli de l'imagination reviendra dans toute ſa force, en dépit de nous, & quelque pittoreſque que fût la choſe préſentée, la révolteroit ſans doute.

Les lignes de la vache ſont non-ſeulement plus pittoreſques, mais elle a encore la ſupériorité par la manière dont ces

lignes ſe rempliſſent & s'effaçent. Si le cheval ſur-tout a un poil liſſe, ce que les Maquignons appellent *un bel habit*, le poli de la ſurface n'eſt pas ſi heureuſement adapté à recevoir les touches animées du pinceau que la forme & l'habit raboteux de la vache. Dans l'action de ſe lécher (qui eſt très-ordinaire à cet animal), elle jette ſes poils, lorſqu'ils ſont longs, en différens paquets ou flocons qui reſſemblent à des plumes; ce qui leur imprime un caractère original, ſingulièrement propre aux touches du pinceau (1).

L'époque où les vaches ſont ordinairement le plus pittoreſques, c'eſt le mois

---

(1) C'eſt ce qu'on peut admirer, ſur-tout dans les beaux tableaux de Caſanove, & quelquefois même dans ceux de M. Loutherbourg ſon élève, qui, quoiqu'inférieur en génie à ſon Maître, a néanmoins un grand talent dans le genre du payſage. Cazanove, né à Londres, a paſſé toute ſa vie à Paris, & y eſt mort; & ſon Elève, né à Paris, ou du moins Académicien François, eſt venu s'établir en Angleterre, où il vit.

(*Note du Traducteur.*)

d'Avril ou le mois de Mai, lorſque les anciens poils tombent. Il y a un contraſte entre les parties rudes & les parties douces de l'habit, & on voit ſouvent auſſi une variété agréable de teintes griſâtres, mêlées avec d'autres nuances d'une couleur plus riche. Nous remarquons la même choſe dans les ânons, pendant qu'ils ſont encore dans l'état de Nature, c'eſt-à-dire, avant qu'on les ait fait travailler.

Le vache eſt non-ſeulement mieux adaptée à recevoir les touches animées du pinceau, mais elle eſt auſſi plus ſuſceptible des beaux effets de la lumière. Le cheval les reçoit dans une extenſion graduelle, comme une partie de terre de jardin d'une ſurface unie; la vache, au contraire, les reçoit bruſquement par des jets hardis & irréguliers, tels que ceux qui frapperoient ſur un ſol raboteux. Or, quoique dans de *grands objets* la gradation de la lumière ſoit une des plus grandes ſources de beauté; cependant, dans un *objet diminutif*, elle n'a pas, pour l'ordinaire, un effet ſi

agréable que celui produit par des *clairs piquans*, qui tombent, pour ainsi dire, avec *brusquerie*.

La couleur de la vache, aussi, est souvent plus pittoresque. Celle du cheval a généralement de l'uniformité. Au lieu que les teintes du corps de la vache jouent fréquemment l'une dans l'autre ; une tête obscure se fondant dans des côtés d'une nuance plus légère, & ceux-ci encore plus obscurs que les parties de derrière. Celles-là sont les plus belles qui sont ainsi mélangées de couleurs foncées qui se dégradent d'une façon harmonieuse en des teintes plus foibles. Quelques taches blanches, éparses çà & là, peuvent ajouter à la beauté de l'animal ; mais si elles s'étendent en forme de grandes pustules & coupent brusquement du clair à l'obscur, alors elles font un effet désagréable. La vache toute noire ou toute rousse a en *elle-même* très-peu de variété ; mais dans un *grouppe*, ces couleurs ailleurs peu favorables, peuvent se marier avec harmonie.

Dans le *caractère* & la *forme générale* des vaches ainſi que des chevaux, il y a plu-ſieurs degrés de beauté & de difformité.

Le *caractère* de la vache conſiſte principalement dans la tête. Un front ouvert ou étroit, un devant de tête plus long ou plus court, une corne plus ou moins recourbée ou tortillée, ou la couleur & l'épaiſſeur du ſourcil, ſuffiſent pour changer entièrement le *caractère*, & donner à la contenance un air dur ou agréable. En un mot, la tête de cet animal n'eſt pas moins caractériſtique, qu'appropriée à toutes les graces du pinceau.

A l'égard de la *forme générale* de la vache, nous ne ſommes pas, à la vérité, ſi délicats ni ſi difficiles à contenter que dans celle du cheval. Les points & les proportions du dernier ſont étudiés & déterminés avec tant d'exactitude & de préciſion, que le moindre écart en ce genre choqueroit la vue. Mais nous ne ſommes pas ſi ſavans quant à la forme générale de la vache. Si l'on évite la difformité, c'en eſt aſſez : l'Ar-

tiſte a rempli ſon but. Il y a particulièrement deux défauts dans la ligne de la vache, le *dos de cochon* & le *croupion enfoncé*. Ce ſont là ſes deux imperfections les plus ordinaires. Si elle en eſt exempte, & qu'elle ait un coloris harmonieux & un caractère de tête agréable, il eſt preſque impoſſible qu'elle manque de plaire à l'Artiſte.

Le *taureau* & la *vache* diffèrent plus de *caractère* & de *forme*, que le cheval & la jument. Ils ſont jettés dans des *moules différens*. L'auſtérité de l'air de tête, l'épaiſſeur & la convexité du cou, la péſanteur de la poitrine & des épaules, la douceur unie des os des hanches, & la légèreté des quartiers de derrière ſe trouvent toujours dans le taureau & rarement dans la vache.

Le mouton & la brebis ont, dans la proportion de volume, autant de beauté que la vache, & ne ſont pas moins propres aux graces du pinceau. Quoiqu'ils n'aient point la variété du coloris, cependant il y a dans leurs toiſons une richeſſe, une délicateſſe de touche, une douceur ſi tendre des om-

bres, qu'ils préſentent à la vue un objet très-agréable.

Ces petits animaux ſont beaux dans toutes leurs ſituations, excepté lorſqu'ils ne viennent que de ſubir la tonte. Mais ils recouvrent bientôt leur beauté première : après un laps de quelques ſemaines, leurs flancs ſillonnés ſont recouverts par la précieuſe toiſon, & ils reparoiſſent ſous un habillement pittoreſque. Leur beauté dure tant que croît la laine. Ce qu'ils en perdent du côté de la taille qui s'arrondit, ſe trouve plus que compenſé par ce qu'y ajoutent les flocons *plumerés* de leurs toiſons brillantes (1). Ils ne ſont pas moins beaux, lorſque leurs côtés ſont un peu déguenillés, qu'on découvre dans les traces de la laine une partie de leur forme, dont le reſte eſt

---

(1) L'Auteur peint ici les moutons d'Angleterre, dont la toiſon, que les belles prairies conſervent ſans doute à cet égard, ſont toujours fraîches & propres, & ont, en effet, un luiſant de ſoie qu'on ne voit point à ceux de France.

(*Note du Traducteur.*)

caché deſſous. Berghem ſemble avoir pris plaiſir à les peindre dans cet état.

Nous obſervons peu de différences dans les *caractères* & les *formes* des moutons & des brebis. On trouve quelquefois parmi eux un air de tête déſagréable, & quelquefois auſſi cette ligne mauvaiſe & courbante que nous avons appellée le *dos de cochon*. Mais dans un animal ſi petit, l'œil ne s'amuſe point ordinairement à chercher des *parties*; il s'arrête plutôt à *l'apparence totale*, & d'autant plus que les moutons étant ſpécialement faits pour former des troupeaux, on les conſidère généralement comme les objets de l'aſſemblage & du groupe.

Les remarques que j'ai faites, relativement à la beauté de ces animaux, ſe trouvent confirmées par la pratique de tous les grands Maîtres qui ont traité ſur la toile la vie champêtre ou paſtorale, tels que Berghem, Coyp, Potter & autres, qui les ont toujours adoptés de préférence aux chevaux & aux daims, pour orner leurs ſcè-



nes ruſtiques. C'eſt une réflexion qui ne peut manquer de frapper l'amant de la Nature, que ces mêmes animaux, les plus utiles à l'homme, ſont en même tems ceux qui lui font le plus grand plaiſir, en ne conſidérant que l'ornement des ſcènes naturelles, ſoit en réalité ou dans la repréſentation.

Après avoir examiné ainſi les *formes* de ces animaux pittoreſques, nous employâmes auſſi quelque tems à examiner, à étudier ſous la *poſe* de la Nature leurs *combinaiſons* les plus agréables.

Le gros bétail a un ſi grand volume, que lorſqu'on veut en décorer un devant de tableau, il n'y faut qu'un petit nombre de têtes. Deux vaches ne peuvent ſe combiner qu'avec quelque difficulté. Trois forment un bon groupe, ſoit réunies, ou une un peu écartée des deux autres. Si vous portez le groupe au-delà de trois, il faut néceſſairement en *détacher* une ou davantage, *un peu*, dans la proportion du nombre. Ce qui eſt ainſi détaché du grouppe

prévient la péſanteur & ajoute au mérite des objets l'agrément de la variété. Le même principe que nous avons ci-devant appliqué aux montagnes & à d'autres corps naturels (1) convient également au gros bétail.

Les *têtes de gros bétail*, miſes en grouppe dans un *lointain*, tombent ſous les mêmes règles, avec cette différence qu'on peut alors en introduire un plus grand nombre en compoſition.

Lorſque l'Artiſte grouppe ce qu'il doit ſur-tout ſoigner, c'eſt le contraſte des attitudes. Il doit chercher à oppoſer une figure couchée ou agenouillée à une qui eſt debout, des airs de tête raccourcis à d'autres qui ſoient alongés, contraſter une couleur par une autre. Des puſtules ou taches blanches peuvent ajouter à la vivacité d'un grouppe, quoique nous les ayons toujours trouvé déſavantageuſes dans un animal iſolé.

Les troupeaux de moutons & de brebis

(1) Voyez Chapitre XVIII, au commencement.

ſont ſous l'empire des mêmes règles, avec la ſeule diſtinction que le *devant de tableau*, ainſi que le *lointain*, peuvent admettre une plus grande quantité de ces petits animaux. Dans les ſujets champêtres, les brebis ſont ſouvent objets d'ornement, lorſqu'elles paroiſſent en *points épars* ſur les flancs des collines *éloignées*. En ce cas, il n'y a guères autre choſe à faire que d'éviter les formes régulières, les lignes, les cercles & les croix que forment quelquefois les troupeaux nombreux de ces animaux. En les combinant néanmoins, ou plutôt en les éparpillant, le Peintre ne doit point perdre de vue le principe que nous avons tant de fois répété. Il peut les brouiller enſemble en une ou pluſieurs grandes maſſes; mais il doit en détacher de petits groupes de différentes forces, en proportion des plus grands.

Au ſoutien des préceptes que j'ai donnés ici à l'égard du *groupe ſubordonné*, je ne puis m'empêcher de produire l'autorité d'un grand Maître dans la connoiſſance de

la Nature, & dont j'ai eu ſouvent occaſion, dans le cours de cet ouvrage, de citer l'opinion ſur différentes parties de l'art de peindre, qu'il paroît avoir poſſédé à un degré ſupérieur.

Enée, après avoir débarqué ſur la côte d'Afrique, voit de deſſus les hauteurs une troupe de daims qui paiſſent dans une vallée; & Virgile qui, dans la plus légère circonſtance, ſemble avoir toujours préſentes des idées de beauté pittoreſque, introduit ces animaux dans ſon tableau, abſolument de la même manière qu'un Peintre l'auroit fait. Du *groupe principal*, il en détache un *ſubordonné.*

Tres littore cervos
Proſpicit errantes : hos *tota armenta* ſequuntur
A tergo.

Je ne me crois pas obligé de diſſimuler que quelques Commentateurs ont pouſſé la démence juſqu'à trouver dans ces trois cerfs en avant, & ſuivis de toute la troupe, l'inclination du Poëte pour le gouverne-


Tom 2eme
Page 339.

ment ariſtocratique, & que d'autres auſſi ſages ont cru y voir un hommage rendu au Triumvirat. C'eſt le métier des Commentateurs de pénétrer dans les ſecrets de l'ame de leurs auteurs : l'homme ſenſé ſe contente de bien ſaiſir le ſens littéral, & d'en profiter.

On peut obſerver en outre, que le *gros* & le *menu* bétail ſe mêlent fort agréablement *enſemble* dans un tableau, de même que les *vieux* animaux & les *jeunes*. Les agneaux & les veaux ſervent à remplir de petits interſtices dans un groupe, & aident à la combinaiſon. J'ajouterai que des *hommes*, des *femmes* & des *enfans* ſe combinent auſſi d'une manière agréable avec des animaux. En effet, ils donnent généralement de la grace à un groupe, en le terminant en pointe.

Je regarde preſque comme inutile d'excuſer cette longue digreſſion que m'a ſuggérée ſi naturellement le pays que nous parcourions, & qui eſt, d'ailleurs, ſi étroitement liée au ſujet que je traite. Celui qui

étudie le payſage, ſe trouvera ſouvent embarraſſé dans la compoſition & l'exécution d'un tableau de ce genre, s'il ne s'eſt habitué & exercé au choix & à la combinaiſon des figures d'hommes & d'animaux.



CHAPITRE XXXII.

LORSQUE nous eûmes quitté les plaines de Leicestershire, nous entrâmes dans le Comté de Northampton qui prend une nouvelle face. Le terrein commence à s'élever & à baisser alternativement, & des lointains à se découvrir.

Les jardins de Milord Strafford, qui s'étendent dans une longueur considérable à la gauche, font un grand ornement pour cette partie du pays.

Ensuite, viennent les embellissemens faits par Milord Hallifax dans sa terre. De la route, ils ne font pas un grand effet ; mais elle est si belle, qu'elle n'a pas besoin du secours des accessoires. Elle passe à travers des allées spacieuses, ornée de chaque côté d'une bordure large & irrégulière de gazon, & serpente le long de plans en espaliers de chênes en crue parfaite, que les détours variés du chemin forment de dis-

tance en diſtance en beaux groupes d'arbres. Là, on a un bon *devant de tableau* & des vues admirables dans un pays magnifique qu'on découvre à droite & à gauche, à travers les tiges des arbres. La ſimplicité majeſtueuſe & la beauté naturelle de ces allées, ſont infiniment au-deſſus de l'afféterie nivelée des avenues du jardin le plus ſuperbe.

Depuis Newport-Pagnel, le pays continue à être agréable & intéreſſant. Avant de gagner Woorburn, nous eûmes un bel aſpect de l'Abbaye de ce nom, & des bois qui l'entourent, objets qui ornent très-bien le payſage.

Le parc de Woorburn eſt une ſcène de bois très-étendue & ſuſceptible de recevoir beaucoup d'améliorations. Nous le traverſâmes; mais ne pûmes voir la Maiſon du Duc de Bedford, parce qu'elle n'eſt ouverte qu'en certains jours. A dire la vérité, le *déſappointement* ne nous parut pas grand. *L'ameublement* de toutes les Maiſons de

Seigneurs eſt à peu-près le même par-tout ; & quant aux tableaux, à moins que le goût du Maître du Château ne ſoit connu pour bon, les *noms* & la mode ont tant d'empire ſur l'eſprit de la plupart des *gens de qualité*, que ce que le *vulgaire* regarde comme les meilleures collections, paye à peine à l'homme de goût qui veut les voir, un équivalent des difficultés qu'il a éprouvées pour y parvenir.

Quand on a quitté Woorburn, les points de vue ne ceſſent point d'être agréables, juſqu'à ce qu'on rencontre les collines de craie de Dunſtable. Elles ſuffiroient pour dégrader le plus beau ſite. Mais lorſqu'on a une fois laiſſé derrière ſoi ces hauteurs éblouiſſantes, le pays ſe ranime. Les terres & les collines ſont couvertes de bois & de verdure, & le tout offre une apparence qui réjouit l'œil du ſpectateur. Du côté de Redburn, principalement, la campagne eſt admirablement belle, & de magnifiques lointains paroiſſent entre les chênes touffus qui ombragent la route.

L'Eglife de Saint-Albans & les ruines dont elle eft environnée, forment une fabrique immenfe où il fe trouve plufieurs parties, d'un bon effet pittorefque. Il y a auffi dans le bâtiment un mêlange de brique & de pierre qui offre fouvent un contrafte agréable dans les teintes. Quoiqu'il y ait dans le corps de la ftructure de cette Eglife quelques reftes d'une fuperbe Architecture gothique, il y a encore plus de difformités de conftruction Saxonne, fur-tout la tour qui eft lourde & chargée d'ornemens défagréables. La petite flèche qui en fort eft une abfurdité monftrueufe. Au-dedans de l'Eglife, près de l'Autel, eft un monument très-curieux dans le goût gothique.

Parmi le grand nombre de ceux qui habitent les régions fouterraines de cette Eglife, gît le célèbre Prince connu jufqu'à nos tems modernes fous le nom du bon Duc Humphrey. Il étoit le plus jeune frère du Roi Henri V. d'Angleterre, & ayant été affaffiné par une faction qui fe forma fous le règne fuivant, il fut enterré dans

quelque partie de cette Abbaye ; mais on ignoroit la place précise où son corps étoit déposé, jusqu'à ce qu'ayant resté caché pendant un laps de trois siècles révolus, il fut retrouvé il y a quelques années. On ouvrit par hasard un caveau où il n'y avoit qu'un seul cercueil de plomb. Là étoit renfermé cet infortuné Prince, qu'on trouva assez bien conservé, parce que sa dépouille avoit été mise dans des aromates.

Auprès de Saint-Albans, étoit autrefois située la Ville de Verulam (1), l'un des plus célèbres sièges de l'Empire Romain, dans notre Isle. Elle fut saccagée & détruite de fond en comble par Boadicée, cette Héroïne qui tailla tant de fois en pièces les armées de ce Peuple-Roi. Camden fait

---

(1) C'est de ce lieu, autrefois Baronnie, que tiroit son titre le célèbre Chancelier Bacon, le plus grand, peut-être, de tous les Philosophes. Mais je ne sache pas qu'aucun autre Ecrivain que J. J. Rousseau l'ait appelé de son nom de *Vérulam*. Il sera toujours plus connu sous celui qu'il a si bien illustré.

(*Note du Traducteur.*)

remonter la dignité & l'importance de Verulam, à une époque encore plus reculée : il croit que c'étoit cette Ville foreſtière où Caſſibelin ſe défendit contre Jules-Céſar.

Au-delà de Verulam, le pays devient agréable. Auſſi-tôt après qu'on a paſſé Barnet, le chemin entre dans la commune de Finchley. Le lointain eſt boiſeux, entrecoupé par une plaine étendue qui s'unit à lui par des bouquets d'arbres épars. Les parties ſont grandes & la ſcène ne manque point abſolument de mérite pittoreſque.

La première vue de Highgate-hill formeroit un bon lointain, ſi elle étoit convenablement ſoutenue par un devant de tableau. Quand on a monté la colline, la perſpective eſt très-majeſtueuſe ; mais l'œil eſt embarraſſé en quelque ſorte par la multiplicité des objets qu'il apperçoit.

Arrivés là, il n'y a plus de campagne. Londres commence déjà à s'annoncer par les idées déſagréables qui vous pourſuivent

& vous afſiégent dès ſes grandes avenues. Les briqueries exhalant une fumée nuiſible, les égoûts & les foſſés remplis d'une eau boueuſe & croupiſſante, des amas de terreau noir & d'immondices de toutes les eſpèces, des nuages de pouſſière qui s'élèvent & diſparoiſſent alternativement ſous le mouvement des roues rapides qui ſe pourſuivent ſans ceſſe, ou qui ſuſpendus & ſtationnaires au-deſſus du chemin, ſont devenus l'atmoſphère de quelque voitures de Roulier, dont la maſſe peſante roule lentement, des villages qui ne préſentent nulle idée champêtre, des arbres ou iſolés ou en eſpaliers le long de la route, ſans al moindre teinte de verdure. Des champs & des prairies ſans pâturages, où les taureaux mugiſſans ſont entaſſés, en attendant que leurs Membres dépecés aillent couvrir les étaux des boucheries, ou des vaches enfermées comme des pourceaux, & qu'on nourrit de grains. Ce fut pour moi une délicieuſe jouiſſance de m'appercevoir que j'avois épuiſé à la fin cette ſucceſſion pé-

nible d'objets désagréables ou turbulens qui faisoient souffrir tous les sens tour-à-tour. Alors, je laissai derrière moi le *bourdonnement & l'agitation des hommes*, & me dérobai promptement à travers les routes tranquilles du Comté de Surry, lesquelles n'aboutissant à aucun entrepôt de denrées, ni à aucun lieu de rendez-vous général, procurent de tous côtés des retraites plus paisibles qu'on ne pourroit en trouver aisément au voisinage d'une aussi grande Ville que l'est celle de Londres.

Fin du second & dernier Tome.

Lorsque la couverture est mise en travers sur une perche, et que ses deux lisieres sont bien cousues ensemble, deux Aplaigneurs tirent du *voiturier*, c'est-à-dire de dessus les planches qui sont disposées par divers étages dans l'attelier, cinq voies de chardons; chacun d'eux place cinq voies de son côté, ce qui fait en tout ce qu'on nomme *une voiture*.

Ces chardons, montés sur deux rangs, forment un demi-cercle sur les ailes ou bras d'une croix, dans laquelle ils sont enchassés et posés perpendiculairement les uns sur les autres. Ces bras sont deux petits morceaux de bois, passés chacun dans une mortaise faite au travers de ce qu'ils nomment le *poteau* ou le *montant de la croix*. Quand les chardons sont bien rangés dans le vuide qui est entre les susdits petits morceaux de bois, on les fixe par une forte ficelle qui prend à un bout des ailes, passe par-dessus tous les chardons, et vient s'arrêter à l'autre bout.

Chaque voie est composée de deux croix garnies comme ci-dessus. Chaque Aplaigneur en prend une de chaque main, après avoir couvert ses trois derniers doigts d'une *targette*, c'est-à-dire d'une plaque de cuir faite en forme d'un ancien écu ou targette, sous laquelle il y a une petite courroie pour assujettir la targette sur leurs doigts, sans quoi ils s'écorcheroient par leur frottement continuel sur la couverture.

Lorsque les deux Aplaigneurs sont prêts, ils avancent à pas égaux sur le milieu de la couverture, et reculent ensuite de même en passant sur elle leur voie de chardons du haut en bas.

La premiere voie de chardons est composée de ceux qui ont déjà servi, parce que des chardons neuf écorcheroient trop la laine en la faisant venir sur la couverture. La seconde voie est de chardons moins usés, et ainsi par degrés jusqu'à la cinquieme voie.

Dès qu'on a fini le premier côté, on découd la couverture, on la retourne de l'autre côté, et on la recoud par les lisieres; chaque Aplaigneur y emploie cinq autres voies de chardons, comme il a déjà fait du premier côté. Le dernier côté est toujours fini le premier pour le travail, dès qu'il est achevé on prend des chardons neufs pour *tra*

